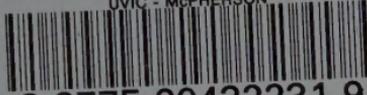


UVIC - McPHERSON



3 2775 90432231 9



UNIVERSITY  
OF VICTORIA  
LIBRARY









LA JEUNESSE  
D'ERNEST RENAN

TOME PREMIER

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

*Le Grand Prix de Littérature a été décerné en 1922 par l'Académie française à M. Pierre LASSERRE pour l'ensemble de ses œuvres.*

### A LA LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

- La Morale de Nietzsche** (Nouvelle édition augmentée d'une préface).  
**Les Idées de Nietzsche sur la musique.**  
**Le Romantisme français** (Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au dix-neuvième siècle).  
**La Doctrine officielle de l'Université** (Critique du haut enseignement de l'Etat. — Défense et théorie des humanités classiques).  
**Portraits et discussions.**  
**Les Chapelles littéraires** (CLAUDEL, JAMMES, PÉGUY).  
**Henri de Sauvelade.** Roman.

### EN PRÉPARATION :

- La jeunesse d'Ernest Renan** (tome III : La critique biblique et la crise de la foi).

### CHEZ PLON

- Le Crime de Bidos.** Roman.  
**Cinquante ans de pensée française.**  
**Mes Routes.**

### CHEZ BERNARD GRASSET

- Philosophie du Goût musical.**  
**Renan et nous** (Collection *les Cahiers verts*).

### CHEZ CRÈS

- La Promenade insolite.** Roman.

### CHEZ PAYOT

- L'esprit de la musique française** (de Rameau à l'invasion wagnérienne).  
**Frédéric Mistral,** poète, moraliste, citoyen.

PIERRE LASSERRE

LA JEUNESSE

D'ERNEST RENAN

*HISTOIRE DE LA CRISE RELIGIEUSE  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE*

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1925

UNIVERSITY OF VICTORIA  
LIBRARY  
Victoria, B. C.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
TROIS CENTS EXEMPLAIRES DE LUXE  
NUMÉROTÉS DE 1 A 300 SUR PAPIER  
PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA

## AVERTISSEMENT

*J'avais entrepris un travail complet sur Ernest Renan et son œuvre. Je n'en ai point abandonné le projet. Mais les personnes qui auront le courage de lire ces deux volumes comprendront sans peine que je ne puisse plus m'en promettre l'exécution. Pour être sûr de la mener à terme, j'aurais dû me résoudre à n'accorder à chacune des grandes et belles questions que j'eusse rencontrées sur ma route qu'une part d'étude dont ma curiosité, qui est, je l'avoue, exigeante, ne se fût point satisfaite. J'ai donc préféré, provisoirement au moins, me restreindre en étendue, afin de m'engager aussi avant qu'il pourrait me plaire et avec tous les loisirs d'une utile méditation, dans les matières d'un sujet, déjà bien riche et profond, à ce qu'il me semble. La jeunesse d'Ernest Renan, suivie jusqu'en l'année 1848, et comprenant l'Avenir de la Science, publié beaucoup plus tard, mais écrit à cette date, c'est l'époque où s'est formé, dans la plus intense fièvre de recherches et de labeur, le fond d'idées dont le grand écrivain vivra, et qui, revêtu de la plus belle expression littéraire, constituera son apport propre au patrimoine de l'intelligence française.*

*C'est l'époque où il a traversé la grande crise de pensée qui l'a séparé de l'Eglise catholique. L'intérêt de cette crise dépasse de beaucoup celui qui peut s'attacher à la personnalité même d'Ernest Renan. Tout le conflit du dogme chrétien avec la philosophie et la critique modernes y est engagé. Il faudrait être bien court et mesquin de vue pour croire qu'on pût donner de ce drame de conscience individuel un sentiment juste, sans l'associer au drame général du christianisme en péril dans toute la partie pensante de l'humanité occidentale, et sans l'expliquer, au fond, par les mêmes causes. L'un n'est qu'un cas particulier de l'autre, cas rendu particulièrement pathétique par la condition personnelle du jeune clerc que la solitude et le dénûment guettaient à la porte du sanctuaire. A ce propos, comme à propos de tous les grands problèmes qui ont agité l'esprit du jeune Renan et dont la préoccupation lui a été imposée par les mouvements de son siècle, bien plutôt qu'elle n'ait été de sa part une affaire de goût, je me suis donné la latitude d'une telle généralisation. Et c'est ainsi que, sans délibération aucune, du seul fait d'un sujet dont je suivais le fil avec candeur, j'ai abouti à un genre de composition d'un type assez nouveau et qui n'a pas de nom dans les répertoires bibliographiques. Comment le définir ? Un exposé d'histoire générale des idées, encadrant l'étude d'un grand écrivain dans sa période de formation ? Ou plutôt l'étude d'un grand écrivain s'épanouissant naturellement en un exposé d'histoire*

*générale, sous l'attrait des horizons vastes que cette étude découvre, et des amples questions que soulèvent nécessairement la nature, les expériences, les conceptions et l'action de cet écrivain ? Peu importe. L'essentiel, c'est qu'entre les matières si diverses que j'ai dû toucher, le lecteur sente un lien d'unité profonde, et que, le long du chemin que je lui fais faire, mon souffle n'ait pas défailli.*

*J'espère achever mon ouvrage en un troisième et dernier volume dont la préparation est déjà fort avancée et qui ne tardera pas à paraître. On doit toutefois comprendre que, dans un temps comme le nôtre, où la condition faite aux travaux de l'esprit est si dure, de telles entreprises, quelque goût qu'on y prenne, sont très pénibles à mener à bien, pour un écrivain que rien ne protège. Il serait peu digne d'adresser cette remarque à mes lecteurs, sans distinction. S'il y en a parmi eux qui éprouvent quelque sympathie pour ma pensée et qui jugent que l'effort dont je leur présente ici le résultat valait la peine d'être accompli, c'est à ceux-là qu'elle est destinée. J'aimerais sentir de leur part un soutien moral.*

PIERRE LASSERRE.

Castétis, 1<sup>er</sup> septembre, 1924.



*PREMIÈRE PARTIE*

DE TRÉGUIER A SAINT-SULPICE



## CHAPITRE PREMIER

### RENAN, BRETON. — LES BRETONS D'APRÈS LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

- I. — Version moitié mythique, moitié vraie, de Renan sur ses origines lointaines. — Les Celtes. — Mystère de leurs dispositions morales à l'égard de la civilisation romaine, du catholicisme, de l'humanisme gréco-latin.
- II. — Grande probabilité de la descendance paternelle celtique de Renan. — Le « clan » des Renan. — Le mythe de Meskanbelec. — Race de paysans et de marins. — L'exode à la ville et l'accès à la bourgeoisie. — Renan, gascon par sa mère.
- III. — Qu'y a-t-il de breton chez Renan ? Quels sont les traits des Bretons en général ? — Le Celte est-il un « révolté » ? — Les trois grands théologiens que la Bretagne a donnés à l'Église, Pelage, Abélard, La Mennais, sont des hérésiarques.
- IV. — Créations poétiques des Celtes. — Le roman breton au moyen âge. Son influence européenne. — Comparaison de l'imagination hellénique et de l'imagination celtique. Le divin et le merveilleux.

- V. — Instabilité de l'âme celtique. — Abondantes imaginations des Celtes sur la condition des morts. En quoi différentes des idées populaires grecques et romaines. Action que leurs légendes attribuent aux esprits des morts parmi les vivants. — Imaginations celtiques sur l'amour, conçu comme une possession fatidique. Prédominance de l'influence féminine dans ces imaginations. L'amour et la mort. Celtisme et romantisme.
- VI. — La tenacité bretonne, l'amour des grandes entreprises. Mélange de l'action et du rêve. — Comparaison des héros poétiques bretons avec les héros des *Chansons de geste*. Individualisme des premiers.
- VII. — Stérilité poétique de la Bretagne, depuis la Renaissance jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. — Fécondité subite et extraordinaire au XIX<sup>e</sup> : Chateaubriand, La Mennais, Renan. — Interprétation de ce fait.
- VIII. — Les oppositions de doctrines, les différences de méthode intellectuelle entre ces trois écrivains, moins fortes que leurs affinités de tempéraments. — Leur pluralité psychologique. Loin qu'elle les affaiblisse, elle excite les forces de leur génie.
- IX. — Harmonie préétablie entre cette pluralité intérieure de l'individu et la pluralité de doctrines, de mouvements, de tendances d'un siècle de critique et de révolutions. — Confirmation et mise au point de cette vue générale par un rapide exposé des carrières intellectuelles et publiques de Chateaubriand, La Mennais et Renan.
- X. — Leur charme. — Leur personnalisme sans vanité. — Leur désintéressement.

## I

Ernest Renan, né à Tréguier (Côtes-du-Nord) le 1<sup>er</sup> mars 1823, est de race bretonne. Il l'est par la totalité de ses ascendants paternels, par la moitié de ses ascendants maternels.

Ses aïeux paternels tiraient leur origine d'un de ces clans d'émigrants gallois qui, du iv<sup>e</sup> au vii<sup>e</sup> siècle de notre ère, quittèrent leur île pour fuir les invasions des barbares Pictes, Angles et Saxons et chercher un refuge dans la péninsule armoricaine. L'importance de ces antiques migrations galloises est bien connue. La légende, qui en a transfiguré en mille manières les souvenirs, ne nous l'atteste pas moins que l'histoire. Elles ont exercé sur le caractère des peuples bretons une influence profonde qui a traversé les siècles, et se fait encore sentir de nos jours. C'est par là qu'elles intéressent notre sujet.

Les immigrants et les populations côtières encore clairsemées au milieu desquelles ils s'établissaient en grand nombre, appartenaient à la même race. C'étaient des Celtes. Je sais combien il faut être réservé dans toutes les questions qui touchent aux Celtes. Il est cependant une donnée que tout ce

qui nous est rapporté à leur sujet fournit avec certitude. Cette vieille race, jadis répandue dans l'Europe, où elle a précédé les Latins et les Germains, s'était vue partout détruite par les effets de la conquête imposée ou subie, moins souvent imposée que subie, et par le mélange divers et répété avec les autres races européennes. Mais il y avait une région où, dans l'époque où nous sommes placés, elle subsistait dans un état de pureté relative, région la plus éloignée du théâtre de l'histoire, et formée par l'Irlande, le pays de Galles, la Cornouailles et les côtes de l'Armorique. C'étaient là les pays qu'aux premiers siècles de notre ère on pouvait proprement appeler celtes. L'infiltration galloise en Bretagne vint donc ajouter des Celtes à des Celtes. Elle vint renforcer chez les Bretons les tendances et tous les traits de nature qu'ils tenaient de leur origine celte. Elle opéra chez eux ce qu'on pourrait appeler une condensation de l'élément celtique.

Ce changement n'aurait pas eu de grandes conséquences, si les Bretons avaient dû continuer à vivre à l'écart de la civilisation latine, et à ne point prendre de part au mouvement général du monde. Mais un âge de l'humanité commençait, qui allait les tirer de leur isolement et les entraîner dans l'orbite d'une civilisation occidentale nouvelle. Les grandes disciplines politiques, religieuses, intellectuelles, destinées à servir de base à cette civilisation, allaient irrè-

sistiblement pénétrer chez eux dans leur ordre d'apparition successive, et prendre le gouvernement de leurs esprits : tout d'abord, l'administration et le droit impérial de Rome ; ensuite, le dogme et l'organisation hiérarchique de l'Église ; plus tard, l'humanisme gréco-latin renaissant, et l'esprit classique français qui en est issu. Quel accueil feraient-ils à tout cela ?

Que des Celtes, épars en tous lieux, dès longtemps modifiés et transformés par leur fusion avec les peuples, et particulièrement avec ceux chez qui ces disciplines avaient pris naissance, s'y soient soumis et façonnés sans effort et sans avoir le sentiment d'être arrachés à eux-mêmes, on le conçoit. Mais dut-il en être de même des Celtes concentrés et demeurés « purs » au fond de leurs vieilles forêts, à l'abri de leurs rochers sauvages, dans leurs îles peu accessibles ? Purent-ils, autant que d'autres, se trouver chez eux dans l'habitat de ces institutions étrangères, marquées à la forte empreinte du génie romain, qui embrassaient sous un ensemble puissamment ordonné de règles fermes et rationnelles la nature humaine et la vie publique à la fois, et qui nous apparaissent par là même assez opposées au mobile génie de leur race, tel qu'il se laisse pressentir à travers les descriptions, d'ailleurs vagues et tâtonnantes, des historiens de l'antiquité ? Jusqu'à quel point, jusqu'à quel degré de profondeur cette forma-

tion universelle s'imposa-t-elle à la personnalité bretonne ? Qu'est-ce que celle-ci, tout en l'acceptant, put bien garder, à part soi, d'indépendant et de réfractaire, d'irréductiblement différent tout au moins ? Que se mêla-t-il de particularisme instinctif et caché à l'esprit dans lequel elle la reçut ? Dans quelle mesure, sous l'écorce de cette commune civilisation humaine, la nature celte, nature noble et brillante dans tous les cas, d'une grande vivacité de sentiment et de vie intérieure, subsista-t-elle en son originalité ? Dans quelle mesure, sous l'homme nouveau, le vieil homme continua-t-il d'exister, silencieux, invisible et peut-être ignoré de lui-même, mais prêt à frémir et à marquer sa présence, à retrouver l'inspiration et la voix, et à émouvoir le monde de ses paroles, le jour où quelque ébranlement se ferait sentir dans les institutions sous la loi desquelles l'histoire l'avait rangé, mais non étouffé ?



LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, Rue des Saints-Pères — PARIS

R. C. N° 7.198

POUR PARAITRE. EN OCTOBRE :

PIERRE LASSERRE

LA JEUNESSE

D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DE LA CRISE RELIGIEUSE  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

\*\*\*

**La Critique Biblique et la Crise de la Foi**

*1 volume in-16 colombier, sur papier vergé, broché. Prix : 15 fr.*

*Édition de luxe sur papier pur fil Lafuma, broché. Prix : 25 fr.*

DÉJÀ PARUS :

TOME PREMIER. — *De Tréguier à Saint-Sulpice.*

TOME DEUXIÈME. — *Le Drame de la Métaphysique chrétienne.*

~~~~~  
En vente chez tous les libraires,

et à la Librairie GARNIER FRÈRES, 6, rue des Saints-Pères

contre mandat ou timbres-poste.



## II

Il va de soi que nous ne saurions donner la preuve des origines de race d'Ernest Renan, telles que nous les définissons d'après lui-même. Une filiation remontant jusqu'au VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle, surtout quand il s'agit d'une suite de familles obscures, peut se supposer, non se démontrer. Encore moins réussirions-nous à rendre évidente la proposition que voici : le sang celte que Renan tenait de cette filiation lointaine ne s'est mélangé jusqu'à lui (si ce n'est peut-être en infimes proportions) d'aucun autre sang, et par là il nous représente, à ne le considérer que de ce côté paternel, la personnalité d'un Celte des plus caractérisés. Telle est cependant notre pensée, conforme, en ce point aussi, à celle de l'illustre écrivain. Nous ne la proposons pas comme une certitude, mais comme une induction vraisemblable et dont les raisons résultent moins encore de ce que nous allons en dire à cet endroit même que d'un ensemble d'impressions que le lecteur pourra recueillir dans la suite de notre étude <sup>1</sup>.

Au temps de la jeunesse d'Ernest Renan, on trou-

---

1. Les renseignements fournis ci-dessous résultent, pour la plupart, des documents sur la famille et l'enfance de Renan réunis en grande abondance dans le précieux ouvrage de René d'Ys : *Ernest Renan en Bretagne*. René d'Ys est le pseudonyme de M. Théophile Janvrais, journaliste à Lannion.

vait des Renan dans tous les villages qui avoisinent le petit port breton de Lézardrieux, peu éloigné de Tréguier. Il y en avait à Lancerf, à Plounez, Penvern, Ploudaniel, Pleumeur-Gautier, Plourivo, à Lézardrieux même. Tous ces gens-là étaient cousins à quelque degré. Tous exerçaient, de père en fils, la profession de cultivateurs ou celle de marins. De mémoire d'homme, on n'en citait aucun qui eût vécu autrement.

Depuis combien de temps cette humble et prolifique lignée se trouvait-elle établie par là et d'où y était-elle venue ? Par les documents (actes civils des familles) nous en pouvons suivre l'histoire jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle. A cette époque, nous la voyons occuper, peu s'en faut, les mêmes lieux où on la rencontre deux cents ans plus tard, y tenant le même rang, y subsistant des mêmes labeurs, y menant la même vie. Quant à remonter plus haut que le xvii<sup>e</sup> siècle, les chercheurs de papiers n'en ont point trouvé qui le leur permît. L'idée d'Ernest Renan, c'est qu'on peut se passer de papiers, et que ceux que nous pourrions avoir touchant ses plus vieux ancêtres bretons nous les montreraient sous le même aspect que les plus récents : toujours des laboureurs et des gens de mer, habitant la même contrée et faisant le même métier, non depuis deux cents, mais depuis treize cents années, c'est-à-dire depuis le temps des émigrations. Celles-ci les auraient

portés dans ces parages ; ils y auraient élu demeure et n'en seraient plus sortis. La conjecture nous plaît. Mais quels en sont les motifs ?

Il y a d'abord le fait que, depuis les vieilles immigrations forcées qui apportèrent à ces côtes leur fond de population, cette population n'a pas été renouvelée par des apports étrangers, un pays pauvre comme la Bretagne ayant toujours fourni beaucoup plus d'émigrés que reçu d'immigrants. Il y a ensuite les indices tirés du nom même de Renan, auquel les celtisants attribuent la plus vieille provenance celtique. Il y a enfin une question de flair. Renan s'attribuait, non sans quelque raison, une certaine aptitude à lire le passé dans le présent, à discerner, à travers les états modernes d'une société humaine, la trace et les linéaments de ses anciens états. « En Bretagne, avant 1830, a-t-il écrit, le passé le plus reulé vivait encore. Le xiv<sup>e</sup>, le xv<sup>e</sup> siècle étaient le monde qu'on avait journellement sous les yeux dans les villes. L'époque de l'émigration galloise (v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles) était visible dans les campagnes pour un œil exercé <sup>1</sup> ». Il aura appliqué ce coup d'œil à sa propre ascendance. Observant tous ces Renan qui vivaient et avaient, en toute hypothèse, longtemps vécu resserrés dans ce petit espace, leurs parentés, leur ressemblance de type, leur commu-

---

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 8.

nauté de mœurs, il se sera dit : « Ces familles maintenant séparées d'intérêts et de destinée par les institutions civiles modernes, ne l'ont pas été toujours ; dans un état social antérieur elles ont dû ne faire qu'un corps ; elles ont un air de clan ; elles sont la survivance d'un ancien clan ; elles sont un clan éparpillé. Si ce n'est pas cela même, c'est quelque chose comme cela ». Or les Gallois étaient arrivés et s'étaient installés à l'état de clans, et il existe en Bretagne bien des vestiges de l'ancienne vie de clan. D'où la conclusion discrètement tirée en cette phrase : « Notre grand-père, par le côté paternel, appartenait à une sorte de clan de paysans et de marins qui peuple tout le pays de Goëlo <sup>1</sup> ». Une *sorte de clan* : ces termes pesés n'affirment pas expressément l'origine que l'écrivain a dans l'esprit ; ils l'insinuent, ils mettent l'imagination sur la voie. Au total, ce qu'ils disent est vraisemblable.

Un point sur lequel notre auteur semble s'être quelque peu abandonné au rêve, c'est là où il désigne, avec précision quant au lieu, avec moins de précision quant à la chose elle-même, ce qu'il appelle « le centre du clan des Renan ».

« Il y a dans le pays de Goëlo ou d'Avaugour, sur le Trieux, un endroit que l'on appelle le Lédano, parce que là le Trieux s'élargit et forme une lagune

---

1. *Ma sœur Henriette* (dans le recueil des *Lettres intimes*), p. 11.

avant de se jeter dans la mer. Sur le bord du Lédano, est une grande ferme qui s'appelait Keranbelec ou Meskanbelec. Là était le centre du clan des Renan, bonnes gens venus de Cardigan sous la conduite de Fragan, vers l'an 480<sup>1</sup> ».

Si je sais interpréter une formule dont le vague même est suggestif, l'endroit où s'élève cette ferme serait celui où la tribu exilée aurait fait son premier établissement, lequel en serait demeuré, par la suite, le principal. Et pour sa postérité, essaimée tout autour, Keranbelec ou Meskanbelec serait resté le lieu d'origine auquel les générations pensent avec respect, la terre patriarcale vers laquelle elles tournent leurs regards, le foyer de la tribu.

Détail étrange : ces noms n'existent pas. On n'en a pas entendu parler dans le pays. On n'y connaît pas plus Keranbelec que Meskanbelec. Peu importe. La ferme existe, paraît-il, sous un autre nom. Elle a été identifiée. Elle fait partie du village de Traou-Du, dont elle forme la plus importante bâtisse. Elle a longtemps appartenu à une branche de Renan qui en étaient propriétaires dès le xvii<sup>e</sup> siècle, et l'ont vendue en 1860. De cette branche sont sortis les Renan de Tréguier, et c'est là qu'Alain Renan, grand-père d'Ernest, a vu le jour. Pour Ernest Renan, le soi-disant Meskanbelec était donc le berceau de sa

---

1. *Souvenirs*, p. 90.

famille immédiate, de sa parenté prochaine. Il en a fait le berceau de ses pères du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. C'est là un renseignement beaucoup plus particulier que ceux que l'on a coutume de rechercher dans la nuit des temps. Mais voici, je suppose, comment il y a été conduit. Enfant, adolescent, il aura été charmé par la vue de cette terre où sa mère le menait visiter ses cousins, et se délasser aux jours de vacances. La beauté du lieu où elle se trouve aura enlevé l'imagination du petit poète habitué à étouffer dans les rues de Tréguier et de Lannion. La couleur des vieilles pierres usées, la massive vétusté des grands bâtiments rustiques qui, depuis des siècles, regardent la mer, la mystérieuse inscription visible sur le bloc de granit rectangulaire qui forme le linteau de la principale porte d'entrée, tout cela aura mis en éveil le penchant naturel, le penchant de race qui déjà le porte à pénétrer dans la brume des passés obscurs. En ce lieu propice, la vague image de ses lointains aïeux l'aura hanté plus qu'ailleurs. Et plus tard, le souvenir de ses impressions d'enfance, s'associant à ce qu'il a pu par ailleurs conjecturer de plus probable sur leurs origines, il en aura complété et, pour ainsi dire, parachevé le tableau à l'aide de ce poétique détail. Après tout, il a bien fallu que le clan des antiques Renan ait eu un centre ou « une sorte de centre » et, si ce n'était pas à Meskanbelec, qui s'appelle, paraît-il, Keruzec, ce ne pouvait en être bien loin.

De cet ensemble de données quelque peu mythiques, mais si expressives, ce qu'il convient de retenir est ceci : une lignée purement celte ou bretonne de bons gens, fixés pendant des siècles à la même place, dans la condition humble, pauvre et libre, jamais quittée, des hommes de la terre et des hommes de la mer.

« Ils vécurent là, treize cents ans d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations dont le capital accumulé m'est échu. Je sens que je pense pour eux et qu'ils vivent en moi. Pas un de ces braves gens n'a cherché, comme disent les Normands, à *gaagner* ; aussi, restèrent-ils toujours pauvres. Mon incapacité d'être méchant ou seulement de le paraître vient d'eux. Ils ne connaissaient que deux genres d'occupations, cultiver la terre et se hasarder en barque dans les estuaires et les archipels de rochers que forme le Trieux à son embouchure <sup>1</sup>. »

« Je pense pour eux, ils vivent en moi. » Mots de poète, mots vrais qui éclairent d'un jour profond les rapports cachés de l'hérédité morale.

« Peu avant la Révolution, trois d'entre eux grèèrent une barque en commun et se fixèrent à Lézardrieux. Ils vivaient ensemble sur la barque, le plus souvent retirée dans une anse du Ledano ; ils naviguaient à leur plaisir et quand la fantaisie

---

1. *Souvenirs*, p. 90.

leur en prenait. Ce n'étaient pas des bourgeois, car ils n'étaient pas jaloux des nobles. C'étaient des marins aisés et indépendants. »

L'un d'eux était Alain Renan, grand-père de l'écrivain. Il ne semble pas avoir fait tant de part à la fantaisie ! Les économies qu'il réalisa comme « maître de barque », puis comme petit armateur pour le cabotage, lui permirent de faire « une étape de plus dans la vie citadine » — c'est l'expression des *Souvenirs* — et de s'établir à Tréguier. Il y monta un important commerce de vins et d'épicerie. Il épousa M<sup>lle</sup> Renée Le Maître, dont le père avait du bien, et dont le frère était notaire. Relevons ce commencement d'ascension sociale. Il est infime. Les suites en ont été grandes. Sans lui, le monde ne connaîtrait pas le nom de Renan. Un Renan resté à Meskanbelec eût pu naître avec la même quantité de matière cérébrale que l'auteur des *Origines du Christianisme*, il aurait été un Renan comme les autres. L'arrivée d'Alain Renan à Tréguier, l'accès que son labeur lui ouvrit dans la petite bourgeoisie, rendit possible l'enchaînement des circonstances qui devaient faire d'Ernest Renan Ernest Renan. Le fils d'Alain, Philibert, père d'Ernest, reçut assez d'éducation pour devenir capitaine au long cours. Il se maria dans une bonne famille de Lannion. Sa femme, Madeleine Feger, était née d'un capitaine de navire bordelais et d'une

Lannionnaise. Ils eurent trois enfants, Henriette en 1811, Alain en 1809, Ernest en 1823.

La part du sang gascon qui se mêlait chez celui-ci au sang celte, et qu'il lui adviendra parfois d'alléguer pour expliquer certaines gaietés de son humeur et de son esprit, tenait, comme on voit, à son grand-père maternel. La vivacité s'en était entièrement conservée chez sa mère.

---

### III

La considération des origines ethniques de Renan a beaucoup d'importance. Je m'étonne qu'elle ait été négligée par ceux qui nous ont parlé de lui. Tout le monde sait que Renan était Breton. La critique ne paraît pas avoir vu à quel point il l'était. On ne m'attribuera pas, je suppose, la déraisonnable intention d'expliquer par l'influence de sa race les caractères et les directions de sa pensée. Il s'agit simplement de constater et de mesurer la part que cette influence y a eue. C'est une question délicate.

Avant toute chose, Renan nous apparaît comme un prosateur français de la meilleure et, je dirai, de la plus commune école de nos bons écrivains ; Renan nous apparaît comme une intelligence formée à la discipline classique des lettres et à la discipline méthodique des sciences, en ce qu'elles ont de plus traditionnel et de plus général, et ayant profité de l'une et de l'autre, de la première surtout. Renan nous apparaît comme une intelligence participant au type de toutes les grandes intelligences de notre pays qui se sont appliquées à quelque matière nouvelle d'analyse et d'étude, et ont fixé le résultat de leurs recherches dans cette langue ordonnée,

substantielle et claire, dont la tradition nous vient de Rome. S'il n'avait pas été tout cela, il n'aurait pas été Renan, il n'aurait pas été une des têtes considérables de son siècle, son nom ne dominerait pas toute une époque historique de la littérature et de la pensée en France, nous ne ferions pas un livre sur lui.

Mais parmi ces qualités générales, d'où dépendent son importance et son rang, qu'a-t-il eu en lui et que s'est-il répandu dans son œuvre de particulièrement celte ou breton ? Le seul énoncé d'un tel problème suppose une idée générale de la nature celte ou bretonne, et particulièrement de l'influence qu'elle peut avoir sur les directions de la pensée. Cette idée elle-même, on n'aura pu l'établir qu'en observant et comparant quelques-uns des plus « représentatifs » parmi les Bretons qui se sont illustrés dans les lettres et ont agi sur les idées des hommes. Il n'y a nullement lieu pour cela de passer par un historique complet ou seulement approximatif de tous ces grands Bretons de pensée et de plume. Quelques aperçus à leur sujet nous suffiront.

Dans un des articles qui composent ses beaux recueils sur *l'Ame bretonne*, M. Charles Le Goffic est amené par la discussion à énumérer les grands hommes ou, tout au moins, les têtes supérieures en qui le caractère de ses compatriotes s'est le plus fortement exprimé. Certain orateur, louant la patience

des marins bretons, en avait fait des « résignés », des « silencieux » à toute épreuve. Prenez garde, lui répondait l'écrivain. « Les silencieux ne sont pas nécessairement des consentants. Et l'état normal du Celte, sa fonction véritable est la révolte. Rappelez-vous Pélage, Abélard, Renan, Broussais, La Mennais, et cet anarchiste de Chateaubriand ». M. Le Goffic, agacé par une illusion un peu béate, a donné à sa réplique forme de boutade. Sa pensée sur les Bretons est beaucoup plus nuancée que cela. Il sait mieux que personne qu'en signalant chez eux un fond de révolte, on est fort loin de les avoir peints tout entiers. Ce qu'il en dit est un de ces traits de lumière qui percent vivement un sujet en un point, mais en laissent de vastes parties dans l'ombre.

Nous ne chercherons pas à tirer de grandes clartés de l'exemple de Pélage et d'Abélard. Ils sont bien loin de nous, et l'on peut admettre que la nature abstraite des questions qu'ils ont traitées n'a dû laisser à la manifestation du naturel qu'une faible marge<sup>1</sup>. Notons cependant ce fait que les deux plus forts esprits que la Bretagne ait donnés à l'Église

---

1. Le naturel d'Abélard nous est révélé par ses confidences (*Historia calamitatum*) et par l'histoire pathétique de sa carrière, non seulement avant, mais plus encore après l'atroce vengeance de l'oncle d'Héloïse. Notamment, sa lutte avec saint Bernard au concile de Sens forme un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire religieuse du moyen âge. Ses crises de volonté, ses éloignements et ses retours, ses alternances de soumission et de colère, font très vivement penser à La Mennais.

entre la fin de l'antiquité et le moyen âge sont deux hérétiques, et deux hérétiques de la tendance la moins chrétienne, tous deux très épris de la pensée antique et péchant, non, comme d'autres, par exagération et outrance des principes chrétiens, par excès de mysticisme, d'ascétisme ou de dogmatisme, par farouche inimitié contre la raison et la nature, mais, au contraire, par inclination au naturalisme et au rationalisme, et par l'audace critique avec laquelle il leur arrive d'interpréter la révélation et le dogme comme un mode particulier de présentation de certaines vérités supérieures, que l'esprit humain ne serait pas incapable de raisonner et d'embrasser par ses seules forces. Pélagé, qui nie le péché originel, tout en acceptant la foi à Jésus et à l'Évangile, et qui réunit dans une même sympathie l'Évangile et la morale des stoïciens, Abélard, qui professe le dogme de la Trinité, mais prétend en faire une déduction dialectique à la manière de Platon, qui admet que le Saint-Esprit s'est communiqué aux Juifs et aux païens, et que la conscience peut être par elle-même un juge suffisant du péché, ont-ils été, dans le fond, des chrétiens sincères, animés d'un esprit de conciliation imprudent, ou bien des païens dissimulés, désireux de réinsinuer le paganisme philosophique dans la croyance religieuse de leur temps ? La première hypothèse est la plus conforme aux vraisemblances psychologiques ; mais nous n'avons

pas sujet d'approfondir ici cette question. Nous observons seulement qu'au terme d'une analyse orientée comme celle de ces docteurs, la substance propre d'une révélation divine s'évanouit, et il ne reste plus que la nature, interprétée avec élévation par des esprits généreux et obstinés. Ajoutons que ces hérésies eurent l'effet ordinaire des hérésies d'inspiration rationaliste, qui est de provoquer après elles un grand travail de spéculation théologique. Les hérésies mystiques et ennemies de la raison ont, en général, des répercussions moins étendues, parce qu'elles répondent à des crises d'exaltation ou de tension transitoire dans certaines âmes religieuses. Mais la réclamation de la raison et de la nature est incessante, elle se renouvelle avec chaque progrès de la civilisation et du savoir humain. L'Église, sans se départir des formules arrêtées de son dogme, est obligée, soit de l'écarter, soit de lui faire sa part et d'y adapter ses explications. Les idées de Pélagé firent sentir la nécessité d'un travail d'élaboration doctrinale au sujet de la grâce et du libre arbitre, au sujet des rapports de la corruption originelle et de la rectitude naturelle dans la volonté de l'homme ; et ce travail terriblement épineux s'est poursuivi pendant des siècles. Les tentatives malheureuses, mais puissantes, d'Abélard et le trouble qu'elles avaient porté dans l'enseignement de l'Église montrèrent la nécessité de conjurer la menace de la raison

antique contre le dogmatisme chrétien en la conciliant avec lui, et en l'y incorporant, autant que possible. Et c'est la tâche qui fut accomplie environ un siècle plus tard par Albert Le Grand et Saint Thomas. Il ne s'agit pas d'exagérer l'importance de ces deux Bretons, qui, au surplus, fut très considérable. Mais on peut dire qu'ils n'ont pas traversé la matière théologique sans y laisser après eux une forte fermentation <sup>1</sup>.

Je n'aurai garde de généraliser, sans autres preuves, ces lointains exemples. De ce que les deux plus insignes, ou plutôt les deux seuls insignes théologiens nés du sol breton entre l'avènement du christianisme et l'époque moderne se sont nommés Abélard et Pélagé, la logique ne nous autorise pas à conclure qu'un génie original pour la spéculation théologique doive nécessairement aboutir, de la part d'un Breton, à des résultats hétérodoxes. Je constate un fait, et je laisse rêver le lecteur à ce qu'il peut avoir de valeur significative. Peut-être cette valeur paraîtra-t-elle assez accrue, quand on y aura ajouté le fait suivant. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Bretagne donna le jour à un autre théologien fameux, qui remua l'univers catholique avec un livre salué d'un concert d'applau-

---

1. Il serait curieux que le maître d'Abélard, le plus ancien docteur médiéval qui ait pris franchement la position nominaliste, et qui en ait tiré à l'égard des dogmes de subversives conséquences, Roscelin, ait été aussi un Breton. Ce n'est là qu'une tradition, très répandue, mais non prouvée, moins encore réfutée.

dissements tel, qu'une nouvelle *Cité de Dieu*, un nouveau *Discours sur l'histoire universelle* n'en auraient pas obtenu davantage. Beaucoup de chrétiens se persuadèrent que les fondements et les méthodes de l'apologétique sortaient de là renouvelés, et ce fut pour eux un immense soulagement de penser qu'une arme appropriée et efficace avait été trouvée pour défendre contre le formidable assaut de l'incrédulité moderne les données de la vieille foi. Ce livre s'appelait *l'Essai sur l'Indifférence*. Ce théologien, La Mennais.

Mais de La Mennais également je pourrais dire ce que j'ai dit de Pélagé et d'Abélard. S'il a traversé en tempête le champ des doctrines orthodoxes, il ne l'a pas traversé vainement ; il ne l'a pas laissé tel exactement qu'il l'avait trouvé ; de profondes traces de son passage s'y voient encore.

## IV

Avant d'en venir à d'autres grands Bretons chez qui ce côté de « révolte », dont nous parle M. Le Goffic, est apparu en ce qu'il a de particulier et de complexe, nous devons, afin de suivre le fil de l'histoire, observer cette race dans un ordre de manifestations morales plus douces, qui n'ont pas moins contribué à son renom.

Je veux parler de la poésie bretonne du moyen âge, de cette grande éclosion de littérature romanesque qui se produisit dans les deux Bretagnes, mais principalement au pays de Galles, entre la fin du XI<sup>e</sup> et la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et dont les fruits se répandirent et se popularisèrent rapidement à travers l'Europe. Les peuples bretons acquirent alors une influence universelle dans les lettres. La découverte de leurs inventions poétiques fut une révélation. Colportées dans les cours et les châteaux de l'Angleterre, de la Normandie et de l'Ile-de-France, par des tournées de trouvères ou plutôt harpeurs ambulants, leurs légendes épiques et fantastiques, leurs histoires d'amour et d'aventures obtinrent un extraordinaire succès. Une société où pénétrait déjà un certain agrément de civilisation et de politesse, un certain

goût de « gay-savoir », s'enchantait immodérément de ces fables, où elle trouvait une note bien différente de la rudesse virile et généreuse, mais souvent brutale, des chansons de gestes, une part plus grande faite à l'amour et aux émotions du cœur, une humanité plus attentive à ses sentiments et qui rêvait autant qu'elle agissait, une atmosphère nouvelle, un charme inconnu. L'entraînement de cette mode se communiqua partout aux littérateurs de profession, qui comprirent que, de longtemps, il n'y aurait plus de vogue que pour la « matière de Bretagne ». En France, en Allemagne, en Italie, les traductions et les arrangements des fictions bretonnes se multiplièrent. Renan exagère à peine quand il dit que l'imagination celtique « a transformé au XII<sup>e</sup> siècle la poétique de l'Europe et réalisé ce prodige que les créations d'une race à demi vaincue soient devenues la fête universelle de l'imagination du genre humain <sup>1</sup> ». De telles expressions, qui sont justes, dépasseraient le sujet, si ces créations n'avaient joui en France et en Europe que d'une saison de faveur, si elles ne vivaient plus que dans la mémoire des érudits. Mais, une fois entrées dans le patrimoine de la poésie occidentale, elles n'en devaient plus sortir. Elles y ont conservé, un peu à l'écart sans doute, mais durablement, une place et un titre uniques.

---

1. *Essais de morale et de critique*, p. 407.

De grands poètes s'en sont inspirés. Il y a un ensemble d'images, de figures, d'allusions poétiques passées dans l'usage universel qui procèdent d'elles. Chez nous, pendant la longue période de notre littérature classique, le goût élevé s'en détourna, sans d'ailleurs leur devenir sévère. Elles furent traitées alors (et n'est-ce pas encore beaucoup d'honneur ?) comme matières de contes de fées. Le XIX<sup>e</sup> siècle, plus hospitalier, allait leur refaire un sort brillant. En ce siècle, les héros, héroïnes et êtres féeriques du roman breton, Arthur, Lancelot, Perceval, Merlin, Genièvre, Yseult, Viviane, Mélusine, Brocéliande ont trouvé haut accueil auprès des poètes. On rencontre leurs noms dans des ouvrages qui appartiennent aux grands genres de la poésie, et qui ont pris pour sujets leurs vieilles aventures traditionnelles en en renouvelant l'interprétation morale, ou en y mêlant une signification symbolique.

Dans un essai fameux sur la *Poésie des races celtiques*<sup>1</sup>, travail fondé sur des documents aventureux,

---

1. Le morceau sur la *Poésie des races celtiques* a été recueilli dans les *Essais de morale et de critique*. Les citations que l'on trouvera plus loin sont empruntées à ce morceau. Renan y fait notamment confiance aux poèmes et contes « populaires » de La Villemarqué, fabricant poétique plein de génie, le second Ossian du XIX<sup>e</sup> siècle, qui, sa vie durant, opposa une sérénité et une discrétion de gentilhomme aux démonstrations des savants contre sa géniale et généreuse supercherie littéraire. — Puisque le nom de La Villemarqué se présente, je ne résiste pas au plaisir de rapporter un autre mythe inédit

dont l'authenticité n'avait pas été encore passée au crible, un peu romancé, à ce qu'il me semble, dans certaines de ses interprétations, mais abondant en traits de perspicacité morale dont la plus sévère érudition ne s'aviserait pas, si, par aventure, elle n'était accompagnée d'une extrême délicatesse d'esprit, Renan s'est proposé de saisir le caractère de l'imagination des Celtes. Il la compare à l'imagination des Grecs, créatrice d'une mythologie qui a été comme la mère universelle de l'art classique, et cette comparaison lui fournit les données les plus expressives.

Il voit ces deux imaginations s'opposant tout d'abord dans leur façon d'animer la nature, dans les

---

de sa façon, qui, comme tous les bons mythes, enveloppe une vérité. Un jour, La Villemarqué, visitant Saint-Pierre de Rome, aperçut à l'un des angles de l'église un vieillard, épais et tassé de corps, avec de longs cheveux gris, dans l'attitude du recueillement et de la prière. Il n'en croyait pas ses yeux ! Ce ne pouvait être *lui* ! Pourtant le doute était impossible. Il attend son homme au dehors. « Quoi ! vous, vous, Renan, en ce lieu, et dans les sentiments que je viens d'observer ! Quelle joie pour mon cœur de catholique ! » — Et Renan : « Ah ! mon cher confrère, *si vous saviez combien elle est mince, la toile d'araignée qui nous sépare !* » — Le mot sue l'authenticité. Et c'est l'impression d'une des personnes les plus autorisées à se prononcer sur ce que Renan a pu dire ou ne pas dire, à qui je l'ai rapporté. Les circonstances sont ingénieuses, mais auraient pu être meilleures comme couleur. On s'imagine l'inspiration de prier venant à Renan parmi les ruines de la petite église de Saint-Michel près de Tréguier, plutôt que dans la basilique des papes. — Le récit de La Villemarqué m'a été communiqué en 1914, à l'occasion de conférences sur Renan que je donnais alors, par un très vieux journaliste parisien, ancien rédacteur de la *Gazette de France*, à qui La Villemarqué l'avait fait. C'était un homme absolument digne de foi. J'ai malheureusement égaré sa lettre. Ces Celtes ont bien le don du mythe !

formes de vies différentes qu'elles prêtent aux êtres et aux objets. L'imagination grecque, libre, alerte, toute en mouvement, toute pénétrée, jusqu'en ses plus spontanées impressions, d'un besoin et comme d'un instinct de lumière et d'harmonie, se satisfait en peuplant le monde de dieux ; elle rapporte toutes les actions et les apparences de l'univers physique à des personnalités supra-humaines, mais conçues à l'image de l'homme, mues par des passions et des mobiles analogues aux siens. Ces personnalités, qui l'emportent sur l'homme plus encore par la beauté que par l'intelligence, ont des attributs généraux. Elles gouvernent un certain genre de phénomènes habituels où se manifeste leur pouvoir. Ces phénomènes peuvent prendre parfois des formes prodigieuses ; mais celles-ci répondent à une intention des immortels qui s'offre à la recherche et aux réflexions de l'humaine prudence. Ce qui frappe dans une telle représentation du monde, c'est ce qu'on pourrait appeler sa clarté dans le fabuleux ; elle rattache les phénomènes à des causes qui sont intelligibles, à leur manière ; elle ménage une transition naïvement ingénieuse entre le merveilleux et le naturel. Elle recule les confins du mystère caché dans la nature ; elle en rétrécit le domaine. Elle ne le supprime pas. Au delà des aspects et des mouvements des choses dont les fonctions et les volontés des dieux rendent compte, il

reste l'abîme du destin, les insondables pensées des immortels eux-mêmes. Mais l'imagination des anciens ne s'arrêtait pas effrayée, interdite, au seuil de cette zone ténébreuse ; elle essayait aussi de s'en former des images, des idées ; elle faisait, dans les calculs humains, la part incertaine de ce qui en pouvait venir. Il y avait bien de la familiarité dans les précautions mêmes qu'elle conseillait de prendre contre les maléfices de cet abîme circonscrit.

Dans la mythologie des Celtes, tout est d'une qualité plus humble, bien que singulièrement parlante et poétique elle-même. Nous n'y trouvons pas cette hardiesse et cette décision de l'imagination créatrice, cet anthropomorphisme brillant qui est comme une prise de possession des choses par l'homme. Ici, le mystérieux est partout ; l'homme y plonge. La nature n'est pas peuplée de dieux, divisée entre des dieux. Elle est habitée par des forces secrètes dont la conspiration nous entoure. Elle n'est pas animée, elle est hantée. L'action de ces forces cachées est imprévisible, incalculable ; on peut tout en attendre ; sans cesse, elle fait passer dans les objets des propriétés merveilleuses, tout à fait étrangères à leur nature. C'est tel animal, tel arbre, telle fontaine, tel bois, qui se montrent investis de quelque vertu unique dont le principe semble renfermé en eux-mêmes. « C'est un signe mystérieux, un oiseau fatidique, une main qui apparaît tout à coup, un géant, un tyran noir, un

brouillard magique, un dragon, un cri qu'on entend et qui fait mourir d'effroi, un objet aux propriétés extraordinaires... » Détail significatif : « une foule d'objets célèbres ont des noms propres : tels sont le vaisseau, la lance, le bouclier d'Arthur ; l'échiquier de Gwendollen, où les pièces noires jouaient d'elles-mêmes contre les blanches ; la corne de Bran-Galed où l'on trouvait la liqueur qu'on désirait ; le char de Morgan, qui se dirigeait de lui-même vers le lieu où l'on voulait aller ; le bassin de Tynog, qui ne cuisait pas quand on y mettait de la viande pour un lâche ; la pierre à aiguiser de Tudwal, qui n'aiguisait que l'épée des braves ». C'est à la possession de quelqu'un de ces objets féeriques que s'attachait la puissance exceptionnelle des héros. Entre tous se distinguait le Graal, la coupe sacrée, dont la légende a d'ailleurs subi bien des changements, et qui, après avoir été la régénératrice de la vie physique, devint la source d'une vie spirituelle surhumainement pure, confiée à la garde de chevaliers purs entre les purs.

Le caractère général de ces deux mythologies, de ces deux poésies, pourrait assez exactement s'exprimer en ces termes.

Pour les Grecs, la nature est divine. Pour les Celtes, elle est merveilleuse et magique. Pour les Grecs, elle est pénétrée de pensée, elle est la manifestation et le rayonnement d'une pensée qui l'anime et qui l'ordonne. Pour les Celtes, elle est le voile et en même

temps le grand signe du mystère, une matière sans limite offerte au rêve, à un rêve qu'attire sans cesse la hantise de vertus surnaturelles, de possibilités fabuleuses, cachées sous le sceau des apparences, l'espoir de royaumes inconnus et de pays enchantés. « L'élément poétique essentiel de la vie du Celte, écrit Renan, c'est l'aventure, c'est-à-dire, la poursuite de l'inconnu, une course sans fin après l'objet fuyant du désir... En face de la mer, ils veulent savoir ce qui se trouve au delà ; ils rêvent de la terre de promesse. » L'imagination des Grecs, dirions-nous encore, ne tend qu'à interpréter le visible dans le sens le plus logique et le plus harmonieux ; l'imagination des Celtes se passionne pour l'évocation des choses invisibles.

## V

De grandes différences de sentiment, de tempérament se reflètent dans ces deux manières opposées de concevoir et de regarder l'univers. La lucidité de pensée qui apparaît et réclame ses droits jusque dans les inventions de la fable grecque, et qui est demeurée l'héritage des races méridionales, s'associe naturellement à une certaine bonne santé de l'humeur, à l'habitude d'une juste mesure dans les impressions que l'on reçoit des choses et dans le degré de sérieux avec lequel on les prend, à la faculté de la gaîté et de l'ironie, à une grande aisance pour se mouvoir au milieu du réel et pour y trouver des buts d'action raisonnables. Au contraire, le penchant au rêve qui distingue les peuples bretons les incline de lui-même à la nostalgie et à la tristesse ; il est moins favorable à l'équilibre et à la modération des impressions, il suppose une plus grande complexité de l'esprit et du cœur, une manière moins ferme, moins assurée, moins tranquille de prendre connaissance de la réalité, quand on la considère, du moins, non dans la banalité de ses détails, mais par ensembles et pour s'en faire quelque idée générale. Le rêveur qui embrasse une vue un peu étendue des choses est

moins possédé que l'esprit actif du besoin de les ramener à des contours définis, à des figures précises, afin de les mieux manier. Il en accepte volontiers les aspects vagues et flottants, et même il s'y complait. A l'horizon de sa vision, il discerne moins les limites du donné et les limites du songe. La puissance de l'intelligence n'a pas pour effet chez lui une consistance équivalente dans les conceptions, parce qu'il tend toujours à envelopper dans ses conceptions ce qui ne se voit pas clairement. Son âme, insuffisamment retenue aux points fixes de l'expérience de ce monde, ouverte aux souffles de l'invisible et incommensurable océan qui porte ce monde et le cerne de toutes parts, est sujette à de grands balancements qui en changent les perspectives et qui se dérobent à tout calcul. Si tel est un des caractères des peuples celtiques, tels qu'ils se font connaître dans les héros de leurs poèmes et dans leur histoire, on peut dire que, chez eux, la pensée et toute la vie intérieure reposent sur une base plus vacillante que chez les Grecs et surtout chez les Latins. A cet égard, ils feraient plutôt penser aux Slaves.

C'est à ce côté mouvant et aventureux, à ces parties de clair-obscur de l'âme des Celtes, qu'il faut rattacher, pour la comprendre en sa profondeur, une disposition morale souvent observée chez eux ; je veux dire l'extraordinaire attrait exercé sur leur imagination par l'idée de la mort, par les choses de la

mort ; disposition dont suffirait à témoigner l'abondance unique de leur vieille littérature et de leur folklore en mythes, légendes, traditions et contes concernant la destinée des âmes humaines après cette vie, les rapports des morts avec les vivants, le rôle que l'esprit des morts continue de jouer dans l'existence et les affaires des hommes. Cette multitude d'imaginations funèbres est d'une race pour qui le mystère de la tombe a été, entre tous les mystères, l'objet d'une particulière hantise, et qui a donné aliment à sa curiosité en peuplant de fictions le pays des ombres. « Un des traits, remarque Renan, par lesquels les races celtiques frappèrent le plus les Romains, ce fut la précision de leurs idées sur la vie future, leur penchant pour le suicide... » Sans doute, le fond de ces idées est loin de n'avoir appartenu qu'aux Celtes, et il se trouve chez tous les peuples occidentaux avant le christianisme. Tous ces peuples se sont représenté l'état dans lequel les âmes survivent, non comme un état purement spirituel et métaphysique, étranger aux conditions de notre vie présente et naturelle, mais comme une forme infiniment atténuée et réduite de cette vie même ; ils ont attribué aux âmes, à défaut du corps qu'elles ont dépouillé, une ombre de corps ; ils leur ont assigné, au sein de la terre ou ailleurs, un lieu de séjour fantastique, mais matériel ; ils n'ont pas cru que la séparation des vivants et des morts fût absolue et

infranchissable, et ils ont imaginé la possibilité d'un certain contact, d'un certain genre de relations et de communications sensibles s'établissant entre le royaume de la mort et le royaume de la vie. Ce qui a été le propre de l'imagination des Celtes, c'est l'application exubérante qu'elle a faite de ces communes idées ; c'est l'extrême importance que le commerce des vivants et des morts a prise à leurs yeux ; c'est la multiplicité des formes sous lesquelles leur mythologie et leur poésie l'ont représenté. Ces morts, que la mythologie des Romains et des Grecs reléguait dans un royaume souterrain qui ne s'ouvrait que sur quelques lieux de la terre sauvages, effrayants, inabordable, hérissés de monstres et de prodiges, ils les ont vus se répandant et rôdant partout, revenant, à la faveur de la nuit et de la solitude, dans le voisinage de tous les lieux habités par l'homme ; ils ont associé leur présence à toutes les impressions étranges que nous pouvons recevoir du spectacle des choses, au frisson que nous communiquent les ténèbres nocturnes de la campagne ou bien les rayons de lune qui font surgir sur la lande, dans la clairière, à la pointe des roches, aux détours des sentiers écartés, mille apparences fuyantes et fantômatiques ; ils ont familièrement ramené l'esprit des morts au milieu des demeures et des assemblées humaines où continuent de s'agiter les intérêts, les passions qui les agitent eux-mêmes pendant leur vie, et ils leur ont attribué

une voix secrète dans les débats des vivants, dont les inspirations, les paroles, les actes se produisent souvent sous la dictée froide des morts. Le fantôme, le spectre qui, dans l'ancienne poésie classique, ne se montrait et ne parlait aux vivants que dans des circonstances solennelles, en vertu d'une intention et d'une délégation expresse des dieux supérieurs, apparaissent sans cesse et à tout propos dans la poésie bretonne. Quand ils n'apparaissent pas, ils sont tout proches, et l'impression de cette présence habituelle a pour effet de répandre sur la vie même, telle que cette poésie l'a rendue et peinte, un reflet mélancolique de l'au-delà. L'imagination celtique a placé le monde des morts au milieu du monde des vivants, elle s'est exprimée dans une vision de la nature qui nous offre je ne sais quelle compénétration de l'un et de l'autre. On dirait que l'image qu'elle se fait de la vie se mêle d'un brouillard qui en rend l'opposition avec la mort moins tranchée. Cela se reflète dans la plupart de ses créations poétiques et romanesques, et on le distingue aussi dans les vieilles mélodies de la Bretagne, qui ont si souvent un accent funèbre, indépendant du sujet, et semblent rendre le son d'un autre monde.

Un objet qui, non moins profondément que la mort, a incité au rêve l'imagination celtique, c'est l'amour. Pour des esprits tournés vers le côté mystérieux des choses, que pouvait-il y avoir de plus atti-

rant, de plus fascinateur que l'élément inexplicable de cette passion, que ce caractère fanatiquement électif qu'elle revêt parfois dans les cœurs les plus sensibles, et qui dépasse de si étrange manière les exigences de l'appétit naturel d'où elle dérive ? Les Grecs, quand ils la voyaient atteindre un certain degré d'emprise et de violence, la prenaient, avec leur naturalisme religieux, pour une sorte de maladie sacrée, pour un désordre de l'âme où se mêle quelque élément divin. Mais leur goût la préférait certainement sous les modalités plus mesurées, plus légères, qui ne lui sont pas moins naturelles ; et ils étaient loin de penser qu'elle dût être nécessairement perturbatrice, pour exhaler de la poésie et agir dans l'âme comme un levain d'enthousiasme ; ils étaient loin de croire que ses feux, parce qu'ils étaient plus ménagés, fussent moins inspirateurs et moins purs. C'est ce qu'expose le *Banquet* de Platon, où toutes les formes sous lesquelles Vénus nous influence sont louangées, mais où la Vénus céleste n'est pas celle qui jette l'esprit hors de lui-même. Tel n'a pas été tout à fait le goût des Celtes. La Vénus qui les a poétiquement séduits, c'est une Vénus démoniaque et ensorcelante. L'idée poétique qu'ils se sont faite de l'amour est celle d'une possession fatidique de toute l'âme, d'une aliénation totale, on dirait presque d'une hypnose délicieuse et douloureuse du cœur et de la pensée dont s'est emparée

la passion. Ils l'ont conçu comme une catastrophe intérieure, comme un soulèvement de toutes les forces de la vie morale, si bouleversant, si profond qu'il ne peut trouver son dénouement et son expiration que dans la mort. Ne reconnaît-on pas assez dans la fureur de ces imaginations une inspiration toute féminine et n'est-ce pas vraiment le génie féminin qui les a dictées ? Les plus célèbres couples d'amants de la littérature bretonne, Tristan et Yseult, Lancelot et Genièvre, aiment ainsi, et toute la tradition littéraire associe à leurs noms cette idée de la fatalité tragique de l'amour, de l'amour compris, non comme la fleur et l'épanouissement heureux de la vie, mais comme l'explosion où la vie s'anéantit. Ceux qui ne connaissent pas le roman breton me diront qu'il n'est pas besoin de remonter jusque-là pour trouver ce thème, et qu'il figure à l'état de lieu commun dans la littérature romantique, où il s'est répandu de toutes parts. Rien de plus exact. Et c'est ici l'un des points où apparaissent les affinités propres du celtisme et du romantisme, et où l'on entrevoit combien le premier a contribué à engendrer le second. Le grand Celte, né à Saint-Malo, qui passe à juste titre pour avoir été le grand et universel introducteur du romantisme dans les lettres françaises, celui qui fait pousser à ses héroïnes plusieurs cris comme le suivant, dont la répercussion poétique a été immense : « Quel songe n'est point sorti de ce cœur si triste !

Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, j'allais jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables : tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la terre ; tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde ! » — celui, dis-je, qui a prêté le premier à de tels sentiments, à de telles sensations la magie d'expression du plus beau style français, n'a pas eu besoin d'aller les chercher en Allemagne, en Angleterre et en Scandinavie. Il en a distillé l'essence de son propre fond.

## VI

L'ensemble des caractères que nous venons de décrire risquerait fort de prendre une signification fausse, si nous ne leur donnions pour correctifs d'autres caractères qui, chose étrange, pourraient, au premier abord, sembler en opposition avec eux.

Ne croirait-on pas, d'après le lien apparent des choses, que ce penchant au rêve, cette mobilité de sentiment ou, pour mieux dire, ce flottement, cette espèce d'errance de toute l'âme, cette curiosité de la mort et des réalités obscures, cette attirance pour le suprême vertige de l'amour, tous ces traits enfin par nous relevés dans les vieilles fictions poétiques où la race bretonne s'est peinte elle-même, ont dû avoir pour conséquence le défaut d'énergie, la défaillance ou la langueur de la volonté, l'impuissance à l'action ? Il n'en est rien. Et c'est, en un sens tout au moins, le contraire qui est le vrai. Il n'y a pas de race qui, plus que celle-ci, ait porté dans l'action une volonté appliquée, patiente, capable de tenir contre tous les découragements et de recommencer, au mépris de tous les échecs, ce qu'elle avait entrepris. Race aussi peu favorisée par la mer que par la terre, formée à la lutte et au labeur par les périls des côtes

les plus dures et l'ingratitude d'un sol maigre, c'est sous cet aspect moral qu'elle est principalement connue, et que le monde a coutume de se la représenter. De tout temps, l'endurance, la ténacité, le courage des Bretons furent proverbiaux. L'histoire de nos vieilles guerres est remplie du nom des corsaires fameux, des équipages héroïques, des capitaines et des bandes irrésistibles qu'ils n'ont cessé de mettre au service de la France. Aux siècles où se faisait la découverte du globe, leurs explorateurs ne le cédaient en hardiesse à ceux d'aucuns pays ; les Malouins passaient pour les plus audacieux marins du monde ; leur renommée avait créé le nom de *maloons*, qui désignait pour les Américains et les Anglais une île perdue dans l'Océan <sup>1</sup>. De nos jours, on sait ce que valent dans la flotte et dans l'armée les recrues bretonnes, ces hommes généralement silencieux, d'apparence fermée et lourde, au fond desquels semble gronder quelque sourd murmure et dont le moral recèle peut-être des possibilités d'orage, mais qui, bien pris, tenus dans une bonne armature d'ordre et de discipline, peuvent être mis aux tâches les plus terribles, avec la certitude qu'ils iront de tout leur cœur, et qu'ils n'en démordront pas. Ce qui prouve comme ces qualités tiennent au plus profond de leur nature, c'est qu'ils ne les déploient pas seu-

---

1. Élisée Reclus, *Géographie universelle*, t. II, p. 649.

lement dans les formes de l'activité où le corps a une part, mais aussi dans les pures activités de l'esprit. C'est un trait commun aux grands hommes de pensée et de plume de sang breton que de n'avoir jamais reculé, ni dans le for intérieur, ni dans le rôle public, devant les plus téméraires, les plus dangereuses tentatives de l'esprit, de s'être complus dans les plus vastes et rudes études, dans les immenses travaux.

Tel est le contraste que nous offrent les Bretons : le contraste du rêve sans bornes et de l'indomptable vouloir, le contraste de la brume et du granit. Pour les comprendre autant qu'ils se laissent comprendre, il faut rapprocher ces éléments l'un de l'autre, ou mieux, les mêler l'un à l'autre, mêler le rêve avec l'action, et concevoir ce que devient l'action quand elle porte en soi cet élément de rêve. Il est clair que, si elle n'y perd pas en ardeur et en générosité, elle y pourra perdre en sûreté et en constance de direction, en exactitude d'attention à la valeur des buts qu'elle poursuit, des résultats qu'elle procure. C'est ce que Renan nous fait très finement comprendre quand il oppose aux héros de l'épopée classique et à ceux des *Chansons de geste*, les héros des poèmes bretons, les chevaliers de la Table ronde. Même vertu, même valeur, même abnégation des deux parts. Mais Achille, Énée, Roland combattent et se sacrifient pour le salut de leur pays, de leurs dieux, de leur nom, de leur royaume, de leur prince,

salut qui leur apparaît comme la raison d'être et la mesure de leurs devoirs, au lieu que « les héros bretons n'ont pas de patrie ; chacun d'eux combat pour montrer son excellence personnelle et par goût des aventures, non pour défendre une cause nationale. La Bretagne est l'univers, on ne suppose pas qu'en dehors du monde kymrique il y ait d'autres nations et d'autres races..... Le poème carlovingien, par sa contexture et par les moyens qu'il met en œuvre, ne sort pas de la donnée classique. Les mobiles qui font agir l'homme y sont les mêmes que dans l'épopée grecque. Les éléments romantiques par excellence, la vie des forêts et l'aventure mystérieuse, le sentiment de la nature et cet entraînement d'imagination qui fait courir sans cesse le guerrier breton après l'inconnu, rien de tout cela ne se fait jour encore. Roland ne diffère des héros d'Homère que par son armure : par le cœur, il est frère d'Ajax et d'Achille. Perceval, au contraire, appartient à un autre monde, séparé par un abîme de celui où s'agitent les héros de l'antiquité ». Quelle différence, en effet, avec la conception romaine qui ne reconnaît pas de véritable mérite à l'action si elle n'a pas un but d'une valeur éprouvée et indépendante des sentiments de l'individu agissant, si elle ne coopère pas à la conservation et au progrès d'un ordre, d'une institution qui dure et qui est le bien commun des générations !

De telles remarques nous conseilleraient peut-être d'interpréter d'une manière moins favorable que celle de Renan, mais qui resterait cependant sympathique encore, un trait qu'il relève chez les héros de la littérature bretonne : leur douceur de mœurs, leur bonté de cœur, leur charme de sentiments. De ce côté, il est certain qu'Arthur et ses compagnons l'emportent sur les rudes protagonistes de nos *Chansons de geste*. Mais aussi faut-il convenir que la vertu procède chez eux d'une inspiration un peu différente et qui paraît la leur rendre plus facile. Quand l'action est tendue vers un but très énergiquement recherché, embrassé de toutes les forces de l'être, et que la passion de réussir l'inspire et en entretient l'ardeur, les difficultés auxquelles elle se heurte exercent sur l'âme un choc violent qui appelle une réplique. Que cette réplique se produise sous la forme de l'emportement, de la brutalité, de la dureté, des procédés sans mesure, voilà certes ce qui est mauvais et condamnable ; mais voilà ce qui s'explique et, jusqu'à un certain point, s'excuse par l'effet d'une cause provocatrice. Au contraire, quand l'action s'exerce plus pour le plaisir de s'exercer que dans la ferme intention de réaliser quelque chose, elle est affranchie de la tentation d'excès pareils. Quand l'action n'est pas tant déterminée par la volonté du résultat à atteindre que par le noble besoin, la belle joie de dépenser une force généreuse, quand les

mouvements du héros agissant ne sont pas réglés sur les exigences d'une œuvre à faire, mais que, comme l'exprime Renan, à propos des héros bretons, « son individualité est absolument sans limites », alors les résistances de la réalité sont moins violemment ressenties, le coup qu'on éprouve est moins fort, on y présente moins directement la poitrine ; on peut éluder les heurts et infléchir la direction suivie jusque-là, car le monde est vaste et offre plus d'une carrière à courir ; il est plus aisé d'être héroïque en restant aimable, et de charmer tout le monde sans donner de sujet de plainte ni de haine à personne. Il est vrai que cela suppose une délicatesse de nature qui est le signe d'une supériorité de race. Et, individualisme pour individualisme, Renan a bien raison d'opposer les effets moraux de l'individualisme celtique, qui a tant de grâce, à ceux de l'individualisme germanique, de l'individualisme à la Siegfried, vigoureux, mais sauvage et si cru ! Ce sont les antipodes.

## VII

La belle fécondité poétique des Celtes au moyen âge avait duré peu. Les temps qui ont suivi nous offrent un spectacle tout contraire, le spectacle d'une stérilité complète et singulièrement prolongée. Du xv<sup>e</sup> siècle au commencement du xix<sup>e</sup>, cette vaste province qui compte parmi les plus étendues de notre pays et qui fut dès longtemps l'une des plus peuplées, n'a rien produit d'original, d'important dans l'ordre de la pensée et des lettres. Aucun des grands noms littéraires de la France, au cours de ces trois siècles si fertiles et si magnifiques, le xvi<sup>e</sup>, le xvii<sup>e</sup>, le xviii<sup>e</sup>, n'est d'origine bretonne ; la Bretagne n'a donné le jour à aucun de ces hommes qui font époque dans l'histoire de l'esprit humain.

C'est là un fait, non seulement notable, mais paradoxal ; car cette longue période n'a été témoin d'aucune dégénérescence, ni d'aucun bouleversement social ou religieux de la race. Celle-ci s'est alors montrée ce qu'elle était auparavant, ce qu'elle est encore aujourd'hui, malgré les ravages de l'alcool : une race d'élite, moins équilibrée que d'autres, d'une vie spirituelle intense, d'une réelle profondeur de sentiment, capable de désintéressement, d'idéalisme, de dévouement,

toutes qualités qui semblent bien impliquer une éminente aptitude à enfanter des individualités supérieures, des imaginations de génie.

Ce terrain favorisé serait-il demeuré en jachère ? A ces dons de nature, la culture aurait-elle peut-être fait défaut ?

Gardons-nous de le croire. La Bretagne, devenue française, la Haute-Bretagne tout au moins, celle qui confine au pays français et qui nous intéresse particulièrement, ne s'était pas vue plus privée que les autres parties du royaume des institutions nécessaires à la formation d'une élite cultivée, à la diffusion des connaissances, à l'entretien de la vie et des commerces de l'esprit. Elle avait eu sa part des bienfaits de la Renaissance. Elle avait eu, depuis le règne de François I<sup>er</sup>, ses collèges, ses académies, son Parlement, ses magistratures. Les canaux de toutes sortes par où la commune civilisation supérieure de l'ancien régime se distribuait normalement dans le pays, au fur et à mesure de ses progrès, pénétraient jusque chez elle et y rayonnaient normalement. Cependant, quand on recherche les talents de premier ordre, les hautes réputations à porter à son actif, qui ont paru entre ce moment et la Révolution française, on ne trouve, en tout et pour tout, que le seul nom de Lesage, l'auteur de *Gil Blas*, qui puisse arrêter.

Au point de vue où nous nous plaçons ici, n'est-ce pas réellement peu de chose ? Savoureux moraliste,

excellent et, si l'on veut, grand écrivain, grand homme de lettres surtout, de qui je fais comme tout le monde mes délices pendant une heure, Lesage n'est-il pas plutôt l'exquis metteur en œuvre d'un tour d'invention, de diction, d'ironie, de fantaisie déjà préexistant, classé, éprouvé (le tour picaresque) qu'un créateur véritable, qu'une grande et neuve nature d'artiste, que le conquérant de quelque terre nouvelle de l'observation et de l'art ? Supposons que ses ouvrages n'aient pas vu le jour : nous y aurions perdu une précieuse source de plaisir, mais rien n'en eût été sensiblement changé dans la suite de notre littérature. Un avoir littéraire qui se réduit à Lesage ne saurait donc infirmer notre observation. Et l'on peut, au total, accepter les paroles de l'historien de la Bretagne, Daru, quand, ayant énuméré tant de marins et de capitaines illustres nés du sol breton pendant ces trois ou quatre siècles de la monarchie, il déclare « remarquable que, parmi les grands hommes que cette province a produits, il ne se trouve ni un artiste, ni un poète ». Telle est la vérité. La littérature étant l'expression des peuples, on peut dire que la Bretagne, qui s'était exprimée avec tant de charme et de prestige dans le moyen âge, a perdu toute expression propre dans les trois siècles qui l'ont suivi. Tandis que Ile-de-France, Champagne, Normandie, Touraine, Anjou, Poitou, Bourgogne,

Gascogne mêlaient leur vie à la vie générale de la littérature française par un incomparable ensemble de poètes, de philosophes, d'orateurs, de moralistes de première grandeur, la Bretagne demeurait silencieuse et sa personnalité semblait dormir <sup>1</sup>.

Mais soudain, quel changement ! Et de quelle allure la Bretagne va se rattraper ! Le xix<sup>e</sup> siècle approche ou commence, et voici, que dans un espace de moins de soixante années, elle nous donne coup sur coup Chateaubriand, La Mennais, Renan, trois hommes en qui toute la pensée de ce siècle a tenu, trois hommes, trois œuvres d'une importance, d'une

1. Je néglige, non comme dignes de dédain, mais comme n'entrant pas en ligne de compte dans la question que j'ai posée, le Père André, l'abbé Trublet, Duclos, Ginguéné, Fréron, Sainte-Foix et d'autres écrivains secondaires, natifs de Bretagne. Un nom qui suffirait à ruiner ma thèse ou plutôt ma remarque, c'est celui de Descartes, auquel plusieurs dictionnaires attribuent une origine bretonne, ainsi que l'ont fait Cousin et Michelet, le premier dans sa notice biographique, préliminaire aux œuvres complètes du philosophe, le second dans son *Tableau de la France*. L'erreur de fait est absolue et elle s'aggrave d'une méprise psychologique qui n'est pas moindre. Le père de Descartes était conseiller au Parlement de Bretagne, il épousa en secondes noces une Bretonne. Mais il était né à Châtellerauld et issu d'une vieille famille de cette ville, ainsi que sa première femme, mère du philosophe, lequel ne manquait pas de faire suivre son nom du titre de « gentilhomme poitevin ». En outre, s'il y a quelque chose qui s'éloigne du tour d'esprit imaginaire et mobile de la race bretonne, c'est le génie cartésien, méthodique et rectiligne à outrance, et je suis étonné que l'on ait pu prendre l'auteur du *Discours de la Méthode* pour un Breton. — Chateaubriand, plus réservé, se borne à dire que les Bretons « revendiquent » Descartes (*Fragments sur l'histoire de France*). C'est ainsi que la ville de Tarbes revendique Théophile Gautier, fils de fonctionnaire, né par hasard à Tarbes. Descartes n'était pas même né en Bretagne.

influence telles que je n'hésite pas, pour en donner la mesure, à me servir de l'hyperbole suivante. Supposons que, de tous nos auteurs célèbres depuis cent ans, on fît deux groupes, l'un ne comprenant que ces trois Bretons, l'autre formé de tout le reste, et que l'on nous mît dans l'obligation d'ignorer l'un des deux, à notre choix, lequel vaudrait-il mieux que nous choisissons, je ne dis pas pour le plaisir de la lecture ou pour l'instruction générale de notre esprit, mais pour la connaissance de tous les mouvements d'idées poétiques, philosophiques, politiques, religieuses propres à ce siècle, l'un des plus agités de l'histoire ? Le groupe breton, sans aucun doute. C'est par lui, c'est en lui que nous saisirions ces mouvements dans leur source vive, à leur point de jaillissement et de bouillonnement le plus fort. <sup>1</sup>

Coïncidence frappante. Ces trois génies, ces trois

---

1. De longs morceaux du présent chapitre, et notamment ce passage, ont paru dans la revue *Les Lettres* en décembre 1918. L'idée que j'y propose sur l'importance prépondérante des trois grands écrivains bretons du XIX<sup>e</sup> siècle doit être vraiment juste, et la manière même dont je la présente, fort appropriée. Car l'une et l'autre sont venues à l'esprit de l'auteur d'un livre estimable paru en 1922, qui en a même composé son « Épilogue ». J'y lis ces lignes : « Si dans le naufrage de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, leurs ouvrages subsistaient seuls, ils suffiraient pour connaître à leur source la plus profonde, dans leur murmure initial et dans leur cours triomphant, les idées littéraires, philosophiques, politiques, sociales, religieuses, qui ont agité une longue époque de l'histoire, et ils permettraient de jouir des formes les plus belles, les plus insinuantes, les plus puissantes de l'expression humaine pendant cent années environ. » L'auteur en question a, comme on voit, beaucoup plus de style que moi. Mais sa pensée ressemble à la mienne.

grands premiers rôles littéraires, ce n'est pas la Bretagne entière qui a concouru à les produire. Le même coin de la province leur a donné le jour. Chateaubriand et La Mennais sont nés porte à porte, à Saint-Malo. Renan, à une heure de mer de Saint-Malo. Autre rapport non moins digne de remarque : à eux trois, ils représentent toutes les classes de la société ; Chateaubriand, la vieille noblesse féodale et militaire ; La Mennais, la haute bourgeoisie malouine, enrichie par la course, l'armement et le commerce<sup>1</sup> ; Renan, le peuple des paysans et des marins. Ils forment une sorte de chaîne continue par leurs origines comme ils forment une chaîne dans le siècle dont ils ont successivement exprimé les tendances dominantes.

Une telle fécondité, si soudaine, succédant à une si longue disette, n'est pas un hasard. La confrontation de ces deux fortunes contraires avec les deux situations historiques qui les ont accompagnées, apparaît assez expressive.

Les siècles où la Bretagne a été sans voix sont les siècles où s'est épanouie en France une civilisation fondée sur la triple base de la religion catholique, de la monarchie centralisée, du classicisme gréco-latin, et possédant autant de garanties de stabilité

---

1. La famille de La Mennais avait été presque ruinée par la Révolution. Lui-même n'héritait que d'un chétif patrimoine. Il a toujours vécu dans une gêne qui parfois confinait à l'indigence.

qu'en peuvent offrir les combinaisons de l'histoire.

Le temps où la Bretagne se retrouve une inspiration propre, une personnalité originale et se sent traversée d'un frisson de vie qui aboutit à la génération de trois grands poètes, maîtres d'émouvoir à un rare degré leurs contemporains, est le temps où s'annonce et s'accomplit la ruine de cet ancien régime religieux, politique et intellectuel de la France.

Je dis que cet ébranlement n'a pas seulement accompagné ce réveil. Il l'a suscité. En affaiblissant les traditions et autorités séculaires auxquelles la Bretagne s'était, pour sa part, soumise, et auxquelles la majorité de ses fils allaient d'ailleurs continuer leur soumission obstinée au milieu de la tourmente moderne, il agissait comme un puissant appel d'air, pour rendre la liberté, le mouvement et la vie à des forces jusque-là comprimées dans les profondeurs de l'âme bretonne. Quelles forces ? de quelle nature ? et de quelle tendance ? C'est ce que nous pouvons voir en observant la part d'inspiration commune aux trois grands écrivains bretons du XIX<sup>e</sup> siècle.

## VIII

Y a-t-il donc entre ces écrivains une part d'inspiration commune ? N'existe-t-il pas plutôt entre eux, entre les doctrines qu'ils ont soutenues, entre les directions dans lesquelles se sont exercées leurs influences respectives, des caractères de profonde opposition ? Que l'on rapproche Chateaubriand et le premier La Mennais, le La Mennais de *l'Essai sur l'Indifférence*, cela se conçoit. Tous deux ont conduit la réaction religieuse du XIX<sup>e</sup> siècle contre le XVIII<sup>e</sup>, restitué du prestige au christianisme décrié par Voltaire et les Encyclopédistes, voulu renouer les liens de la société avec l'Église. Mais comment les envelopper dans la même définition morale qu'un Renan, qui a été, à tant d'égards, le continuateur de Voltaire, et dont l'œuvre s'est montrée ruineuse pour la foi catholique ? Comment ne pas tenir compte de l'immense écart entre ces trois hommes, quant aux tendances et positions politiques : Chateaubriand, royaliste de tradition, La Mennais, démocrate et socialiste, Renan, conservateur positiviste, partisan d'un gouvernement aristocratique qu'il justifie par une vue assez pessimiste de l'humanité ? Et que pèsent, en comparaison de pareils

contrastes, les éléments de ressemblance qui pourraient tenir à la parité de race entre ces esprits ? Quelle donnée tirer de celle-ci, qui en vaille la peine ?

Voici une réflexion qui atténue grandement, à ce qu'il me semble, ces apparentes irréductibilités morales.

Quand un écrivain de talent, de tempérament, de personnalité éclatante et vive, se range publiquement à une certaine cause politique et religieuse qui a son nom et sa place dans la classification des partis, son orthodoxie mérite qu'on y regarde de près. Etre orthodoxe lui est moins facile qu'à d'autres. Il se peut que les sentiments qui l'ont attiré à cette cause soient loin de coïncider avec les motifs pour lesquels ses partisans traditionnels y adhèrent, ses interprètes autorisés la recommandent. Il se peut que ces sentiments aient quelque chose d'exceptionnel, de plus personnel que la discipline et l'unité de la cause ne le souffriraient peut-être. Notre homme est venu sous une certaine bannière. Il la suit parmi les fidèles. Mais il chante ou murmure son cantique à lui. La question se pose surtout à l'égard d'un converti qui a trouvé son chemin de Damas. Il est à craindre que, dans l'aversion qu'il a conçue pour ses idées de la veille, il ait un peu reconstruit, selon ses désirs, la doctrine opposée dont il attend le contentement de son âme, plutôt qu'il ne se soit soumis à la recevoir telle qu'elle est. Ce qui le séduit en

elle diffère peut-être sensiblement de ce qui en fait aux yeux de ses adeptes de toujours l'autorité, la valeur. Pour autant, elle subit en lui une certaine dénaturation que son prestige personnel risque de rendre contagieuse. Malgré lui, il est gros d'hérésie. Plus singulière ou plus glorieuse est la recrue que la doctrine a trouvée en lui, plus il est inquiétant pour la sûreté de la doctrine. C'est pourquoi les docteurs et les vétérans expérimentés des confessions religieuses et des partis politiques se méfient des convertis. Ils n'aiment pas qu'on leur laisse prendre de l'influence. Le langage de ces néophytes qui ne sont pas assez neufs les inquiète. Ils ne les sentent pas bien de la maison.

Chateaubriand, avant qu'il devînt l'apologiste du christianisme, s'était montré dans l'*Essai sur les révolutions* un jeune insolent, haussant les épaules devant la question de la vérité des dogmes et, d'autre part, plein de mépris pour la philosophie et les philosophes. Il est vrai que l'Église entière applaudit au *Génie du christianisme*, hommage somptueux qui la dédommageait des outrages et des noires dérisions de Voltaire. Cependant les théologiens jugèrent équivoque une apologétique exclusivement faite d'appels à l'imagination et au sentiment, sans aucun souci du raisonnement ni des preuves et où le dogme était étouffé sous des fleurs.

La Mennais, avant qu'il se fît prêtre, dans un coup

de tristesse et de colère, et qu'il écrivît l'*Essai sur l'indifférence*, avait longtemps suivi les philosophes et Rousseau. Combien son livre s'en ressent ! Il prouve le christianisme pragmatiquement, comme nous dirions aujourd'hui, par la morale, par les exigences de l'ordre social et de la civilisation, par les besoins de l'humanité. Du dogme et du miracle il n'est, pour ainsi dire, pas question. Sa méthode, si périlleuse, fut l'objet de foncières réserves qui auraient été moins discrètes, si l'Église avait eu, en ce temps-là, moins besoin de défenseurs. Supposons cet ouvrage paru au xvii<sup>e</sup> siècle. Bossuet n'aurait pas eu de repos qu'il ne l'eût anéanti.

Renan, à l'inverse, n'a jamais été pris dans les chapelles de la libre pensée pour un patron de tout repos. Ces milieux ont bien vu qu'il n'était pas plus assujétissable à leurs dogmes qu'il ne l'avait été à ceux de l'Église. Sous ses politesses occasionnelles, ils ont senti le dédain pour la médiocrité sèche de leur pensée, pour l'étroitesse de leur horizon. Cet incrédule mystique, abondant en imagination, hanté de rêverie religieuse, ce libre critique de la démocratie, défenseur de la hiérarchie et du principe aristocratique, ne leur a dit, au fond, rien qui vaille. Sans la colère qu'il causa aux catholiques et les torrents d'injures qu'il en reçut, ils ne l'auraient jamais sacré grand homme. Les titres sous lesquels ils le glorifient sont des coups d'éteignoir. « Ernest

Renan, philosophe français », lit-on sur la plaque de la rue à laquelle la municipalité d'Issy a donné son nom. Ils l'appellent encore « apôtre de la tolérance ».

Ces remarques abaissent singulièrement les barrières que l'opposition des doctrines semblait dresser, infranchissables, entre ces trois hommes. Ou, si l'on veut, elles ouvrent dans ces barrières de nombreux passages. Elles font place à l'hypothèse d'assez profondes communautés psychologiques ayant existé entre eux. Elles nous autorisent à chercher en eux, pour une certaine part, le même homme.

L'opposition des doctrines, quelles qu'en soient la mesure et la portée réelles, n'est pas la seule qui les sépare. Il en est une autre, de moins vulgaire évidence et qui ne se discerne qu'avec un certain sens critique. Celle-ci tient à la forme intellectuelle, à deux disciplines ou méthodes différentes de la pensée, à deux manières différentes d'apprécier le vrai et le faux. Chateaubriand et La Mennais sont deux têtes romantiques. La pensée de Renan se rapproche beaucoup plus du type classique. Parfois, elle l'a supérieurement réalisé. Ce que je pourrais exprimer encore en disant que Chateaubriand et La Mennais appartiennent à la première moitié du *xix<sup>e</sup>* siècle, Renan à la seconde, et qu'ils portent l'empreinte des deux époques de la pensée et de la littérature françaises où ils ont respectivement vécu. Dans l'une, le romantisme, après avoir

apporté dans la poésie une rénovation éclatante, a exercé sur les genres d'écrire qui ont pour objet, non la fiction, mais la vérité, une influence incontestablement troublante. En histoire, en philosophie, en critique, il a fait prévaloir l'imagination, l'impression, le caprice, la recherche du pittoresque, de la couleur et des effets oratoires sur la préoccupation de la justesse, de l'exactitude, de l'ordre et du bon sens. Dans l'autre, à partir de 1855 environ, une réaction se produit contre ce faux goût ; l'élite de la génération nouvelle se donne pour but de le réformer en rétablissant la réflexion dans ses droits, en arrachant ces genres sérieux à l'empire de la fantaisie et de l'exhibition personnelle, en leur restituant cette substance et cette autorité du fond, dont les plus brillantes prouesses du talent ne compensent pas le manque, si même elles ne le rendent plus injurieux. Renan a été l'un des conducteurs de cette réforme intellectuelle dont le succès se marqua notamment par l'abandon de cette diction asiatique et de ce pathétique à tout propos, dont le romantisme s'était fait une habitude, et par le retour à la sobriété d'un style véritablement français.

La question est de savoir si un tel écart, en tous cas fort considérable, l'est au point d'ôter toute notable portée à notre recherche et si, sous ces grandes différences dans la formation intellectuelle et les résultats littéraires, n'apparaissent pas les

marques d'un esprit commun, procédant de la communauté d'origine. Y a-t-il quelque grand trait de physionomie qui appartienne à nos trois Bretons, qui les distingue tous trois ensemble des autres grands écrivains de la France, et qui forme, à côté de ce que chacun d'eux a personnellement apporté de nouveau, leur nouveauté collective dans l'histoire des lettres françaises ?

Un tel trait existe. Il n'est autre que cette oscillation habituelle de l'âme, cette espèce de pluralité morale où nous avons cru reconnaître une des dispositions les plus profondes et les plus distinctives de la race bretonne, mais en y juxtaposant aussitôt, comme correctif, un caractère qui en semble tout l'opposé : l'énergie, la persévérance, la ténacité dans toutes leurs applications, la grandeur des desseins et l'obstination à les poursuivre. L'alliance de ces deux genres de complexion morale, dont l'un indique la prédominance de la faculté du rêve et l'autre un sens puissant et ardent de la réalité, constitue ce que l'on pourrait appeler le paradoxe psychologique du Breton. Nous l'observons, nous le voyons à l'œuvre dans les pensées et les carrières des trois hommes qui nous occupent.

J'entends bien l'objection que l'on peut me faire, et je discerne le sourire que ma définition provoque. La pluralité morale n'est pas quelque chose de spécifiquement breton. Elle se remarque dans toute per-

sonnalité humaine un peu développée. Il n'y en a pas qui soit naturellement tout d'une pièce. Il n'y a pas d'homme qui ne soit fondé à dire : « Je sens plusieurs hommes en moi ».

Rien de plus certain. Aussi faut-il prendre garde que les caractères moraux qui sont donnés comme le propre d'une race, d'une nation, d'une collectivité quelconque, et qui en composent la physionomie distincte et originale, ne sauraient constituer quelque chose d'absolument singulier dans l'humanité ; ils ne peuvent consister que dans l'accentuation particulière de quelque caractère appartenant à la nature humaine en général. Ce que je crois voir, c'est qu'en ces génies bretons, ce caractère de complexité est très accentué, cette pluralité est très accusée. Ils ne sont pas plusieurs hommes, d'une manière plus ou moins vague et faible, et un certain homme, d'une manière prédominante. Ils sont plusieurs hommes puissamment, et c'est en eux ce qui prédomine.

## IX

Cette pluralité, on pourrait essayer de la saisir en elle-même et, pour ainsi dire, dans sa source intérieure. On pourrait la faire ressortir d'un portrait personnel de ces trois individus supérieurs. Mais les observations de pure psychologie sont toujours discutables. Ce sera une plus sûre méthode que de considérer la nature de nos Bretons, non du dedans, mais du dehors, que de la considérer à l'œuvre et dans ce qu'elle a produit, que de l'observer dans son rapport avec l'extrême complexité de l'époque où elle est venue et qui a fourni un merveilleux excitant à son expansion. C'est le caractère de cette époque qui a permis au caractère natif de ces esprits de se manifester dans sa plénitude et de se déployer en de grandes créations littéraires. La contradiction des influences qui se disputaient librement la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle a aidé leurs personnalités à se réaliser tout entières.

Les tendances dont l'opposition divisait leur temps et y déterminait des partis exclusifs et hostiles, ont toutes ensemble pénétré en eux comme les souffles de l'espace pénètrent dans une haute demeure ouverte sur tous les points cardinaux.

Et les conflits intimes qui sont résultés de là n'ont pas été pour eux ce qu'ils auraient été pour tant d'autres : une cause d'affaiblissement, de dispersion, d'impuissance. Au contraire, leurs énergies d'esprit ont été animées, excitées à l'action et, si j'ose dire, portées au comble. Ce n'est pas qu'ils se soient sentis obligés à quelque patient et inlassable effort pour collaborer à la solution de ces grandes crises philosophiques, politiques et religieuses dont l'époque moderne est déchirée et qui ne paraissent d'ailleurs pas pouvoir être résolues par la seule bonne volonté humaine, si la marche des choses, qui a déjà contribué à tirer l'humanité de tant de mauvais pas, n'y aide quelque peu de son côté. Ce qui les a exaltés, inspirés, c'est le seul fait d'embrasser, de cultiver en eux-mêmes, simultanément ou tour à tour, les sentiments et les idées que ces crises mettaient en conflit, et, par là, de s'épandre, de rayonner et de vibrer en tous sens. Il n'est pas étonnant qu'ils aient exercé sur leur siècle l'influence morale la plus étendue. Ils parlaient ingénûment tous les langages de cette Babel, ils en avaient tous les génies, toutes les âmes, ils y étaient partout chez eux. Ne voyons-nous pas aujourd'hui encore ce spectacle étrange ? Tandis que M. Le Goffic qualifie Chateaubriand « d'anarchiste », le nom même de Chateaubriand continue d'être honoré et prôné dans les pensionnats catholiques, ses ouvrages y sont donnés aux distributions

de prix. Si l'un de ces deux témoignages n'est pas dénué de tout fondement (ce qui n'est pas à présumer, car M. Le Goffic est un esprit modéré, pénétrant et sûr, et les catholiques ont le sens de leurs intérêts religieux) cela peut bien passer pour le dernier mot de l'ubiquité morale.

*Chateaubriand.* — Magnifique poète du « trône » et de « l'autel », ayant trouvé en leur honneur des images, des traits d'éloquence dont les imaginations catholiques se nourrissent depuis cent ans, et qui ont fourni aux défenseurs de la tradition et de la foi de nouvelles armes, sinon tranchantes, du moins étincelantes, Chateaubriand s'est vu rangé par des générations d'âmes pieuses entre les illustres apologistes des vérités saintes. Elles en ont fait presque un autre Bossuet. Il a cependant fallu que ces bonnes âmes n'aperçussent que la moitié de son personnage ; sinon elles auraient vu qu'il avait bien un pied auprès d'elles, dans le sanctuaire, mais l'autre en pleine Révolution, et que, tandis qu'il les séduisait, il n'exerçait pas une moindre séduction sur d'autres âmes placées au pôle opposé et pour qui les saintes causes, c'était, au contraire, le renversement des trônes et des autels. Dans les apologies qu'il composait à la gloire des hautes institutions du passé, à la gloire des symboles brillants et encore fascinateurs qui représentaient ces institutions, les

âmes révolutionnaires discernaient le tour et l'accent d'un chant de mort ou de suprême adieu qui, venant d'une telle bouche, les confirmait doublement dans leur foi destructrice et novatrice. Vainement auraient-elles cherché à la tête de leurs propres partis un talent capable de rendre avec une telle force, une telle ivresse de vision, les signes annonciateurs de l'ébranlement et de la ruine des autorités traditionnelles, de faire sentir par des images aussi saisissantes l'irrécusable réalité de ces signes, leur irrésistible avance, et de leur communiquer par le redoutable éclat des formules un tel degré d'action entraînant sur les esprits. Est-ce à dire que Chateaubriand trompât les uns ou les autres ou tout le monde ? Il ne trompait personne. Il était d'une sincérité, d'une candeur entière. Il parlait comme il sentait et comme il voyait. Des rochers environnés d'ouragans où il avait reçu le jour et où ses aïeux avaient vu les flots jeter à leurs pieds les débris de tant de naufrages, il apportait sur la scène d'un monde bouleversé, avec une puissance supérieure de tempérament et les rythmes d'un très grand écrivain, une imagination avide de sentir, qui ne faisait que suivre son naturel en frémissant à tous les souffles. Au bord de la mer, il y a de grands oiseaux qu'on ne voit qu'aux jours de tempête. Ils n'ont rien fait pour amener la tempête. Mais elle les met en train ; ils la fendent en tous sens de leur vol et de leurs cris ; ils en

augmentent le pathétique, ils y sont dans leur élément.

*La Mennais.* — Quant à La Mennais, nature morale meilleure que l'auteur de *René*, plus dévouée aux hommes, plus tendre, ce qui n'était pas difficile, plus humaine, la simple énumération des mouvements d'idées qu'il a fomentés l'un après l'autre, qui se fussent sans doute produits et développés sans lui en quelque manière, mais qui n'eussent ni porté la même marque, ni eu le même destin, cette énumération sera, dis-je, par elle-même assez éloquente.

Ultramontanisme moderne et revendication du magistère universel de la Papauté sur les gouvernements politiques ; catholicisme libéral entendu comme l'acceptation des institutions de la « Liberté » et du droit commun modernes, dans l'intérêt même de l'expansion et de la floraison catholiques, auxquelles la protection des pouvoirs temporels est devenue plus funeste qu'utile ; apologétique fidéiste, fondée sur le scepticisme philosophique et sur le désespoir de la raison, qui ne peut plus trouver de vérité que dans la foi de l'Église recommandée par les besoins du cœur, de la société, et par le fait d'une tradition universelle ; catholicisme démocratique et bientôt catholicisme socialiste, faisant de la cause des révolutions politiques et sociales la cause de Rome et invi-

tant l'Église à s'ériger en soutien et en porte-drapeau des masses populaires en lutte contre les princes et la propriété ; telles sont les doctrines dont il s'est fait successivement l'annonciateur et le prophète, et auxquelles il a prêté la flamme de son âme emportée et de son verbe magnifique. Il s'est jeté en chacune d'elles dans une impulsion de fougue qui l'a conduit jusqu'à l'excès le plus dangereux ou le plus ruineux pour le crédit des aspirations justes et bonnes auxquelles elles pouvaient en partie répondre et des observations vraies qui avaient contribué à les inspirer. Mais, d'un autre côté, ces aspirations justes et pleines d'avenir, il est le premier à en avoir eu conscience et à les avoir interprétées d'une manière éclatante ; ces observations, il est le premier à les avoir saisies, et son génie consiste en cela. On peut dire que, s'il a abouti à la chimère, dans toutes les directions qu'il a prises, ce n'est pas de la chimère qu'il est parti, et que l'audacieuse fragilité de ses constructions a tenu plutôt à l'intempérance qui l'empêchait d'en calculer la hauteur et d'en mesurer la place qu'à leur défaut de base dans le réel. Ce qui chaque fois a donné le branle à cet esprit si puissant et pourtant si peu maître de soi-même, c'est le sentiment ou le pressentiment de quelque réalité, de quelque force historique nouvelle dont l'approche échappait à des docteurs endormis dans leur confiance aux arrangements, aux définitions,

aux formulaires d'une époque révolue, et de qui la sagesse n'était pas toujours aussi sage que sa témérité.

Il a fallu que son ultramontanisme de 1820 ne fût pas, comme beaucoup se l'imaginaient, une idée sans rapports avec la situation des temps nouveaux, une pure rêverie rétrospective et médiévale, puisque le XIX<sup>e</sup> siècle a vu se réaliser un grand accroissement du pouvoir religieux de Rome, un grand resserrement de la centralisation catholique universelle, et que l'esprit gallican est une espèce fossile dont on ne trouverait plus aujourd'hui aucun échantillon, la raison d'être en ayant depuis longtemps disparu. Il a fallu que le catholicisme libéral constituât pour la cause religieuse une forme de vie et d'action nécessaire, puisque le zèle de cette école a joué le rôle le plus indéniable et le plus brillant dans la renaissance catholique qui s'est accomplie entre 1830 et 1860, et dans les conquêtes civiles qui en ont été le résultat. Pour la tendance fidéiste de La Mennais, elle a pu être condamnée dogmatiquement et notée de pure hérésie. Tout ce que je remarque, c'est qu'elle n'a été de sa part rien de singulier, rien d'isolé, et qu'en la manifestant, il a donné le signal d'un mouvement d'idées qui s'est poursuivi pendant tout le siècle, qui se poursuit encore dans une notable portion de l'élite intellectuelle catholique, mouvement qui a sa cause générale dans les coups portés

par la critique philosophique moderne aux fondements de la vieille théologie traditionnelle, et qui tend à substituer aux raisons théologiques des raisons tirées de la nature de l'homme, de l'histoire de l'Église et de son rôle parmi les peuples. Enfin, il suffit d'observer que la démocratie et le socialisme (je prends ce mot dans un sens très large) ont bien plus contribué que la propagande de l'incrédulité elle-même à rompre ou à relâcher les liens des masses populaires avec l'Église, pour rendre justice à l'invitation de La Mennais, pressant, dès 1825, l'Église de renoncer à une réprobation stérile de ces influences désormais incompressibles, et, tout au contraire, d'y associer, d'y mêler la sienne. Certes il concevait cette coopération sous une forme insensée ; mais il ne parlait pas dans le vide. En fait, la politique de l'Église a fini par faire à cette idée une certaine part. Ainsi ce créateur de tant de systèmes dont le dernier mot est la déraison, n'en a créé aucun qui fût bâti en l'air. Cet utopiste, ce curieux mélange de spéculatif effréné, de beau lyrique et d'agitateur candide a eu avec l'âme de son époque le contact le plus intime. Il en a saisi les vibrations à l'état naissant, et ses perpétuelles inventions de doctrines n'en sont que l'écho et l'amplification démesurée. C'est à cause de ce manque de mesure qu'il n'a enfanté que la chimère. Chacune de ses idées a été rendue fausse et prati-

quement contradictoire à toutes les autres par l'impétuosité avec laquelle il l'a poussée jusqu'à l'absolu. Si cet excès a toujours été le sien, n'en faut-il pas voir la raison dans la disproportion entre la versatilité ardente de sa personnalité et la force de son intelligence et de son imagination ? Ses idées s'emparaient de lui comme des impressions irrésistibles et le subjuguèrent, l'enlevaient ; il en faisait des mythes simplificateurs qui lui cachaient la complexe réalité. Un jour, c'était le Pape et le Roi ; un autre, le Pape et le Peuple ; puis le Peuple seul, puis le Consentement universel qui s'offraient comme la clef de voûte de sa synthèse politico-religieuse, et il appelait chacune de ces constructions la Vérité. Il oubliait aisément ce qu'il avait écrit, enseigné, vaticiné pendant la période précédente ; l'orientation de son âme changeait, et il portait ces avatars allègrement. Capable, malgré ce qu'il y avait de sombre dans son génie, de jeter parfois un regard clairvoyant et tranquille sur la violente spontanéité et la suite capricieuse de ses aventures intellectuelles, il laissait échapper devant Sainte-Beuve cette boutade : « Que voulez-vous ? On dira de moi : il fut sot tel jour ! » Les Russes disent : *Nitchevo* ! La passion inspirée et vraiment héroïque avec laquelle il se dévouait à ses croyances, à ses thèses d'une saison, n'avait d'égale que l'espèce d'insouciance juvénile, de liberté toujours fraîche avec laquelle il entraît dans

une nouvelle voie et dépouillait l'homme de la veille. Au moment de la plus tragique crise de son existence, quand Rome l'a eu appelé et frappé (quel tableau de s'imaginer le prêtre breton, chétif, pauvre de mine, presque difforme, avec des yeux admirables où se reflètent la pureté de son cœur d'enfant et l'obstination intraitable de son esprit, comparaisant devant le siège de Saint-Pierre, dans ces salles vaticanes où brillent la splendeur et la grâce des arts italiens !), quand Rome, dis-je, l'a eu condamné et retranché de l'Église, il salue cette libération par des accents où la douleur le cède à la joie d'avoir reconquis l'espace. Jeté hors de l'obéissance romaine, il ne tarde pas à se précipiter hors de la croyance catholique. Il ne veut plus connaître que la démocratie et l'humanité, il identifie l'idée démocratique et l'idée humanitaire à l'idée religieuse. Mais c'est à partir d'ici que son époque l'abandonne et se désintéresse de lui. On ne l'écoute plus. Sa parole, naguère si retentissante, sonne dans le désert. Ce qu'il avait eu à faire était fait ; il avait fourni son explosion. Ramené par la solitude à la méditation philosophique, il achève un grand système de métaphysique et de cosmologie commencé dès longtemps, système que tout le monde ignore, mais qui ne manque pas d'un cachet de puissance et de génie, et dont Renouvier a pu dire qu'il est supérieur aux spéculations analogues et trop fameuses des Fichte et

des Schelling<sup>1</sup>. Il finit, d'une manière curieusement tardive, par la libre pensée complète, la négation de tout surnaturel.

De l'ultramontanisme à la libre pensée et au rationalisme absolu, en passant par la démocratie, l'humanitarisme et le socialisme, voilà, si je ne me trompe, une vaste traversée accomplie à travers l'Océan des idées modernes, sous la triple impulsion des impressions vraies, des raisonnements et des coups de tête.

*Aperçu de Renan. — A. L'intelligence.* — Certes, la discipline intellectuelle d'Ernest Renan le préservait de ces pérégrinations démesurées de l'esprit. Nous avons marqué cette différence essentielle, qui se traduit notamment par la sûreté avec laquelle il a discerné ce qu'il y a souvent de frivole outrance dans la pensée de Chateaubriand, de spécieux dans son style, par la lucidité magistrale avec laquelle il a analysé la carrière de La Mennais dans un essai critique qui est un de ses chefs-d'œuvre. Si La Mennais l'emporte sur Chateaubriand et Renan par la

---

1. Renouvier, se plaignant de l'oubli volontaire où l'Université laissa cette grande œuvre finale, dit qu'« on peut hardiment la regarder comme supérieure, en tant que système et par le talent, à tout ce que la France avait connu depuis Malebranche, et qu'il n'est pas défendu de la préférer à de certaines élucubrations germaniques en possession de la renommée... » *Phil. analyt. de l'histoire*, t. IV, p. 103.

générosité du cœur, Renan est au-dessus de ses deux compatriotes, je ne dis point par l'acuité, mais par le sérieux et le lest de l'intelligence, avantage dont il faut faire honneur, non seulement à sa nature, mais à son époque, encore une fois, ainsi qu'à son éducation théologique et scientifique. Une grande partie de son œuvre est fondée sur la base de l'observation, de l'érudition et de l'analyse, et soustraite pour autant à la fantaisie et au démon de la personnalité. Cependant, quand on considère et compare entre elles les vues les plus générales de son esprit, on y doit bien reconnaître les signes de cette multiple impressionnabilité en des sens très divers, dont nous faisons une disposition commune aux génies bretons, disposition qu'ils ont contribué à propager, à augmenter dans le siècle même dont les contradictions de tendances philosophiques, religieuses et sociales l'avaient éveillée et fait s'épanouir en eux.

Essayons de distinguer ce qui, dans la somme de ses idées, tient à cette impressionnabilité particulière de la race et de la personne, et ce qui tient à des données objectives et clairement vues de raison, d'observation et de fait.

Qu'il ait été tout ensemble le plus décidé, parfois le plus âpre négateur du dogmatisme chrétien et un esprit foncièrement préoccupé par le christianisme, hors duquel il n'arrive pas à voir — ni même à cher-

cher — pour la société une règle, pour l'âme humaine un sûr idéal de sentiment et d'action ; que sur les origines du primitif christianisme lui-même, encore tout moral et mystique, sur la personnalité de Jésus, sur la formation des traditions ou légendes évangéliques, il ait accepté des hypothèses plutôt désillusionnantes, sans cesser de trouver dans l'Évangile des révélations de bonté, de douceur, de grâce, au-dessus desquelles aucune parole humaine ne s'élèvera ; qu'il ait souscrit aux conclusions de l'empirisme et du criticisme modernes, qui déniaient la possibilité de toute connaissance métaphysique, et qu'il n'ait pu se défendre de reporter sans cesse les yeux vers ce ciel où il sait cependant ne pouvoir rien lire, non plus que de recueillir comme de possibles effluves d'un au delà désiré, tout ce mystère, tout ce halo des choses et des âmes que les définitions logiques et scientifiques n'expriment point ; qu'il ait rejeté de la manière la plus énergique et la plus obstinée toutes les croyances miraculeuses et surnaturelles, et avoué son effroi des ravages moraux que la perte de ces croyances risque de produire dans l'âme du peuple ; que l'humanité lui soit apparue une malheureuse errante livrée à toutes les forces aveugles de la nature, à tous les hasards du destin, et à qui aucune puissance supérieure ne s'intéresse, et qu'il ait conçu et exprimé de ce sort autant d'amertume et de dérision que s'il y avait un responsable à qui s'en prendre ;

qu'il ait enfin été à la fois le plus irréligieux des esprits et le plus soucieux de religion ; qu'en politique, il ne se soit pas senti moins partagé ; qu'il ait simultanément professé l'impossibilité pour une civilisation, pour une patrie, de se conserver et de progresser sans des aristocraties et des privilèges, et l'impossibilité d'un État occidental moderne qui prétendrait imposer à une multitude qu'il a éveillée et instruite des autorités qui n'auraient pas son agrément en quelque façon ; qu'en ce qui concerne la France, il ait été pour et contre la Révolution et ait jugé également périlleux un gouvernement qui en applique les principes et un gouvernement qui les renie ; tout cela n'est pas, dis-je, le fait particulier de sa pluralité et de sa versatilité de Breton. Ces oppositions de sentiments n'ont en soi rien de capricieux. Elles ont une raison au dehors. Elles répondent à des vérités contraires qu'une intelligence impartiale et libre saisit à la fois, ce qui lui demande plus d'énergie et est moins favorable à sa quiétude que de ne vouloir voir que l'une et de s'aveugler sur l'autre. Ces deux vérités, par exemple : que la critique philosophique et historique moderne a fait aux dogmes chrétiens une position terriblement difficile et que l'on ne saurait arracher la civilisation occidentale à l'influence chrétienne sans lui infliger une immense blessure dont elle risquerait fort de mourir. « Le sérieux des temps modernes, prononçait Renan en

1882, dérive presque tout entier du christianisme <sup>1</sup>. » Avant d'attribuer au grand esprit que ces vues divisent, en quelque sorte, contre lui-même, je ne sais quel penchant sophistique et pervers à cultiver la contradiction de ses propres opinions, prenons garde à la contradiction intrinsèque des choses auxquelles ses opinions se rapportent et qu'il a le mérite d'apercevoir, d'embrasser entièrement, avec une complète sensibilité à ce qui est humain. Prenons garde à ces profondes et fatales désharmonies de la situation moderne, dominée par une critique dont les percées ont miné le sol des vieilles croyances, sans détruire dans l'âme humaine le besoin moral et affectif de ces croyances, et livrée à des révolutions politiques qui ont abouti à un état social où il n'y a plus de base pour des institutions que l'expérience historique nous montre naturelles et nécessaires. Demandons-nous si les antinomies de la pensée ne dérivent pas, chez Renan, des antinomies des réalités et des faits, si elles n'en offrent pas la juste et franche expression.

Dans la mesure, et cette mesure est grande, où l'on est fondé à dire qu'il en est ainsi, il faut reconnaître à Renan le mérite de s'être montré, au milieu de son époque, un lucide et haut critique qui a aidé cette époque à voir clair dans le fond de ses propres

---

1. *Discours et conférences*, p. 106.

difficultés. Et s'il a été ce critique, c'est sans artifice, mais uniquement par la sincérité, l'intégrité, la candeur, la détente, qualités des seuls grands esprits, avec lesquelles il a pris conscience de tout ce qu'il pensait et l'a complètement exprimé. Aider les hommes, les groupes, les partis, les sociétés à voir clair dans leurs propres affaires, est toujours une opération un peu rude, dont bien peu sont capables, et que les intéressés ne souhaitent pas très vivement, surtout quand leurs affaires se sont embrouillées. Mais c'est une opération salutaire qui, après avoir fait crier tout le monde, peut finalement se solder en services pour tout le monde. Elle arrache les gens à des sécurités périlleuses. Elle les oblige à se dégourdir en les forçant à se rendre compte des poussées d'idées ou de faits nouveaux qui ont creusé l'intérieur des vieilles positions coutumières où leur esprit sommeillait, des vieux dogmatismes établis et approuvés où leur pensée s'immobilisait, sans plus jamais se confronter à la marche, aux données nouvelles, à la complexité incessante des choses, qui, elles, se meuvent toujours. Elle inflige à des idées de formation ancienne le choc de réalités récemment apparues, dont ces idées n'avaient pu tenir compte et dont la montée les étoufferait si elles n'y paraient pas en se réformant. « Moi aussi, s'écriait Renan par plaisante allusion à un de ses cousins de Bretagne, torpilleur sur un vaisseau de l'État, moi aussi, j'ai été

un bon torpilleur. J'ai envoyé quelques secousses électriques à des gens qui ne demandaient qu'à dormir. » On ne saurait mieux dire. Et ces secousses, il pouvait vraiment se flatter de les avoir lancées dans toutes les directions, sans en excepter ni ménager aucune.

Laquelle des doctrines qu'il voyait aux prises autour de lui, dans la mêlée de son siècle, a-t-il épargnée ? Sur laquelle son rude et subtil avertissement critique, enveloppé ou non de ces fameuses « politesses », auxquelles il est naïf qu'on se trompe, n'est-il pas tombé ? Dans tous les domaines, religieux, philosophique, politique, littéraire, ses traits n'ont-ils pas frappé, comme on dit, à « droite » et à « gauche » ? Son analyse destructive des formules dogmatiques du christianisme n'a-t-elle pas été de pair avec son dur désaveu du rationalisme antichrétien à la Voltaire ? N'a-t-il pas remontré au « spiritualisme » et au « matérialisme » leurs égales insuffisances ? Ses fortes vérités à la démocratie et au socialisme n'ont-elles pas eu pour contrepartie des sévérités presque aussi fortes à l'égard des conservateurs ? Ses déclarations libérales l'ont-elles empêché de harceler le libéralisme avec les avantages du pouvoir absolu ? N'a-t-il pas eu de terribles ironies contre les théories romantiques, et fait voir qu'un classicisme dans la manière du xvii<sup>e</sup> siècle ne pouvait plus se continuer de nos jours que d'une manière artificielle et par singerie ? Nous continuerions.

Cette singulière distribution de corrosif, dont les doctrines contraires reçoivent, à leurs dépens, une égale part, s'explique ainsi. Si Renan appréciait séparément ces doctrines, il y saurait relever tout ce qu'elles peuvent avoir de vrai et de bon. Il a l'esprit trop large pour leur refuser cette équité, comme nous allons voir. Mais il est un grief préalable et commun qu'il leur fait à toutes, et dont il commence par régler le compte : c'est précisément leur défaut de largeur, c'est l'insuffisante liberté, l'insuffisant mouvement de pensée qui s'y accuse et que dénonce pour lui la forme dogmatique ou systématique dont il les juge marquées et qui l'y choque uniformément. Romantisme ou classicisme, libéralisme ou absolutisme, traditionalisme ou révolution, spiritualisme ou matérialisme, toutes sont revêtues d'un gros nom, qu'elles portent comme un fardeau ou une carapace, et qui décèle leur prétention de ramener à une certaine idée unique et souveraine, à un certain principe dominant et qui suffirait à tout, la solution d'une certaine catégorie de problèmes, sinon (c'est le cas des systèmes de philosophie proprement dite) de l'universalité des problèmes. C'est proprement cette idée, ce principe que désigne le nom sous lequel elles sont connues. Renan est, en principe, contre toutes les doctrines qui se résument dans un nom, ce qui est à ses yeux le signe même de leur dogmatisme. Il est contre tous les dogmatismes et les

systemes, en tant que dogmatismes et que systemes.

Les dogmatismes et les systemes lui apparaissent aujourd'hui le fait d'une pensee qui s'endort. Quoi ! la somme de nos connaissances physiques et historiques aurait reeu depuis un siecle et demi des accroissements d'une rapidite et d'une etendue aussi extraordinaires, l'immense progres des sciences historiques et philologiques particulierement aurait renove, amplifie et diversifie au degre qu'on sait, l'idee que nos peres du xvii<sup>e</sup> siecle pouvaient se faire du genre humain et de son evolution, un prodigieux afflux de nouvelles donnees experimentales en tout genre aurait remis en question ou soumis a revision toutes les anciennes syntheses ; et d'un esprit qui, au milieu de cette situation intellectuelle, emue dans toutes ses profondeurs, se flatte de pouvoir encore enfermer ses idees dans un cercle exclusif et completement defini d'avance, nous ne serions pas fondees a juger qu'il ne s'est pas assez vigoureusement frotte les yeux et que ce qui le deborde de toutes parts, il ne le voit pas ! Le dogmatisme auquel il adhere le contente et le tranquillise sans doute personnellement. C'est un bien pour lui. Mais qu'il croie ce bien personnel communicable a son temps, qu'il trouve dans ce dogmatisme, quel qu'il soit, la solution de la crise profonde qui travaille les ames et les societes modernes prises au tourbillon de tant de certitudes et d'incertitudes contraires, partagees

entre des principes qui les poussent en tous sens et se livrent entre elles de cruels assauts, quel aveuglement ! Ces solutions sont devenues insuffisantes. Elles sont trop faibles pour la force de la difficulté, trop étroites pour son ampleur tumultueuse, trop immobiles pour sa mobilité. Elles sont comme un port qui ne serait d'aucun secours à un énorme navire, surchargé de passagers et de marchandises, qui se débat au large contre la tempête et a trop de tonnage pour s'y abriter.

L'idée qui domine la critique renanienne, c'est que les expériences humaines que nous avons faites par nous-mêmes ou auxquelles l'histoire nous initie, les vues que les résultats des sciences nous suggèrent sur l'univers, sont maintenant trop variées, trop riches et, à certains égards, trop subtiles pour se laisser systématiser et suspendre à un certain nombre de définitions immuables. Voyez les plus grandes intelligences du XIX<sup>e</sup> siècle ! Laquelle eût consenti à laisser mettre une formule sur sa pensée ? De si haute signification qu'eût voulu être la formule offerte, un tel refus de leur part n'aurait eu rien de timide. Elles l'auraient opposé par crainte de voir la portée réelle de leur pensée, non pas exagérée, mais amoindrie. Il eût fait bon demander à Sainte-Beuve si son étude des littératures l'avait rendu « romantique » au sens d'anticlassique, ou réciproquement ; à Cournot, par quel nom définir sa doc-

trine philosophique ; à Goethe, lequel il sacrifiait du sentiment religieux au rationalisme, ou de la pensée rationnelle à la religion. Autant demander à ces grands esprits de quel poison ils se privaient pour respirer, de quel œil pour y voir. Admirable est la réponse de Faust à Marguerite qui veut savoir s'il « croit en Dieu ». Est-elle théiste, panthéiste, polythéiste, ou peut-être bien « agnostique » ? Impossible de le dire. Elle n'est rien de tout cela, et elle est tout cela. Elle est sûrement sublime. Jamais paroles humaines ne rendirent plus sensible à l'âme la palpitation ni la beauté du mystère divin dans l'univers et en nous. En comparaison, les argumentations les mieux conduites, les thèses les plus savamment établies paraissent non seulement stériles, mais fragiles. Une théologie d'école, un rationalisme de collège leur reprocheraient de laisser la question en suspens. Soit ! mais si nous nous en prenons, nous, à l'insuffisance des termes de la question, si nous la trouvons trop petite pour la réponse, comme un dé à coudre qu'on présenterait sous une belle source écumante pour l'y capter ! La réponse de Faust, conçue en dehors de tous les dogmatismes, contient une affirmation plus substantielle et plus persuasive que les leurs.

Telle est précisément, en principe et au départ du moins, la critique renanienne. Elle est antidogmatique, non par scepticisme et manque de foi

en la vérité, mais, au contraire, par soif de la vérité, par besoin de cette large et pleine communion avec elle, à quoi le dogmatisme met obstacle. Pour nous former des idées vraies, elle ne connaît de valable et de légitime que l'indépendante position d'un esprit jaloux de présenter la plus grande ouverture possible au flot de données, impressions, leçons que la réalité lui apporte sans cesse de toutes parts, et de ne se laisser pour cela rétrécir ou roidir par aucune prévention doctrinale. Elle estime plus que douteux que les vérités recueillies par ce procédé pleinement droit qui en assure l'afflux le plus abondant possible, se laissent enserrer dans l'espace nécessairement étroit d'une construction dogmatique. Entreprendra-t-on de les y faire rentrer à tout prix ? Il faudra les mutiler, les fausser, écarter les plus gênantes, du moins leur donner à toutes cette lourdeur, cette rigidité, cette tension insupportable à un esprit juste et sensible. Tous les systèmes sont à rejeter, en tant que systèmes. Ils le sont, non seulement par l'abus d'application d'une certaine idée réputée souveraine, mais souvent aussi par la formation défectueuse, la mauvaise facture, dirait-on, de cette idée même, qui ne résiste pas à une inspection un peu exacte. Ainsi les termes de « spiritualisme » et de « matérialisme », Renan déclarait-il les avoir bannis de son vocabulaire, parce qu'ils impliquent une notion par trop simplifiée des phéno-

mènes réels compris sous les noms de matière et d'esprit. Il faut ôter à l'esprit le bandeau de ces définitions artificielles qui le dispensent de voir, et délivrer les choses de ces catégorisations factices qui les empêchent d'exhaler dans l'esprit la plénitude et les nuances de leur essence. L'appui que l'intelligence humaine est portée à chercher dans l'armature des systèmes, qu'elle ne le cherche, si elle en est capable, qu'en elle-même, dans la vivacité, la vigilance et la continuité de sa propre énergie. Qu'elle ne se fie qu'à sa propre action, pour filtrer les foisonnantes données dont elle dispose et y injecter d'incessants courants d'ordre et de lumière ! La vérité est un équilibre à maintenir. L'équilibre même d'un bon esprit l'établit mieux que toutes les constructions dogmatiques.

Mais si l'ère de ces constructions semble bien fermée, si une critique avertie s'est avisée que la vérité ne saurait s'exprimer en des systèmes, s'en suit-il que, selon les idées de Renan, les systèmes qui ont joué, qui jouent peut-être encore, un rôle important dans la vie philosophique, scientifique, religieuse ou politique de l'humanité, méritent le nom de faux ? Non pas. A cet égard, l'incessante lutte qu'ils se livrent entre eux est instructive par son défaut d'issue. On en voit qui se combattent pendant des siècles, sans qu'aucun triomphe une bonne fois de son adversaire et l'élimine du champ. Il y a des refoulements passagers, jamais de revers définitifs. Le refoulé relève

bientôt la tête avec des forces nouvelles. Le conflit de l'idéalisme et du réalisme, du dogmatisme et du scepticisme, est aussi ancien que la philosophie, et les combattants sont toujours entiers. Celui du conservatisme et de la révolution a reparu dans toutes les sociétés ; il y est toujours latent. Des systèmes nouveaux peuvent naître de circonstances nouvelles, comme le socialisme. Tant que ces circonstances dureront, ni eux ni les systèmes qui les contrecarrent, ne cesseront d'agir, ni ne seront dépouillés de leur crédit relatif, au regard d'un homme réfléchi. Que conclure de là ? Que tous les systèmes sont vrais, en tant qu'ils sont invincibles. Le vrai seul peut avoir cette résistance. Une idée qui tient contre tous les assauts, repose sur quelque irréductible réalité ; réalité dont un esprit solitaire pourra faire abstraction dans la liberté de ses combinaisons théoriques, mais qu'il ne supprimera point pour cela, et qui n'en fera pas moins éclater au bon moment sa présence méconnue, en se moquant du théoricien.

Inversement, tous les systèmes sont faux, en tant qu'ils sont exclusifs et ont la prétention d'enclorre toute la vérité dans leur orbe. C'est le sens du mot de Leibnitz, disant qu'ils sont généralement vrais en ce qu'ils affirment, faux en ce qu'ils nient. La critique renanienne en pourrait faire sa devise.

Pour elle, comme pour la critique voltairienne, l'esprit systématique a sa cause dans les visées illi-

mitées de notre intelligence. Notre intelligence n'a de réel pouvoir que par l'expérience et l'action. C'est de là qu'elle tire toutes ses données solides, qui sont nécessairement données relatives et limitées. D'autre part, elle porte en elle une naïve et comme incompréhensible ambition de connaissance universelle. Dans l'étude des choses, son premier mouvement est de commencer, non par le détail, mais par le tout. Ses plus anciennes idées furent cosmogoniques. Elles lui représentaient une histoire complète de l'univers. La philosophie, science de la totalité de ce qui est, fut longtemps l'unique science. Toutes les questions possibles formaient en elle un seul corps. On admettait que l'explication des phénomènes particuliers pût et dût être expressément rattachée à certains principes premiers, embrassant tout, à certaines définitions suprêmes. Inévitablement, ces prétendus principes et définitions n'étaient que des vérités partielles dont on se plaisait à agrandir démesurément la portée et à outrer les applications, pour les promouvoir à ce rang. Pythagore découvre l'arithmétique. Il s'émerveille au point d'y trouver la raison de tout ce qui existe, le profond ressort de toutes les combinaisons de la nature, qui ne sont que des combinaisons numériques cachées. Des nombres, il fait des dieux. Platon découvre l'ordre logique, la classification et la hiérarchie logique de nos idées. Il en a l'esprit si ravi qu'elle lui apparaît comme une sorte d'édifice

surnaturel, comme la coupole de l'univers reflétée en nous. Il lui attribue une directe origine céleste. Il y voit la projection et comme le profil du monde métaphysique dans l'esprit humain, l'image du contenu et de l'ordre de la pensée divine. Descartes établit en doctrine la physique mathématique, la possibilité de ramener les relations des phénomènes et des forces physiques à des constructions géométriques, à des équations algébriques. Et lui, c'est de la géométrie et de la mécanique conçues par Dieu dans leurs développements infinis, qu'il fait la matrice première de l'univers, la forme unique et totale de l'ordre éternel selon lequel Dieu l'a pensé et créé. Il est aisé de voir que ces trois philosophies, si elles se heurtent et se contredisent, ce n'est point par leurs bases, mais par leurs parties surélevées, par les téméraires superstructures qui se dressent au-dessus d'une portion de construction fort solide et qui voudraient monter jusqu'au ciel. Mathématique, logique formelle, physique rationnelle sont trois grandes sciences, entièrement fondées dans la nature des choses et qui apportent leurs éléments à la conception que nous pouvons scientifiquement nous former de l'économie du monde. Mais que chacune, au lieu de respecter ses bornes naturelles de compétence, se donne une extension démesurée au delà, qu'elle s'arroge de se poser en science universelle, en science des sciences, et d'en jouer le rôle, les voilà en irréductible

conflit. Si l'une en a le droit, les autres ne l'ont pas, c'est-à-dire qu'aucune ne l'a. Et il y a bien d'autres sciences.

C'est à l'interprétation des dogmes chrétiens que la critique renanienne a principalement appliqué cette distinction. L'ensemble des dogmes chrétiens forme un système de l'univers absolument complet. Il offre une métaphysique, une cosmogonie, une philosophie de l'histoire. Il définit tout : la nature de Dieu, la composition du monde métaphysique, l'origine du monde visible et du genre humain et le cours général de leur destinée jusqu'à la consommation des siècles. Ce système, la philosophie, la critique historique et les sciences expérimentales y ont fait de terribles brèches. Voici longtemps qu'il ne tient plus. La logique exige-t-elle que le christianisme tout entier soit entraîné dans sa ruine ? Beaucoup d'hommes, observe Renan, jugent ne pouvoir plus croire que le monde ait été créé en six jours, que Dieu soit en trois personnes, qu'une personne divine se soit incarnée, qu'une personne humaine ait ressuscité matériellement, qu'il existe des anges et qu'il se fasse des miracles physiques. Est-ce un motif suffisant pour que la religion du Christ, prise d'un autre côté, considérée dans les institutions et les disciplines morales, dans les manières de sentir délicates ou sublimes, dans les hautes aspirations mystiques, dans le perfectionnement de civilisation spirituelle, dans tout le surcroît

d'âme, pour ainsi parler, dont l'homme d'Occident lui est redevable, perde, aux yeux de ces incroyants, toute justification, toute vérité ? Ce serait une conséquence à tirer peut-être, s'il était de l'essence d'une religion, en général, qu'elle contînt un système de l'univers, qui en serait la pièce fondamentale, d'où tout ce qu'elle est dériverait, et qui devrait donc être vrai pour qu'elle fût vraie. Dans cette hypothèse, le christianisme n'aurait existé, n'aurait été ce qu'il a été, qu'en vertu d'une certaine métaphysique et d'une certaine histoire cosmique, posées préalablement. Cette métaphysique et cette histoire auraient été découvertes aux hommes, dont la raison ne la pouvait soupçonner, par des messages célestes ; la religion, avec tout ce qu'elle renferme et tout ce qu'elle est, se serait instituée, à partir de là, comme l'application et la mise en œuvre de cette grande révélation dogmatique. Qu'un temps vînt où l'authenticité et surtout la possibilité de celle-ci ne fussent plus admises, ni ce qu'elle articule trouvé vrai, il serait juste et légitime que la religion même fût enveloppée dans son sort. Mais cette vue simpliste, dont le simplisme était loin d'inquiéter Bossuet, n'est pas soutenable. L'histoire nous montre les premières communautés chrétiennes existant et déjà animées d'une forte vie, avant de posséder aucun appareil dogmatique, et n'ayant pour article de foi commune que la croyance du cœur à la bonté du Père céleste et à sa faveur unique pour

Jésus, l'homme le plus béni de ses dons. Elle nous fait assister à l'élaboration, combien longue et combien sujette à disputes, des formules et de l'organisme des dogmes, une fois le christianisme formé. La psychologie confirme l'histoire. Est-il vraisemblable que les héros chrétiens, les saints, les mystiques, dont l'exemple a soutenu autour d'eux la vie religieuse, aient trouvé les habituels mobiles de leur ferveur dans la considération d'un ordre d'idées aussi spéculatives, aussi lointaines, et, sur plus d'un point, aussi abstraites et compliquées, et non pas plutôt dans des inspirations intimes et des élans d'âme qui n'ont, à la vérité, d'autre règle que celle-ci, la plus rigoureuse, il est vrai, quoique la plus simple : toujours plus haut, toujours plus dépouillé d'égoïsme et de chair, toujours plus pur ? Il semble difficile de s'y tromper. Ce serait cependant se tromper aussi que de conclure de telles remarques l'inutilité des dogmes dans la religion. La critique que nous décrivons est très loin de considérer le corps de la dogmatique chrétienne comme une superfétation artificielle que des docteurs ivres de spéculation auraient ajoutée sans nécessité au fond religieux chrétien. La constitution des dogmes a été nécessaire à la conservation et à la défense du christianisme. Il était combattu ou mis en discussion, au nom de philosophies qui apportaient une doctrine métaphysique et cosmique complète, un récit de l'infini. Il devait, pour résister à leurs assauts et

paraître à leur hauteur en fournir autant. « La vérité » était de toutes parts conçue comme un système total sur les choses. Il ne lui était pas permis d'être moins.

Ces vues se préciseront à propos du dogme trinitaire. Si on le prend dans sa lettre métaphysique et qu'on le regarde comme un bloc de métaphysique, tombé tel quel, et tout d'une pièce, du ciel, il ne peut y avoir rien de plus inassimilable à notre raison. Combien, en revanche, ce grief s'affaiblit et apparaît déplacé si, au lieu de prendre le dogme dogmatiquement et dans l'absolu, on l'envisage du point de vue de l'histoire, en le référant à la situation de fait, à la nécessité pratique d'où il est sorti. La religion chrétienne a primitivement consisté dans la foi au Christ qui nous sauve de la colère de Dieu et nous en obtient l'amitié. Elle a consisté dans un infini sentiment de confiance, d'abandon, d'espérance en la personne du Christ secourable. Nulle idée précise sur sa nature transcendente, sur la définition qui convient à son être, soit que les premiers croyants n'eussent, tout comme la plupart des chrétiens d'aujourd'hui, aucune curiosité philosophique sur la religion, soit qu'ils résolussent la question de Jésus d'après les vieilles idées juives, tout à fait étrangères aux problèmes et aux difficultés de métaphysique et qui devaient le représenter comme le plus haut et le plus puissant entre les prophètes et les envoyés de Jahveh sur terre. Vinrent, cependant, et plus pressantes à mesure que

la foi se répandait au dehors, les objections de la philosophie. Pour que le Christ méritât une confiance illimitée, il fallait qu'il fût tout-puissant. Pour qu'il fût tout-puissant, il fallait qu'il fût Dieu lui-même, ce qui était le scandale de la raison. A cette grave querelle répondit une floraison de théories qui eurent pour commun objet d'établir l'accord de la foi et de la philosophie par un minimum de concessions à la philosophie. Le Christ était une créature, mais une créature divine, la première-née entre les créatures, antérieure et supérieure à l'univers, sur qui Dieu lui avait délégué la souveraineté. Le Christ était né homme, pareil aux autres hommes, mais avait ensuite reçu, par privilège unique, un influx tout spécial de l'essence divine. L'Église sentit le mortel péril auquel ces idées plausibles et faussement prudentes exposaient la foi. Ne menaçaient-elles pas de la détruire en mesurant au Christ sa grandeur, et, par là, en ôtant aux sentiments dont il était le terme cette force d'expansion sans mesure qui en constituait la séduction souveraine, la puissance de contagion sur les âmes ? Ce péril, l'Église s'empara donc des armes qui le suscitaient pour les tourner contre lui. Après des débats où ses docteurs déployèrent d'incroyables et inévitables subtilités, elle définit, à son tour, une philosophie qui ne manquait pas de hardiesse, bien au contraire, et dont on peut dire qu'elle n'allait qu'à justifier le refus de toute concession à la philosophie. Elle définit la divi-

nité absolue du Christ, la seconde des hypostases divines, égale et consubstantielle à la première et éternellement engendrée.

C'est le dogme de la Trinité, qui réserve, il est vrai, le mystère, et qui, en même temps, le raisonne à fond. La promulgation en fut pour le christianisme une mesure de préservation aussi sincère qu'indispensable, mais négative. Nécessaire, car le dédain des philosophes pour un christianisme non philosophe n'eût pas tardé à gagner les foules, quand même elles ne l'auraient pas bien compris. Négative, parce que, si le christianisme n'eût pas survécu sans la Trinité, il n'a pas ou il n'a que très peu vécu de la Trinité, telle que l'énoncé dogmatique la détermine. Le christianisme vit par les âmes ; la consubstantialité n'a jamais dû avoir qu'une faible part aux impulsions qu'elles ont reçues en son sens. Ce n'est pas ce paratonnerre dialectique qui a jamais produit les orages des conversions. Ce n'est pas ce vertigineux filigrane métaphysique qui a jamais été le filet où le pêcheur évangélique prend les cœurs des hommes. La raison de la définition dogmatique ainsi restituée, il en résulte que ce serait un bien petit et bien pauvre point de vue, de s'en tenir, pour l'apprécier, à ce qu'elle offre d'irrationnel. Voici un système d'idéologie transcendante dont les bases et les éléments mêmes, universellement reçus au temps de sa naissance, sont depuis longtemps en ruines et

qu'un grand vide entoure, qu'ils le veulent ou non, dans la pensée des modernes, même croyants. Fera-t-on dépendre du jugement de ce système le jugement d'une religion qu'il a pu couvrir, en tant qu'on exigeait d'elle qu'elle se présentât comme une synthèse de l'univers, comme une histoire positive de l'infini, mais qu'un monde d'autres causes et d'autres ressorts, mystiques, moraux, sociaux, politiques, traditionnels, ont en réalité maintenue vivante et agissante depuis vingt siècles dans l'humanité, et jusqu'en nous-mêmes qui la portons profondément en nous, crussions-nous n'être pas chrétiens ? Quoi de moins intelligent ? A cet égard, la position d'un rationalisme exclusif est aujourd'hui tout ce qu'il y a de mesquin et d'anticritique, ce qui ne signifie pas, grands dieux ! que rien doive être retranché des droits de la raison, qui n'est qu'honnête en faisant dans chaque domaine toutes les clartés qui dépendent d'elle, mais que, ces droits une fois satisfaits, dans toute la mesure où ils le peuvent être, tout n'est pas dit, et peu même est encore dit. Et c'est là une leçon que la plus grande partie de l'œuvre de Renan me semble porter.

La critique renanienne (j'emploie cette expression, faute de pouvoir m'étendre sur le vaste mouvement européen de critique dont Renan a été chez nous le plus éclatant et le plus original propagateur), la critique renanienne n'oppose pas au dogmatisme le scepticisme. Elle n'y oppose pas

d'avantage, comme on l'a trop dit, le « relativisme », si l'on entend par là une manière d'affaiblir tout ce qu'on affirme par des : « C'est selon », qui n'ont pas de fin. Ce qu'elle y oppose, c'est l'humanisme fondé sur l'histoire, une note de vérité attachée à toute doctrine, à toute idée, toute institution qui a, pour sa part, noblement modelé le genre humain. L'humanisme ainsi conçu rejette tous les dogmatismes en tant que limitatifs et prohibitifs. Il les accueille tous par leurs côtés de contact fécond avec la nature humaine. Je me rappelle mes premières impressions, à la lecture de Renan, au sortir d'une éducation où il m'avait été signalé comme le plus pernicieux des auteurs. J'avais du vice, je me jetai dessus. Je tombai sur les *Essais de morale et de critique* et les *Souvenirs d'enfance*. Je ressentis un grand souffle, libérateur sans violence, qui m'arrivait de tous les points d'un horizon singulièrement élargi. Enfin je respirais selon ma capacité pulmonaire. Ce que cette découverte me rendait sensible dans l'enseignement que j'avais reçu, ce n'était pas du tout ce qu'il pouvait contenir de faux ; c'était la quantité et la qualité des manifestations, des créations de l'âme humaine qu'il écartait d'un mot dur et mettait en interdit. Combien de poésies, de philosophies, de contemplations et de rêves ainsi niés, qui avaient pourtant reçu leur part de l'inspiration divine, s'il y a dans le monde et l'humanité une inspiration divine. Renan, à ce

premier contact, m'apparaissait comme un esprit que sa perspicacité supérieure n'avait pas empêché de reconnaître dans le passé et dans le présent humain beaucoup plus de valeurs et de richesses qu'il n'en avait contesté. « Oui, a-t-il écrit un jour de lui-même, j'ai tout critiqué ; et, quoi qu'on dise, j'ai tout maintenu. »

B. *L'humeur.* — Je viens de parler comme si toutes les inspirations de son œuvre l'autorisaient à se rendre ce ferme et grand témoignage. Il en faut maintenant quelque peu rabattre. Dans cette œuvre circulent aussi des inspirations d'une autre tendance, qui se mêlent souvent aux premières, s'y insinuent d'une façon subtile, presque indiscernable, au point de désespérer la critique.

Sans trop presser une distinction psychologique qui n'a qu'une valeur relative et qui est trop abstraite pour bien reproduire la réalité, je qualifierai les premières de critiques et d'intellectuelles, sans en exclure, pour cela, la poésie, dont elles sont, au contraire, chargées. Je qualifierai les secondes de personnelles, lyriques et sensibles.

En général, quand une personnalité originale a agi sur ses contemporains par les idées, il faut, pour apprécier son action, considérer, non seulement le fond même de ses idées, mais ce que j'en appellerai l'accent. Si le ton ne fait pas absolument la chan-

son, il y est bien pour quelque chose. L'inflexion de la voix modifie la portée des paroles. Les mêmes idées peuvent avoir sur les esprits et les cœurs des effets bien différents, selon la tendance, la disposition d'âme dans laquelle elles sont proposées. On peut faire rire ou pleurer avec le même récit. Les sentences, ordinairement peu gaies en soi, des moralistes véridiques, sur la vie humaine, peuvent être présentées dans un sentiment qui déprime et qui décourage, ou bien dans le sentiment d'un « quand même », généreux et fier, qui suffit à en dissiper les noires exhalaisons et qui n'aura d'ailleurs de sincérité et d'empire que s'il ne s'exprime ni dans une phrase ni dans un mot, mais dans la seule émanation d'une personnalité tout à fait noble. Ce changement d'humeur suffit presque à faire, avec les mêmes vues, une autre philosophie. Cela mérite considération quand on songe aux lecteurs qui ne livrent pas tant à un grand écrivain leur intelligence, pour qu'il l'éclaire, que leur personne, pour que, plus ou moins, il la modèle à sa propre image.

Or, chez Renan, je crois, dis-je, discerner deux natures fort opposées, qui jouent assez étrangement ensemble et l'une dans l'autre. Mais le plus caractéristique, c'est que je serais tenté de les appeler toutes les deux, principales. Le paradoxe n'est pas de mon esprit, mais de la réalité. C'est le paradoxe breton.

Tout d'abord, la superbe nature intellectuelle que

j'ai implicitement décrite, forte, énergique, constante, en son extrême souplesse, enrichie et éclairée d'une imagination aussi large que délicate, tout ouverte sur les réalités de l'histoire et de l'univers, employant sa force et mettant sa joie à les voir telles qu'elles sont et à les rendre avec le beau lustre d'un art uni et sans artifice. C'est ce Renan-là, lumineux, franc de genre, tout à l'objet qui l'occupe, enchanteur limpide de la pensée, auquel iront sans hésiter les préférences d'un goût parfaitement sain ; le Renan des grandes pages narratives des *Origines du christianisme*, des préfaces au *Livre de Job*, à l'*Ecclésiaste*, au *Cantique des cantiques*, ces monuments d'une critique si pleine et si pure, des merveilleux Discours académiques à Lessèps, Cherbuliez, Pasteur, Claretie, pour ne citer que ces exemples.

Puis, la nature que j'appelais, faute d'un meilleur mot, sensitive ; changeante, celle-ci, la mobilité même, au moins dans la nuance, parfois dans les profondeurs, riche en replis, fréquente en caprices, en sautes de perspective et d'humeur, déroutante dans la suite de ses attitudes vis-à-vis des gens et des choses, prête (une ou deux convictions fondamentales mises à part) à rompre avec elle-même, pour courir, sans cependant s'y perdre, quelque aventure d'opinion d'où elle se reprendra avec la même flexibilité ; intérieure et cachée, amie des crépuscules et des pénombres de la pensée, où il lui plaît de dresser

de fallacieux palais de rêve et des îles de vaporeuse féerie ; voluptueuse sans pesanteur, avide de charmes et d'enchantements, ayant hérité, dirait-on, de la tradition de quelque antique magicien de sa race, je ne sais quel art de manier les philtres ; et enfin, si singulier que cela paraisse, au milieu de tous ces tours, détours et complexités, et de la légère comédie qui en peut résulter quelquefois de la part d'un homme qui occupe la scène de son siècle, nature toute naturelle, candide en ce qu'elle est, sans feinte et comme innocente.

Le symbolique Breton, Merlin l'Enchanteur, était né d'une belle princesse et d'un incube. Des deux complexions qui se sont unies en Renan, aucune n'est diabolique, quoi qu'en pense mon ami Henri Massis, que le défunt auteur des *Origines du christianisme* ne sera pourtant pas venu tirer par les pieds, comme il dormait. Mais l'accouplement de ces deux natures pourrait sembler à peine moins étrange en lui-même que celui des géniteurs de Merlin, à peine moins ensorcelé dans ses résultats. De ceux-ci, le plus précieux, c'est cette incomparable manière d'écrire où tant de grâce captieuse pénètre tant de vigueur, où l'on dirait que les éléments de légèreté et de caprice qui se mêlent, en cet esprit, aux éléments de stabilité et de force, ôtent à la pensée tout le poids et n'en laissent que la lumière. Si Merlin écrivait, ce devait être ainsi.

Mais ces deux natures, ces deux âmes qui savent harmonieusement coopérer à des effets d'art exquis, combien souvent aussi elles se jouent des tours l'une à l'autre, à moins peut-être qu'elles ne se rendent complices pour nous en jouer ! La première, l'âme soutenue, appliquée et constante, je dis plus : l'âme tenace et inexpugnable, l'âme de granit breton (car il faut aller jusque-là : il y a chez Renan des couches de granit, ou, selon sa propre image, d'acier), s'engage passionnément dans les profondeurs de la réflexion, dans les longs et rudes chemins de l'étude. Elle en rapporte quelque grande vue, quelque vérité de prix. Et voici que, plus d'une fois, l'autre âme, l'âme d'instabilité et d'impression, l'âme aux démons alternants et insaisissables, s'insinue dans cette vérité comme pour s'en faire un jeu, lui ôter la simplicité de son visage et y dessiner un inquiétant sourire de Joconde, d'interprétation difficile. Cela peut s'entendre comme délicatesse, pudeur d'affirmer, crainte de tromper les gens, malgré tout le soin et la bonne foi qu'on met à leur dire vrai. Mais ce sentiment, poussé un peu loin, ne mène-t-il pas à l'élu-sion des responsabilités ?

L'endroit où Renan se rend le témoignage d'avoir « tout maintenu », est grave et mâle : « Je n'ai pas été de ces esprits timides qui croient que la vérité a besoin de pénombre... J'ai rendu plus de services au bien en ne dissimulant rien de la réalité qu'en

enveloppant ma pensée de ces voiles hypocrites qui ne trompent personne... L'édifice de la société humaine pose sur un grand vide. Nous avons osé le dire. Rien de plus dangereux que de patiner sur une couche de glace sans songer combien cette couche est mince. Je n'ai jamais pu penser que, dans aucun ordre de choses, il fût mauvais d'y voir trop clair. Toute vérité est bonne à savoir. Car toute vérité clairement sue rend fort ou prudent, deux choses également nécessaires à ceux que leur devoir, une ambition imprudente ou leur mauvais sort appellent à se mêler des affaires de cette pauvre humanité. » Admirables paroles, le juste honneur de celui qui les a écrites. Un jour cependant que j'avais marqué dans le volume des *Drames philosophiques* la page où elles figurent, afin de les lire en public comme réfutation des inepties qui circulent dans certains milieux sur Renan « mystificateur » et même « fumiste », il m'advint une déconvenue dont l'aveu ne trouvera pas sourds les militants de cette pauvre version. Je me souvenais mal de mon texte et j'en avais oublié ces deux phrases : « Notre critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. *Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes.* » Ho ! ho ! produire cela comme preuve spécifique du sérieux de Renan ? L'idée que je m'étais apprêté à le faire me donnait froid. Quel diable d'homme ! Que sa critique ait beaucoup contribué,

comme il le dit, à la conservation, sinon de la religion, du moins de l'esprit religieux, en dehors de toute orthodoxie dogmatique, c'est ma conviction profonde ; et je crois qu'un jour prochain, cette justice lui sera assez généralement rendue. Mais il aurait désiré lui-même, après l'avoir affirmé, nous détourner de le croire, il n'aurait pas trouvé mieux que ces « synonymes » et cet « écriin ». Quoi ! l'idée de Dieu branlait dans les esprits, et votre manière de la « maintenir » a été de lui donner pour états, quoi ? Des synonymes, des mots. Qu'est-ce qui vous prend ? Votre pensée, nous la connaissons d'après vous-même qui l'avez exprimée noblement en maintes autres pages, dont certaines de la plus pure beauté : c'est que les démonstrations rationnelles et dialectiques de Dieu, à la manière de l'ancienne métaphysique, sont ruineuses, et les dénominations de Dieu auxquelles elles aboutissent, vides de sens. Dieu ne peut solidement s'établir que comme révélé au cœur par le sentiment moral, le caractère absolu du devoir et de l'honneur, le sens de l'idéal. C'est la pensée kantienne. C'est discutable. Mais quoi de plus sérieux ? La foi en cette doctrine de votre jeunesse et de votre première maturité s'est-elle affaiblie dans votre esprit, au point de ne s'y conserver plus qu'à l'état de vapeur mourante et comme ce reste de parfum qui s'exhale d'un vase vide ! Alors inscrivez-la dans un récit de vos anciens rêves, non dans une

ferme page de haut conseil et de direction publique. Vos vapeurs ne peuvent être nos solidités. Ou bien cette doctrine, vous la maintenez toujours. Maintenez-en alors la pleine, simple et éloquente déclaration. Monsieur Renan, vous vous faites du tort ! Et quel dommage !

Non ! un homme chez qui le plan de la pensée et le plan du rêve, le plan du rêve et le plan de l'action s'interfèrent de telle sorte, et dont la conscience passe, glisse de l'un à l'autre avec une telle fluidité que nous ne nous en apercevons pas toujours et ne savons pas toujours sur lequel nous avons le pied, cet homme n'est pas un Latin. Écoutons-le, à deux moments successifs, sur un sujet dont il a bien des fois parlé magnifiquement : la politique des rois de France et de leurs ministres, créateurs de notre nation et de son indestructible unité :

Dans les temps les plus troublés, le patriote libéral trouve encore moyen de contribuer au bien de la patrie. Il y a toujours une France à aimer. Ils nous approuveraient dans nos apparentes faiblesses, ces créateurs de l'unité française qui mirent avant tout le salut de l'État. Le jour où une bande d'idiots profana le tombeau de Richelieu à la Sorbonne, le crâne de notre illustre fondateur tomba sur les dalles, et les enfants du quartier le firent rouler à terre comme un jouet. Vanité des vanités ! dira-t-on ; la voilà finie comme le reste cette pensée altière au succès de laquelle on avait fait servir tant de force de volonté, tant de savantes combinaisons, tant de crimes... — Pas

aussi finie qu'il semble. Si cet œil éteint où rayonna autrefois le génie, s'était rouvert à la lumière, il eût vu se dessiner sur les murailles voisines des lettres fraîchement tracées : *République française, une et indivisible*. Sauf un mot, c'était là ce que le grand politique avait voulu. Il n'était donc pas vaincu, malgré l'affront que des misérables faisaient à ses os <sup>1</sup>.

Comment justifier, honorer avec plus de magnificence et d'autorité la vertu d'une action à longue portée qui a passionnément cru au but choisi et n'en a jamais dévié ? Comment en tirer une plus sage et plus noble leçon ? Tournons la page :

Il n'y a pas plus de vengeance dans l'histoire que dans la nature ; les révolutions ne sont pas plus justes que le volcan qui éclate ou l'avalanche qui roule. L'année 1793 n'a pas puni Richelieu, Louis XIV ni les fondateurs de l'unité française ; mais elle a prouvé qu'ils furent des hommes à vues bornées, s'ils ne sentirent pas la vanité de ce qu'ils faisaient, la frivolité de leur machiavélisme, l'inutilité de leur profonde politique, la sottise cruauté de leurs raisons d'État. Seul l'Ecclésiaste fut un sage, le jour où il s'écria désabusé : « Tout est vain sous le soleil <sup>2</sup>. »

Si Richelieu et Louis XIV se firent, comme je pense, cette réflexion dans leur oratoire (il faudrait être de vues plus que « bornées », pour ne pas, en toutes conditions, se la faire quelquefois), elle ne put

---

1. *Discours et conférences*, p. 99. Discours de réception à Cherbuliez.

2. *L'Antéchrist*, p. 285.

que leur être salutaire en les détachant d'eux-mêmes. Mais les voyez-vous, lui réservant, dans le Conseil, une part qui, à propos de toutes les affaires, n'eût pu se traduire que par : « A quoi bon ! » *Nitchevo* !

La façon qu'a Renan d'en accepter rétrospectivement l'hypothèse, ce haussement d'épaules, cet abîme de doute et d'insouciance, subitement entr'ouvert sous la base même de ce qu'on vient de dresser brillamment dans la gloire, comme c'est russe ! Comme c'est, je crois bien, breton ! — Je dois ajouter, ce qui ne change rien à mon interprétation, que le dire de l'universelle vanité est de 1871 ou de 1872 (*l'Antéchrist*, où je l'emprunte, est de 1873), quand Renan se trouvait sous la dépression du désastre ; la page sur la pensée de Richelieu victorieuse du temps est de 1882, moment où nos affaires se relevaient.

Pour un Latin, à moins qu'il ne soit inintelligent ou fanatique, comme pour tout autre, le point de vue de la pensée qui, d'elle-même, est sans bornes et peut tout mettre en question, diffère essentiellement du point de vue de l'action, qui implique des certitudes définitives et des objets très déterminés. Pourtant, il y a entre ces deux points de vue un certain équilibre juste, qui n'admet ni le massacre de la pensée pour la commodité de l'action, ni le dédain de l'action en faveur de la pensée, laquelle, privée de ce contrepois, risque bien de se dérégler et de s'exercer dangereusement dans le vide. C'est au détri-

ment de l'action, en faveur d'un vol trop dénoué de la pensée, d'un jeu trop facile avec l'hypothèse, que ce salubre équilibre semblerait, chez Renan, quelque peu rompu. Ce qui ne l'a pas empêché (chez lui rien n'empêche rien) d'exprimer, à la rencontre, une forte et sage philosophie de l'action, ni de proposer les plus clairvoyantes observations et prévisions politiques qu'ait comptées notre littérature depuis 1870. Mais encore ce jeu philosophique, où s'est divertie surtout sa dernière époque, de justifier tour à tour toutes les solutions d'un même problème, ne laisse-t-il point d'irriter parfois. Et il irrite d'autant plus que, l'imitation ou la singerie en étant facile, il n'a pas manqué de plumes de second ordre pour s'y adonner. Des esprits distingués et faibles, trop complaisants à eux-mêmes et à leur faiblesse ont tourné en modèle d'élegance intellectuelle concertée ce qui, chez Renan, n'était qu'abandon excessif aux pentes de sa nature. De ce jeu de la pensée, ils ont fait un genre d'esprit, une manière littéraire qui, n'ayant plus le secret accent d'âpreté et d'amertume du maître, devient quelque chose de tout à fait fade. La puissante ironie d'une âme, d'un tempérament n'est plus, de la part de ces gens sans souffle, qu'une ironie cultivée, à effet, un petit rite faussement désinvolte d'ironie pédante. Cette caricature de Renan, et de Renan pris par son côté le moins bon, c'est ce qu'on a trop souvent appelé « renanisme », comme si Renan lui-même s'y

exprimait et que ce petit côté fût toute la surface. Fanatiques et chercheurs de tares se sont accordés sur cette dénomination et sur sa portée, sans songer à l'involontaire injure qu'ils faisaient à l'Église catholique. Quoi ! elle se serait tant émue de l'œuvre d'un mime, et ce serait de lui qu'elle aurait appris la nécessité de renouveler en France ses hautes études !

Un Latin, doué d'autant de génie, n'aurait pas eu nécessairement moins de perspicacité dans l'exploration et l'analyse des sujets de division et d'opposition intérieures de l'humanité de son temps. Il aurait eu, selon la vraisemblance, plus de ressaisissement et surtout de continuité pour dégager de cette analyse des lignes d'action, des objets de foi, de poursuite, que ces oppositions et conflits n'enveloppassent point. Ce que j'appellerais les beaux dehors littéraires de Renan a fait naître, à cet égard, une impression en partie trompeuse. La belle unité de son style, une fois le bouillonnement et l'écume de sa première manière tombés, son art des transitions intellectuelles, cette aisance infinie, cette harmonie fluide du mouvement, qui portent le lecteur et lui font voir des transitions là même où il n'y en a point, tout cela a paru l'image de sa vie intellectuelle et morale. On a cru qu'elle s'était déroulée comme sa prose, sans secousse, sans flux et reflux, d'une onde toujours égale. On a cru qu'il n'avait traversé qu'une crise, celle de Saint-Sulpice,

à partir de laquelle il se serait développé sans dévier, et d'où il serait sorti ce qu'il devait être toujours. La réalité est tout autre. La vie de Renan comprend une suite de crises, moins dramatiques que la première, et que sa plume a tempérées et adoucies en les dépeignant, mais qui n'en créent pas moins entre les diverses périodes de sa carrière littéraire d'assez forts contrastes de direction et de couleur.

En 1848, c'est le grand coup d'enthousiasme pour la religion de l'Humanité, qui ne fait qu'un avec la religion de la Science. Les progrès de la science, aboutissant à l'omniscience, transféreront positivement à l'humanité les attributs qu'une théologie imaginative prêtait à Dieu ; la véritable démocratie se réalisera sous la forme de l'universelle aristocratie. De cette inspiration sort un gros livre, plein d'exaltations et de chimères politiques, mais qui n'en contient pas moins une partie très solide : l'explication du profond renouvellement de toutes les sciences morales par la philologie et l'histoire. En 1849, cette effervescence tombe subitement au souffle tiède de l'Italie ; le culte de la beauté classique, goûtée dans ses créations gracieusement magnifiques de la Renaissance, remplace les prophétiques rêveries de justice humanitaire. Renan a une assez longue période de faveur pour la civilisation catholique et méridionale, qui a su défendre contre l'invasion des fanatismes juifs et orientaux l'incompa-

nable trésor grec ; il est alors plein d'une âpre humeur contre les iconoclastes de la Réforme et de Port-Royal. Vers 1855, l'ordre de ses préoccupations se modifie ; le souci de la moralité prend le pas sur celui de l'art et de la culture esthétique ; nous voyons surgir un Renan, légèrement fanatique de vertu, qui se radoucit à l'égard du protestantisme et du jansénisme, prononce des anathèmes contre les splendeurs païennes de la cour de Louis XIV et du « kalifat » romain. Il trouve sa doctrine, son roc dans l'« Impératif catégorique » de Kant, dans la voix de la Conscience qui nous prescrit absolument le Devoir. Comme le philosophe allemand, il y croit saisir la preuve immédiate et toute pratique de Dieu et de ces grandes vérités de métaphysique religieuse dont les vieilles démonstrations théoriques sont ruinées. Ces conceptions sévères ne lui font rien perdre de sa grâce. En répétant Kant, il l'imprègne de fine lumière ; il ajoute à la *Critique de la raison pratique* les pages séduisantes qui y manquaient. Aux approches de la *Vie de Jésus*, cette veine grave se trempe de mysticisme. Parmi les trop complexes inspirations de ce livre retentissant, il faut certainement compter le rêve d'un certain miel spirituel à distiller pour les personnes qui ont gardé, dans le naufrage de la foi dogmatique, une nostalgie sentimentale de l'Évangile. Fragile rêve ! L'universel *tolle* des chrétiens en révèle à Renan toute la fai-

blesse pratique. Le voici rejeté vers les libertins et désabusé par la nature même de son succès de ses velléités passagères de Fénelon voltairien. Le voici débarrassé, sinon dans le for intime, du moins dans sa conception et son exposition d'historien, de tout ce pathos d'une religiosité un peu molle, et déroulant avec la tranquillité rarement troublée d'un grand poète lucide, soutenu par un érudit et un philosophe, le fleuve clair et profond, aux mille reflets, aux mille paysages, des *Origines du christianisme*, son chef-d'œuvre littéraire et l'un des chefs-d'œuvre français. Parmi ces avatars ou demi-avatars de pensée, de curiosité, de sentiment, il est un culte profond que Renan s'est formé, dès ses années sulpiciennes, et qu'il n'a cessé de réchauffer en son cœur : le culte de l'Allemagne. Au moment où la critique l'arrachait douloureusement au christianisme, que son âme ne voulait pas perdre, il s'est tourné, plein d'espoir, vers elle, se persuadant que le remède à son mal, c'est elle qui le tenait, que la réconciliation si désirée du christianisme avec la critique, elle possédait dans son génie propre, dans le génie de ses exégètes, de ses philosophes, de ses poètes, les inspirations nécessaires pour l'accomplir. Et non pas cette réconciliation seulement, mais toutes celles, similaires, que demande le salut de la civilisation moderne : réconciliation des masses et des aristocraties, des

intérêts matériels et de la culture, de la philosophie et des mœurs, de l'industrialisme et de l'idéal. Telle a été jusqu'en 1870 son idée. Qu'elle le fasse accuser d'avoir manqué de patriotisme français, c'est aussi injuste que si l'on reprochait à Tacite d'avoir été mauvais citoyen romain, parce qu'il jugea bon d'infliger à ses concitoyens la leçon, fondée ou non, mais de bonne foi, des mœurs germaniques. Et c'est un grossier mensonge que de le présenter comme ayant été, même avant la guerre, favorable au nationalisme allemand, alors que précisément il appréciait dans la nation allemande la faiblesse présumée du caractère et de l'esprit national, alors qu'il la considérait comme une sorte de laboratoire universel, libéralement ouvert à tout et à tous, étranger à tout esprit de conquête et presque au souci patriotique lui-même, faisant sa principale affaire de préparer aux problèmes philosophiques, religieux, sociaux qui embarrassaient et troublaient si profondément le siècle, des solutions utilisables pour toute l'humanité. La grandeur d'une telle illusion mesure l'immensité de la déception éprouvée quand il découvrit dans les Allemands, quels que pussent être leurs mérites et leurs services, un peuple aussi ambitieux et aussi cupide que peuple l'eût jamais été. Il ne s'est pas relevé du coup, parce qu'on peut toujours perdre un amour qu'on avait eu ; mais, à l'âge qu'il avait alors, on a moins de sève

pour enfanter les imaginations et les illusions nouvelles d'où naîtraient des amours renouvelées. Il avait toujours eu peu de confiance aux races latines, du moins pour le présent ; car il a magnifiquement parlé du rôle civilisateur et humain de la Rome ancienne et de la Rome papale du xvi<sup>e</sup> siècle. La trahison d'une maîtresse dont il espérait tout bien diminua d'une manière générale sa foi au bien. On pourrait dire qu'il a deux fois perdu la foi : la première par la lecture de la *Vie de Jésus* de Strauss, la seconde par le Traité de Francfort.

Au point de vue d'où je l'envisage ici, je n'ai pas besoin de le suivre plus avant dans sa carrière. Je pense avoir assez fait sentir la part d'imagination et de volonté changeante, puissamment séduite par bien des objets, qui se superpose au fond solide et stable de sa vaste intelligence, si nourrie, et lestée par de si fortes méthodes. Ainsi que je l'ai dit, quand il abordait une nouvelle musique, il n'avait garde de casser aucune des notes de son ancien clavier. Dans les écrits de sa dernière période, il aimait les faire entendre toutes. Il allait, revenait de l'une à l'autre, parfois dans la même page. Des ondes à peine attiédies de la chaude symphonie prophétique et humanitaire de 1848 y alternent avec les diaboliques stridences de petite flûte du nihilisme final, avec la suave et amère mélodie des soupirs adressés aux doux fantômes de la jeunesse évanouie.

## X

Dans la diversité de leurs tempéraments et de leurs moyens, Chateaubriand, La Mennais, Renan ont tous trois possédé le don de toucher et de séduire à de grandes profondeurs les imaginations et les âmes. A ce mélange de force et de mobilité qui est leur plus frappant caractère commun, tous trois ont joint une vertu à laquelle j'hésite à donner son vrai nom, tant l'application de ce nom est devenue banale : le *charme*. Mais que l'on ôte au mot toute banalité, qu'on le ramène à son acception première, d'action magique, de moyen d'enchanter où il entre quelque magie ; qu'on imagine je ne sais quelle essence de volupté, mystérieuse et subtile, dont le propre effet s'ajouterait à nos plaisirs comme pour les insinuer plus avant dans nos fibres, leur donner quelque chose de prenant et d'aigu. C'est une impression de ce genre que je discerne parmi les attraits de l'imagination et du style de Chateaubriand et de Renan. En dehors des mérites analysables de leur manière d'imaginer et d'écrire, ce qu'ils ont composé de plus personnel porte une secrète liqueur dont le goût ne s'était fait sentir chez aucun de nos grands écrivains français et dont l'essence respire dans ces phrases célèbres de Renan :

Nous autres, Celtes, nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons, pleines des secrets de l'infini. La grande profondeur de notre art est de savoir faire de notre maladie un charme. Cette race a au cœur une source éternelle de folie. Le « royaume de féerie », le plus beau qui soit en terre, est son domaine <sup>1</sup>.

Voilà le charme breton. La Mennais, bien que puissant écrivain, ne l'avait pas dans son style. Il l'avait dans sa personne, qui était, au dire de tous ses disciples, fascinatrice. Il fallut l'irrésistible autorité des anathèmes romains sur la conscience d'un bon catholique pour les séparer de lui.

Je m'étonnerais de l'insuffisance de sensibilité d'un esprit qui n'aurait pas éprouvé cet attrait. Je ne ferais pas grand fond sur le bon sens d'un lecteur qui ne serait jamais frappé de ce qui s'y ajoute d'irritant. Ces trois maîtres ont une faculté d'irriter, dont ils ont inégalement usé sans nul doute. Renan, qui, des trois, en a fait le plus sobre usage, lui a encore donné assez libre carrière. La vigueur de l'impulsion qu'ils sont capables de communiquer aux âmes dans tel ou tel sens dépasse chez eux la préoccupation de la responsabilité intellectuelle. Ce

---

1. *Souvenirs d'enfance*, p. 78.

sont de magnifiques archers dont le regard ne se soucie pas, autant qu'il pourrait sembler normal, de suivre le destin de leurs flèches.

Chateaubriand s'est un jour comparé à Cassandre, la prophétesse troyenne qui avait tant d'éloquence pour annoncer les malheurs. Tous trois auraient pu s'appliquer la même comparaison. Tous trois ont été des Cassandre. On composerait une surprenante anthologie de leurs prophéties funèbres, qui ne furent pas hélas ! des prophéties sans motifs ni sans profondeur. Prédications du premier sur la fin prochaine de la civilisation de l'Europe, visions affreuses du second sur la décomposition et la pourriture morale auxquelles la société moderne n'échappera point, fantaisies moroses du troisième sur le bétotisme ou même l'idiotie généralisée qui menacent une humanité devenue uniquement sensible aux vérités expérimentales et aux intérêts matériels. Il est vrai qu'il y a chez tous trois la contre-partie. Chateaubriand a eu des politesses pour l'avenir de la politique constitutionnelle. La Mennais a découvert sur le tard l'idée consolante de la perfectibilité. Renan a paru fonder quelques espoirs sur le développement du rationalisme dans les masses. Je suis très loin de dire que ces thèses optimistes aillent chez eux sans conviction. Elles sont loin d'inspirer leur verve au même degré que les prophéties de décadence. Celles-ci sont frappantes de couleur, d'âpreté. Celles-là s'ex-

priment d'une manière pâle et languissante. Le cœur n'y est pas ; l'imagination reste inerte.

Tous trois enfin se laissent comparer, du point de vue moral, pour la grâce du caractère. Tous trois ont été des hommes singulièrement exempts de petitesse, de méchanceté, de cupidité, je dis même, de vanité. Un très réel excès de personnalisme, d'occupation de soi-même, qui, chez l'auteur de *René*, va jusqu'au débordement, n'est pas précisément de la vanité. Ces poètes ont affaire à un public qui s'intéresse avec quelque exagération et quelque désordre à leurs individualités, d'ailleurs si captivantes. Ils ont l'instinct de lui plaire bien plutôt que le vil désir de lui en imposer en se donnant un beau rôle. L'abondante manifestation d'un moi aussi curieusement composé que le leur les séduit comme matière d'art privilégiée et fertile, non pour un vil attrait d'exhibition et d'apologie. On finit par éprouver un agacement de la complaisance qu'un tel sujet inspire à ces enfants gâtés par vocation. On n'en ressent point de dégoût, comme il arrive à l'égard de certains génies romantiques d'une jactance épaisse et d'une mise en scène grossière. Chateaubriand n'a pas la passion vulgaire des honneurs. Il a un goût quasi oriental pour les scènes publiques et les décors historiques où il se voit figurer avec éclat. L'emphase de sa sépulture sans nom, dans un rocher battu des flots de l'Océan, ne me paraît pas un trait d'orgueil.

L'orgueil n'est pas si naïf. J'y vois plutôt le faste d'une imagination glorieuse, excitée en son propre sens par l'influence d'un romantisme passé dans les mœurs, qui incline les gens de lettres à voir toutes choses sous un angle de théâtre, à concevoir sous des formes théâtrales la manifestation de tous les sentiments. J'y vois le suprême coup de tête du Breton. L'idée de La Mennais demandant pour ses restes un séjour plus voyant encore, s'il est possible : la fosse commune, ne doit-elle pas être comprise de même façon ? Pour Renan, s'il lui advient d'introduire implicitement son propre personnage dans quelque scène historique, où l'intervention n'en était pas attendue, si, par exemple, il critique avec douceur l'apôtre saint Paul pour n'avoir pas eu, à l'instant de mourir, les pensées qu'il aurait eues, s'il avait été Renan, sachons prendre du bon côté cette indiscretion naïve et concevoir combien les complexités morales de sa personne avaient de quoi occuper son esprit. De plus, aucun de ces trois Bretons n'a été capable d'une méchanceté. On ne trouve pas trace dans leur conduite de ces grossiers empressements à se pousser, de ces brutalités d'accaparement et d'installation, de ces procédés d'intrigue qui sont la monnaie courante de la concurrence littéraire. Chateaubriand abonde en traits de ridicule terribles et merveilleux contre les gens qu'il a trouvés sur sa route. Mais en véritable homme de lettres qu'il est,

il tient beaucoup plus à la formule lapidaire de sa haine qu'à sa haine elle-même, qu'il a au fond légère, plus au panache de sa fureur qu'à sa fureur. Il était facile, quand on savait l'approcher, de l'en faire rire et d'obtenir grâce pour ses ennemis. La Mennais était d'une bonté délicieuse, enfantine. Renan, qui aimait à se qualifier de « brave homme », n'a dit que la vérité. C'était un très brave homme. Tous trois, tant Chateaubriand qui comptait ses dettes par centaines de mille francs, que La Mennais qui a toujours vécu dans l'indigence, que Renan qui a observé la sage économie d'un bon père de famille et d'un honnête savant, ont eu cette marque de noblesse : le dédain de l'or.

Parvenu au terme de cette analyse, dont je vois trop les insuffisances, et tout ce qu'elle a laissé échapper du mystère d'âme de cette race de poètes, que faire de mieux que de citer cette page étrange et belle, dont je voudrais que la musique se répercutât dans ma prose pour y ajouter tout ce que je n'ai pas su dire ? Elle termine la Préface des *Essais de morale et de critique* :

« O pères de la tribu obscure au foyer de laquelle je puisai la foi à l'invisible, humble clan de laboureurs et de marins, à qui je dois d'avoir conservé la vigueur de mon âme en un pays éteint, en un siècle sans espérance, vous errâtes sans doute sur ces mers en-

chantées où notre père Brandan chercha la terre de promesse ; vous contemplâtes les vertes îles dont les herbes se baignaient dans les flots ; vous parcourûtes avec saint Patrice les cercles de ce monde que nos yeux ne savent plus voir. Quelquefois je regrette que votre barque, en quittant l'Irlande ou la Cambrie, n'ait point obéi à d'autres vents. Je les vois dans mes rêves, ces cités pacifiques de Clonfert et de Lismore, où j'aurais dû vivre, pauvre Irlande, nourri du son de tes cloches, du récit de tes mystérieuses odyssees. Inutiles tous deux en ce monde, qui ne comprend que ce qui le dompte ou le sert, fuyons ensemble vers l'Éden splendide des joies de l'âme, celui-là même que nos saints virent dans leurs songes. Consolons-nous par nos chimères, par notre noblesse, par notre dédain. Qui sait si nos rêves, à nous, ne sont pas plus vrais que la réalité ? Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie, c'est que parfois je songe que je suis votre conscience, et que par moi vous arrivez à la vie et à la voix. »



## CHAPITRE II

# LES ANNÉES D'ENFANCE

- I. — Tréguier. Son passé. Ses aspects. Premières impressions.
- II. — Philibert Renan. Sa fin tragique. Épreuves des siens.
- III. — Henriette. Sa dure jeunesse. Elle quitte Tréguier pour Paris.
- IV. — Le fils et la mère.
- V. — Le collège de Tréguier.



## I

Le rapide historique de la ville de Tréguier que Renan nous présente au début de ses *Souvenirs d'enfance*, est plein de finesse et de couleur. Il n'est pas complètement exact.

Tréguier tire son origine d'un monastère fondé au vi<sup>e</sup> siècle par l'un des plus célèbres chefs des émigrations galloises : saint Tudual. Celui-ci, devenu le pasteur des populations environnantes, avait vu sa popularité et son autorité s'accroître. La jalousie de certains seigneurs du pays en fut excitée. Ils résolurent de le déposséder par la violence. Tudual se tourna vers le roi franc, Childebert, suzerain des terres armoricaines, qui prit parti pour lui, le fit évêque, le confirma dans les prérogatives temporelles qu'il exerçait, et ajouta à son domaine de juridiction de nombreuses paroisses. C'est ainsi que Tréguier devint un fief épiscopal, jouissant des droits quasi souverains qui s'attachaient en Bretagne aux grandes seigneuries ecclésiastiques. Son évêque exerça la haute justice, et ses décisions ne relevaient que du Parlement de Rennes, auquel il en était appelé directement. Pendant tout le moyen âge, la ville

garda aux yeux des peuples son caractère primitif de fondation religieuse, elle y trouva une protection contre les entreprises guerrières et les convoitises du dehors.

Du vi<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, elle ne fut troublée que par les incursions normandes et par quelques répercussions de la guerre de Cent Ans. Elle ne fut jamais fortifiée et conserva sur une certaine étendue autour de son enceinte le traditionnel droit d'asile des monastères. Cette situation privilégiée lui assura un développement paisible qui se traduisit par une réelle prospérité. Au xvi<sup>e</sup> siècle, elle passait pour une des villes les plus remarquables de la Bretagne. Elle avait une imprimerie, l'une des premières établies en France, des écoles de peintres-verriers et de musique liturgique. Déjà, dans les premières années du xiv<sup>e</sup> siècle, Guillaume de Coatmohan, grand-chantre de l'église de Tréguier, avait fondé à Paris le *Collège de Tréguier et de Léon*, destiné à recevoir huit écoliers du diocèse, et qui, augmenté de nombreuses donations, devint une institution célèbre. Le commerce de la ville florissait ; elle trafiquait avec l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal. Sa décadence, survenue au commencement des temps modernes, le dépérissement de son port, pourtant favorisé par la nature, fait ressembler son cas, toutes proportions gardées, à celui de Bruges.

Cette décadence fut la suite du terrible coup

que portèrent à Tréguier les guerres de religion. Très fortement liés au Parlement de Rennes par la constitution même de leur seigneurie, les évêques de Tréguier suivaient toujours, dans les choses politiques, la même ligne que ce corps. Or, le Parlement s'était prononcé avec énergie en faveur du roi Bourbon. Sans complaisance pour le protestantisme, il s'était posé en ennemi de la Ligue. Le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, qui avait entraîné dans le parti de la Ligue la majeure partie de cette province, voulut venir à bout de la résistance des Trégorrois, et, n'y ayant pas réussi par la persuasion, il eut recours à la calomnie. Il répandit le bruit que Tréguier s'était rallié à la Réforme et que le culte protestant s'y célébrait.

Excités par l'indignation religieuse et par l'idée du pillage, les paysans des campagnes voisines prirent les armes et se joignirent aux troupes du duc pour donner l'assaut à la ville privée de défenseurs. Un grand nombre de ses citoyens périrent, elle fut presque entièrement brûlée. Cette catastrophe se produisit en 1589, aux environs de Pâques. Et ce qui restait de Tréguier fut encore mis à sac, le 17 août 1592. « Quand Sully demanda en 1606 le compte des perceptions d'octroi depuis 1599, la malheureuse cité répondit en montrant ses blessures non encore fermées, contractées au service du roi,

et en produisant un état de pertes tel qu'on la laissa en paix <sup>1</sup>. »

C'est cet épisode tragique que Renan paraît n'avoir pas connu, ce qui s'explique assez, si l'on songe au peu d'importance de Tréguier dans l'histoire générale. On va voir dans quelle mesure cette ignorance a altéré la justesse de perspective de l'écrivain sur le passé de la ville où il a vu le jour. Remontant aux origines, il s'exprime ainsi :

Il se forma naturellement une petite ville autour de l'évêché ; mais la ville laïque, n'ayant pas d'autre raison d'être que l'église, ne se développa guère. Le port resta insignifiant ; il ne se constitua pas de bourgeoisie aisée. Une admirable cathédrale s'éleva vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ; les couvents pullulèrent à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. Des rues entières étaient formées des longs et hauts murs de ces demeures cloîtrées. L'évêché, belle construction du XVII<sup>e</sup> siècle, et quelques hôtels de chanoines étaient les seules maisons civilement habitables. Au bas de la ville, à l'entrée de la grand'rue, flanquée de constructions en tourelles, se groupaient quelques auberges destinées aux gens de mer <sup>2</sup>.

On conçoit que Renan ait gardé du Tréguier de son enfance ces impressions. Il a été frappé de

---

1. Adolphe Guillou : *Essai historique sur Tréguier*, p. 53. Cet ouvrage, excellemment documenté, m'a beaucoup servi pour cette petite esquisse historique. Il s'orne d'une poétique préface d'Anatole le Braz. Voir aussi l'article de Moréri sur le collège de Tréguier et Léon.

2. *Souvenirs*, p. 5.

la disproportion entre l'importance des établissements religieux et des vieilles demeures cléricales qui couvraient le tiers de la ville, et la chétivité des habitations occupées par une population civile presque entièrement pauvre. Il a cru reconnaître là une image des plus anciens temps de Tréguier, de sa destinée fatale. Tréguier lui est apparu comme n'ayant jamais été qu'une cité monastique, à l'ombre de laquelle n'avait pu se former qu'un rudiment de cité laïque, et où ce qui tient aux intérêts matériels était condamné à végéter. En réalité, l'explication de ce qu'il avait sous les yeux était autre : après la catastrophe de 1589, le Tréguier religieux était seul sorti de ses cendres, tandis que le Tréguier civil, industriel, commerçant demeurait définitivement ruiné. Ce qui aggravait le contraste, c'est que le Tréguier religieux ne s'était pas relevé seulement ; il avait grandi. Ses couvents, hospices, hôtels ecclésiastiques, qui furent construits dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, ne venaient pas seulement remplacer des édifices de même destination, détruits ou abîmés par la guerre civile ; plusieurs étaient des fondations nouvelles, portées par ce grand courant de vie catholique qui parcourait alors la France entière, semant partout de nouveaux ordres religieux, des confréries, des écoles, des maisons charitables. Tréguier, comme ville épiscopale, y eut une part abondante ; mais son

port, ses métiers, son trafic ne se ranimèrent point. A côté de ce développement, de ce renouveau du « spirituel », le « temporel » abandonné parut encore plus languissant. Il est facile à l'Église, riche de grands moyens, disposant du levier souverain de la foi, gouvernant un personnel nombreux et obéissant, de réparer promptement les brèches matérielles qu'elle a subies, et de faire renaître, à la place de ses établissements tombés, d'autres établissements qui ont les mêmes raisons d'être et les mêmes conditions d'existence que leurs prédécesseurs. Un centre commercial, et surtout un port de mer, dont l'activité a été interrompue pendant trente ou quarante ans, trouve des difficultés infinies à reprendre sa place, parce que les conditions des affaires ont changé pendant ce temps et le mouvement s'est porté autre part. Renan a pris pour langueur de naissance et de nature, une langueur consécutive à un grave accident de santé malaisément réparable.

Cette légère rectification de fait n'affaiblit en rien l'intérêt puissant des rêveries inspirées à notre poète par la physionomie de sa ville natale, telle qu'il la voyait avec vérité, telle qu'il l'interprétait avec une part d'erreur. L'expression morale qu'il trouvait à son vieux Tréguier n'est pas absolument conforme aux données de l'histoire, mais elle appartient à l'histoire par l'empreinte profonde dont elle

a marqué ce grand et étrange esprit. Cette communauté, dominée et comme absorbée par des institutions qui n'ont d'autre but que l'entretien de la vie de l'esprit, ce peuple de petites gens qui vivent serrés autour d'une cathédrale, et qui se donnent le maximum de valeur qu'on puisse avoir quand on ne poursuit pas personnellement une œuvre spirituelle, en travaillant au service de ceux qui en ont la charge et en leur témoignant le respect, ce haut lieu où les choses profanes ne semblent que l'humble annexe des choses sacrées, voilà ce qui est entré dans son imagination et son souvenir comme le type de ce qui peut se réaliser de plus noble et de plus juste en ce monde. Plus tard, Saint-Sulpice, le Collège de France, l'Institut de France seront les milieux où il se sentira le plus chez lui, en vertu de leur analogie de destination avec ce milieu idéalisé par ses impressions primitives. Tréguier restera toujours la patrie de sa pensée. Il se sentira un exilé, exilé sans raideur aucune, au surplus, exilé extrêmement averti, avisé et accommodant, parmi le tumulte irrévérencieux de la démocratie et l'utilitarisme universel de l'époque moderne.

Ne vivant plus que de ses maisons religieuses et de ses juridictions spirituelles, Tréguier fut un de ces centres dont la Révolution vint éteindre complètement la vie. Mais la tempête jacobine une fois éloignée, et nonobstant le coup très grave que

le Concordat lui portait par la suppression définitive de son antique siège épiscopal, la ville ne tarda pas à se repeupler de clercs et de congréganistes ; ces grandes constructions élevées par l'Église retrouvèrent le seul emploi auquel elles fussent bonnes. « Tréguier, en peu d'années, redevint ce que l'avait fait saint Tudual, treize cents ans auparavant, une ville tout ecclésiastique... » Disons plutôt que Tréguier redevint assez semblable à ce qu'il était aux environs de 1625, au temps de Vincent de Paul, de Bérulle et de l'abbé Olier. Tel il était en 1830, quand les yeux d'Ernest Renan commencèrent de s'ouvrir à « la fête de l'univers ».

J'ai visité Tréguier deux fois, l'une avant l'érection de la statue de Renan sur la place centrale, l'autre depuis. J'arrivais de Paimpol à bicyclette, par la côte. C'est dans cette direction que la vieille cité se présente sous son plus poétique aspect. La route rencontre l'entrée du bel estuaire formé par le reflux de la mer dans les deux rivières qui se joignent aux pieds de la ville, après avoir enlacé de leurs cours les bases de la colline élevée sur laquelle elle est bâtie. On remonte un instant ce vaste courant d'eau par sa rive gauche, et l'on a la vue charmée par les pentes de l'autre rive couvertes d'ajoncs et de chênes espacés, qui leur composent, au printemps, un vêtement de verdure et d'or. On par-

vient au milieu des auberges et des appareils du petit port peu habité qui a un air de banlieue assez misérable. Là, on sent la ville toute proche ; mais on ne l'aperçoit pas. On la découvre en relevant la tête pour regarder vers le sommet de la colline au bas de laquelle court le chemin. Une masse imposante, quoique un peu indistincte, formée par de grandes constructions qui se cachent à demi dans les arbres, et dominée par la pointe d'une flèche à jours, c'est Tréguier. Cela fait l'impression d'un cloître, d'un lieu d'asile considérable et mystérieux. La position est magnifique. En Italie, elle se couronnerait de beaux terrassements et de balustrades de marbre. Mais, comme a dit Renan, le marbre manque aux Bretons. Les pierres de leur pays sont d'un grain plus rude et s'harmonisent mieux à l'âpre mélancolie du grand paysage de mer qui dort ou s'agite éternellement au pied de ce belvédère.

On gravit la pente de quelque rue banale et l'on arrive au centre, sur la place du Martrait, à deux pas de laquelle naquit Renan et que, enfant, il traversait quatre fois par jour pour aller au collège et en revenir. C'est une grande place de village, en pente elle-même, et bordée de maisons noires et tristes qui lui donnent cette apparence de vétusté humide, si commune dans les villes de la côte bretonne. Le chant continu d'une belle fontaine située dans le bas, quelques percées ouvertes sur la cam-

pagne en égayent un peu la tristesse. Mais celle-ci s'évanouit, dès que l'on a découvert la merveille, assise sur un terre-plein, qui forme le côté droit de la place : la cathédrale. Le porche s'ouvre sur le milieu de l'esplanade comme l'entrée d'un gouffre de lumière et de beauté dans lequel disparaîtraient toute la disgrâce et la mélancolie de ces lieux. C'est la plus belle cathédrale de la Bretagne, le chef-d'œuvre de cet art gothique breton, auquel les teintes roses et brunes du granit et l'exquis travail rustique des clochers ajourés prêtent tant de délicatesse. Renan, se souvenant de la nostalgie qu'il éprouvait dans ses jeunes années, quand il avait quitté Tréguier pour quelques jours, attribue ce sentiment à l'invincible attraction qu'elle exerçait sur lui :

J'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale, mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre ce qui est plat et banal. Je me retrouvais moi-même quand j'avais revu mon haut clocher, la nef aiguë, le cloître et les tombes du xv<sup>e</sup> siècle qui y sont couchées ; je n'étais à l'aise que dans la compagnie des morts, près de ces chevaliers, de ces nobles dames, dormant d'un sommeil calme avec leur levrette à leurs pieds et un flambeau de pierre à la main.

On peut ressentir sous ces voûtes des impressions bien différentes sans être capable, hélas ! de les rendre dans un tel langage. Je me rappelle y avoir erré par une radieuse matinée de juin dont la clarté,

filtrant à travers les verrières, se répandait sur les piliers et les dalles de l'édifice. Au milieu de ces pierres, la beauté du printemps me poursuivait, et j'en jouissais plus que je n'eusse fait en pleine campagne ; on eût dit que ce recueillement, ce pieux silence en idéalisait la sensation et la transformait en la pensée la plus pure.

Les environs de Tréguier sont fort beaux. Formés par un vaste plateau verdoyant d'où l'on aperçoit la mer et les îles, ils ont cette douceur qui enveloppe toujours les grands paysages bretons et qui mêle à l'éclat du printemps et de l'été un souvenir des brumes d'hiver. Mais nous suivons Renan. La figure que ces campagnes de son enfance ont conservée dans l'imagination de l'homme mûr et du vieillard ne tient pas tant à leur charme sensible qu'à ce qu'il appelle « leur caractère religieux et idéal », en harmonie avec le caractère de la ville que Le Braz nomme finement « l'Assise bretonne ». Elles sont « riches en belles et étranges légendes. A un quart de lieue est la chapelle élevée près du lieu de naissance du bon avocat saint Yves, le saint des Bretons du dernier âge, devenu dans la croyance populaire, le défenseur des faibles, le grand redresseur de torts ; près de là, sur un point fort élevé, la vieille église de Saint-Michel, détruite par la foudre. On nous y menait chaque année le Jeudi-Saint. C'est une croyance que ce jour-là toutes les cloches,

pendant le grand silence qui leur est imposé, vont à Rome demander la bénédiction du pape. Pour les voir passer, on montait sur le tertre couvert de ruines ; on fermait les yeux et on les voyait traverser l'air, doucement inclinées, laissant flotter mollement derrière elles leur robe de dentelle, celle-là même qu'elles portèrent le jour de leur baptême. Un peu plus loin s'élève la petite chapelle des Cinq-Plaies, dans une charmante vallée ; de l'autre côté de la rivière près d'une ancienne fontaine sacrée, Notre-Dame-du-Tromeur, pèlerinage très vénéré <sup>1</sup>. »

---

1. *Ma sœur Henriette*, dans *Lettres intimes*, p. 9.

## II

L'enfance d'Ernest Renan a été attristée par un événement tragique.

Dans les derniers jours de juin 1828, le *Saint-Pierre*, navire commandé par son père Philibert Renan, rentra au port de Tréguier avec un autre capitaine. Les hommes de l'équipage, interrogés, déclarèrent que le capitaine Renan avait quitté son bord au port de Saint-Malo, d'où ils venaient, et qu'après l'avoir vainement attendu pendant quinze jours, ils s'étaient décidés à lui donner un remplaçant et à prendre la mer. Ils ne savaient ce qu'il était devenu. « Un mois entier, ma mère le chercha avec d'inexprimables angoisses ; enfin elle apprit qu'un cadavre avait été trouvé sur la côte d'Erqui, village situé entre Saint-Brieuc et le cap Fréhel. Il fut constaté que c'était celui de notre père <sup>1</sup>. »

Il est impossible de savoir d'une manière certaine si Philibert Renan périt par accident ou s'il se donna la mort. Les circonstances relevées par une enquête officielle sont bien loin d'exclure cette dernière opinion. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le malheu-

---

1. *Ma sœur Henriette.*

reux marin avait, à ce moment, de grands sujets de tristesse et que l'état de ses affaires était fait pour lui inspirer de sombres idées. Né à Tréguier en 1774, Philibert Renan avait été reçu capitaine au long cours en 1798, après avoir étudié la navigation et la langue anglaise à l'école de Brest. Il débuta dans le cabotage et eut avec les corsaires britanniques quelques rencontres où il fit preuve d'habileté et de force d'âme. Quand Napoléon eut décrété le blocus continental, il entra dans la marine de l'État, prit part à plusieurs campagnes et fut fait prisonnier. Il passa quelques mois sur les pontons anglais, puis fut envoyé à Londres où il devint professeur d'hydrographie. Libéré par la paix, il revint à Tréguier et se maria en 1807. Sa vie prit alors une direction nouvelle. Il tenta d'unir à la navigation la spéculation commerciale. Son père, le premier des Renan qui se fût établi à Tréguier, y avait fondé un magasin d'épicerie dont le revenu, s'ajoutant à ses gains de patron de barque, l'avait mis en possession d'un petit avoir. Philibert voulut étendre considérablement ce commerce. Ce fut une lourde faute. « Complètement inhabile aux affaires, simple et incapable de calcul, sans cesse arrêté par cette timidité qui fait du marin un véritable enfant dans la pratique de la vie, il vit la petite fortune qu'il tenait de sa famille se fondre peu à peu dans un gouffre qu'il ne mesurait pas. Les événements de

1815 amenèrent des crises commerciales qui lui furent fatales. Sa nature sentimentale et faible ne tenait pas contre ces épreuves : il retirait peu à peu son enjeu de la vie. Ma sœur assista heure par heure aux ravages que l'inquiétude et le malheur exerçaient sur cette âme douce et bonne, égarée dans un genre d'occupations qui n'était pas le sien. »

Ce défaut de sens pratique ne prouve pas toujours la faiblesse de l'intelligence. On le voit souvent associé à des facultés supérieures qui n'ont pas trouvé leur équilibre. Tel doit avoir été, à en juger par sa postérité, Philibert Renan. Médiocre, il n'eût pas vraisemblablement engendré des êtres ayant le développement cérébral de ses deux cadets. D'autre part, l'aîné, Alain, semble avoir offert, lui-même, un mélange de distinction et de faiblesse. Esprit au-dessus de la moyenne, comme en témoignent ses succès plus qu'honorables au collège de Tréguier, il s'engagea dans la carrière financière, pour laquelle aucun Renan sans doute n'était fait ; il éprouva des désastres, puis végéta. Ce devait être un rêveur ou, ce qui pis est, un demi-rêveur <sup>1</sup>.

---

1. Voici sur Alain Renan, qui, dans la correspondance de la famille est toujours appelé : « le bon Alain... notre bon frère », deux notes dont le rapprochement le fait entrevoir, me semble-t-il. Le 16 octobre 1838, Ernest, écrivant du petit séminaire de Saint-Nicolas à sa mère, et lui rendant compte de ses études pour lesquelles il a une grande ferveur, a cette exclamation : « Que j'aurais eu du plaisir, si j'avais été à Tréguier, à causer sur les classes, les mathématiques

Philibert Renan laissait sa femme dans les embarras les plus cruels. Je ne serais pas étonné qu'il eût appris à Saint-Malo sa ruine définitive, ce qui expliquerait sa fugue et son égarement de tête. M<sup>me</sup> Renan dut liquider son commerce et quitter sa maison, afin de la louer au bénéfice de ses créanciers. Son aîné, âgé de dix-neuf ans, trouva un emploi dans une banque de Saint-Malo. Elle partit pour Lannion, avec les deux plus jeunes, chercher refuge auprès de sa vieille mère et de ses sœurs non mariées. Ce furent de tristes années pour la famille orpheline. Dans une lettre à Henriette écrite quatorze ans plus tard, Renan évoquera le temps pénible où « ils cachaient leur misère à Lannion ». Et la notice qu'il a composée en 1862 à l'honneur de sa sœur défunte contient ce détail qui a trait à la même époque : « Un jour, trouvant mes mouvements embarrassés, elle vit que je cherchais timidement à dissimuler le défaut d'un vêtement usé. Elle pleura, la vue de ce pauvre enfant destiné à la misère, avec d'autres instincts, lui serra le cœur. »

L'infinie tendresse des affections adoucit pour

---

avec Alain ! » — Le 1<sup>er</sup> juillet 1840, à propos d'un autre séjour d'Alain à Tréguier, Henriette écrit à la même : « Notre bon Alain vous a déjà quittée, je pense, ma bonne mère. Combien de fois j'ai gémé de voir que ses malencontreux amis vous auront privée de toute tranquillité pendant son séjour près de vous ! Que de fatigues pour vous ! S'ils étaient à la maison, il y avait de quoi vous rendre malade ! » — Alain avait trente-deux ans.

cet enfant déjà sensible et attentif, l'impression de ces épreuves matérielles. Dans ce milieu moral pétri de sentiments délicats, où régnait une grande naïveté de mœurs, l'état où étaient tombés les siens ne se présenta pas à son imagination sous un aspect disgracieux et avilissant. Il connut la pauvreté ; il n'en éprouva point la bassesse. Les portraits qu'il nous a tracés de sa grand'mère et de ses vieilles tantes maternelles sont charmants ; ils respirent la simplicité, la vérité. C'est un endroit de ses *Souvenirs* où, à défaut du fameux « grain de sel » qui donne tant de saveur à certains de ses récits, nous goûtons le parfum de la pure nature.

« Cette bonne bourgeoisie de Lannion était admirable de candeur, de respect et d'honnêteté. Beaucoup de mes tantes restèrent sans se marier, mais n'en étaient pas moins heureuses, grâce à un esprit de sainte enfance qui rendait tout léger. On vivait ensemble, on s'aimait ; on participait aux mêmes croyances. Mes tantes X... n'avaient d'autre divertissement que, le dimanche, après les offices, de faire voler une plume, chacune soufflant à son tour pour l'empêcher de toucher terre. Les grands éclats de rire que cela leur causait les approvisionnaient de joie pour huit jours. La piété de ma grand'mère, sa politesse, son culte pour l'ordre établi, me sont restés comme une des meilleures images de cette vieille société fondée sur Dieu et le roi, deux

étais qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer <sup>1</sup>. »

Le séjour à Lannion, coupé par quelques villégiatures chez une certaine tante Morand, au manoir de Trovern en Trébeurden, pays de bois et de marais, ressemblant à Combourg et dont Renan gardera un poétique souvenir, dura de deux à trois ans. M<sup>me</sup> Renan et ses enfants, Ernest surtout, avaient la nostalgie de Tréguier. Malgré les soins qui les y entouraient, Lannion était pour eux un exil. Comme les créanciers, équitables envers cette infortune, s'étaient montrés accommodants, on put se réinstaller dans la maison paternelle et reprendre, avec plus de prudence, le commerce d'épicerie.

---

1. *Souvenirs*, p. 100.

### III

Henriette avait vingt ans. De douze ans l'aînée d'Ernest, elle avait commencé, dès qu'il vint au monde, à lui servir de seconde mère. Il y a des êtres qu'une marque de la nature et du sort destine à vivre pour les autres. Elle se classa, d'instinct, dans cette catégorie de sacrifiés. Un premier sacrifice fut de renoncer à entrer au couvent chez les Sœurs de Sainte-Anne, à Lannion, vers lesquelles elle se sentait attirée et chez qui elle aurait mené une vie plus douce que celle qui a été son lot. Un second sacrifice fut l'abandon d'un projet de mariage qui eût assuré sa situation et qui lui plaisait, mais qui l'aurait empêchée de travailler pour son frère. Au mobile normal de l'affection fraternelle et d'un sentiment maternel précoce, s'ajoutait pour la retenir dans cette voie et exalter son dévouement, la séduction de la nature d'Ernest, dont elle a discerné de très bonne heure la richesse d'intelligence, la grâce de caractère et d'imagination. Elle trouvait, dans cet enfant, une attirance morale qui la rafraîchissait de la lutte sévère et de la tension sombre à laquelle elle se voyait vouée pour toujours. Il n'était pas seulement pour elle un jeune frère à l'abandon dont il s'agit d'assurer le sort. Elle le sentait né pour

un épanouissement exceptionnel de la vie, et trouvait doux qu'il exerçât autour de lui-même une sorte d'absorption caressante sur ce qui pourrait l'y faire atteindre. On saisit cela dans les lettres où ils ont échangé leurs souvenirs de cette époque.

Ses dons intellectuels, sa grande instruction la dirigeaient vers la carrière de l'enseignement. Elle y fit des débuts malheureux. La cause de son insuccès, telle que nous l'a rapportée l'écrivain, d'après les explications de sa sœur (il était trop jeune pour avoir pu s'en rendre compte sur le moment) mérite qu'on la retienne. Henriette, ayant fondé à Tréguier une école, avait cru pouvoir compter sur la faveur de la noblesse et de la bourgeoisie du pays. Elle n'y avait d'autres titres que sa distinction d'intelligence et de caractère, son aptitude supérieure à l'œuvre de l'éducation, qualités qu'elle était incapable de soutenir par aucun moyen de charlatanisme ou de réclame, et qui demandent, pour être appréciées en elles-mêmes, la finesse de sens et la liberté d'esprit d'une élite. Cette élite ne se rencontra pas. Dominé par des préoccupations de parti, ramenant tout à une question de protestation et de bouderie politiques, le milieu auquel s'adressait Henriette ne savait plus faire de cas d'un mérite personnel accompagné d'indépendance. « La noblesse, sous la Restauration, voyant son privilège incontesté, avait pris franchement [part au mouvement

du monde. Maintenant, se croyant humiliée, elle se vengeait en se retirant dans un cercle étroit et en appauvrissant le développement général de la société. Toutes les familles légitimistes affectaient de ne confier leurs enfants qu'à des communautés religieuses. Les familles bourgeoises, pour suivre la mode et faire comme les gens de qualité, adoptèrent bientôt le même usage. » Ne croyons pas cette réflexion tournée contre les communautés religieuses. Renan s'est toujours montré plein d'estime pour l'éducation catholique, dont il a si grandement bénéficié et dont il a impartialement comparé les mérites à ceux de l'éducation universitaire. Son idée, c'est que dans une société où le classement en partis prime et règle tout, une personnalité distinguée, qui n'a pour elle que sa valeur propre, est condamnée à rester sans protection et à demeurer à l'écart. Henriette en fit l'expérience.

Cette expérience fut amère pour la jeune fille. Elle a eu une grande influence sur sa destinée et, par contre-coup, sur celle de son frère. Si la petite école ouverte par Henriette avait eu des élèves, elle aurait passé sa vie à Tréguier, Ernest ne fût pas allé à Paris à sa suite, il eût fait une paisible carrière ecclésiastique dans son diocèse et probablement fini ses jours comme chanoine de Saint-Brieuc. C'est l'hypothèse qu'il énonce lui-même, ajoutant que, pour les hérésies qui auraient pu lui venir à

l'esprit (et l'on peut hardiment affirmer qu'il lui en fût venu de considérables), il aurait su les envelopper de silence. *Imposui custodiam ori meo...* En ce qui est cependant d'Henriette, dire, comme je l'ai lu sous certaines plumes, que cet échec fit d'elle une « aigrie », une « révoltée », c'est là une nuance bien fautive, en désaccord avec l'élévation de jugement qui se révèle dans sa correspondance. La vérité, c'est que l'impossibilité où elle s'était vue d'exercer dans un milieu traditionnel et catholique une activité indépendante fut ressentie et interprétée par elle d'une manière un peu âpre, et qu'elle contribua à lui faire chercher sa voie dans le milieu rationaliste et laïque où nous la retrouverons bientôt.

Elle prit un parti aussi douloureux pour elle que pour les siens. Quelqu'un lui ayant signalé une place de sous-maîtresse vacante dans une petite institution de demoiselles à Paris, elle accepta. Ses débuts « dans un monde qu'elle ignorait et qui lui réservait un apprentissage cruel... furent horribles. Ce monde de froideur, de sécheresse et de charlatanisme, ce désert où elle ne comptait pas une personne amie, la désespéra. Le profond attachement que nous autres Bretons portons au sol, aux habitudes, à la vie de famille, se réveilla avec une déchirante vivacité. Perdue dans un océan où sa modestie la faisait méconnaître, empêchée par sa réserve extrême de contracter ces liaisons qui consolent

et soutiennent quand elles ne servent pas, elle tomba dans une nostalgie profonde et compromit sa santé.... Pour comble de malheur, les premières maisons où le sort la conduisit n'étaient pas dignes d'elle. Qu'on se figure une tendre jeune fille, n'ayant jamais quitté sa pieuse petite ville, sa mère, ses amies, jetée tout à coup dans un de ces pensionnats frivoles, où ses idées sérieuses sont à chaque moment blessées, où elle ne trouve chez les directrices que légèreté, insouciance, sordide intérêt... vingt fois, elle fut sur le point de repartir, il fallut son invincible courage pour rester <sup>1</sup>. »

Ce calvaire eut une fin. Bientôt, Henriette, mieux connue et appréciée, put entrer dans un établissement respectable où la direction des études lui fut confiée. Elle subit avec facilité les épreuves publiques exigées par les règlements de ce temps. Elle travaillait seize heures par jour. Dans ce milieu capable de comprendre sa personnalité, elle se fit ce qu'on appelle des « relations ». C'est alors que se prononça le changement dans ses idées religieuses qui a fait croire à beaucoup de personnes que ce fut elle qui gagna son frère à l'incrédulité. Nous allons la rencontrer tout à l'heure dans cette situation nouvelle qui lui fournit, en tout cas, le moyen d'avoir une action décisive sur la destinée de son fils d'adoption.

---

1. *Ma sœur Henriette.*

#### IV

De 1835, époque du départ d'Henriette, à 1838, Ernest est demeuré seul à Tréguier, avec sa mère, dans leur modeste maison de famille. Douces et heureuses années, malgré le passage récent du malheur et l'étroitesse du ménage. Venu au monde longtemps après les autres, Ernest est le Benjamin. C'est, des trois, le mieux partagé pour l'agrément du caractère, celui qui, pour le naturel, ressemble le plus à sa vive et spirituelle maman et au grand-père gascon. Leur position est triste. Mais une grande affection les unit. Et le ciel leur a donné à tous deux, à la mère plus encore qu'à l'enfant, le meilleur des préservatifs contre les ravages de la souffrance morale : la bonne humeur, cette animation de l'esprit qui chasse les dispositions déprimantes et même l'excès de suite dans les préoccupations, et fait trouver un intérêt aux détails de la vie la plus humble. La simplicité populaire de M<sup>me</sup> Renan, très peu instruite, ne sachant pas mettre l'orthographe, sa candeur de cœur, relèvent le prix de son intelligence pétillante et fine, et donnent à ses saillies un aimable attrait. Elle a vécu dans un cercle social resserré et timide, elle a connu

les angoisses de l'infortune, presque de la misère ; rien n'a pu éteindre la flamme légère de cette imagination rieuse qui trouve au spectacle du monde et des gens un divertissement malicieux et naïf. Le plus beau portrait d'elle se dégage de la collection de lettres que son fils lui a écrites du petit séminaire de Saint-Nicolas, puis d'Issy et de Saint-Sulpice. A voir le goût avec lequel il lui peint d'abondance son milieu, ses maîtres, ses condisciples, ses travaux et le grand Paris religieux, littéraire et politique dont mille échos lui parviennent, on devine celui qu'elle prend à voir passer sous ses yeux ce riche tableau, si étranger à son horizon, et qu'elle saisit fort bien, elle aussi, à sa manière.

Un jour, elle s'est enquis des auteurs qu'Ernest étudie. Il lui nomme Homère, Démosthène, Virgile, Racine, Bossuet, Voltaire. Elle n'en a jamais entendu parler. Mais ces beaux noms ne restent pas pour elle lettre morte ; leur assemblage forme une espèce de fresque brillante dont s'illumine sa pauvre maison ; elle devine que l'étude de ces magnifiques poètes, de leur superbe langage est une haute matière de gloire et de plaisir. Elle-même était d'ailleurs, dans un genre de littérature tout différent, riche de son propre fond. « Elle parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins et une foule de choses que personne au monde ne sait plus aujourd'hui. Tout était peuple en elle, et

son esprit naturel donnait une vie surprenante aux longues histoires qu'elle racontait et qu'elle était presque seule à savoir <sup>1</sup>. » Ces histoires, son fils nous en a rapporté quelques-unes en les arrangeant et les amplifiant à coup sûr, mais non sans que le joli tour maternel y persistât d'une manière sensible.

Très pieuse et docile chrétienne, grande amie des prêtres, d'une dévotion de vraie Bretonne pour saint Yves, à qui elle courut dévouer son dernier-né, avant de partir, le jour où le spectre de l'indigence la chassa de sa demeure, elle ne condamnait pas absolument la Révolution, s'il faut en croire son fils. « Elle l'aimait, écrit-il, plutôt qu'elle ne la haïssait. » Enfant, « elle écoutait, à l'insu de sa mère, les chansons patriotiques. Le *Chant du Départ* lui avait fait une vive impression, elle ne récitait jamais le beau vers prononcé par les mères :

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes...

sans que sa voix fût émue. Ces grandes et terribles scènes avaient laissé en elle une empreinte ineffaçable. Quand elle s'égarait en ces souvenirs, indissolublement liés à l'éveil de sa première jeunesse, quand elle se rappelait tant d'enthousiasmes, tant de joies folles, qui alternaient avec les scènes de terreur, sa vie semblait renaître tout entière <sup>2</sup>. »

---

1. *Souvenirs*, p. 21.

2. *Id.*, p. 105.

Notons d'ailleurs, pour apprécier la portée de ces souvenirs et ne pas dérober à la plume qui les retrace le mérite qui lui revient dans la vivacité de leur coloris et de leur accent, que Madeleine Féger, née en 1783, avait neuf ans en 1792. A cet âge, les chants publics, les défilés militaires, les fêtes civiques, les mouvements de foules enchantent toujours, quelle qu'en soit la cause. Mais nous devons observer également que dans la famille maternelle de l'enfant, les Cadillan, de Lannion, les hommes étaient « patriotes » ; et l'un d'eux même, son oncle propre, fort activement<sup>1</sup>.

Dans l'isolement de Tréguier, Ernest n'est pas seulement pour sa mère un objet d'amour ; il est, pour elle, une perpétuelle source de plaisir. Celui qui sera un enchanteur par le style a déjà l'art d'enchanter la naïve femme, comme il enchantait la mélancolie de sa grande sœur, mûrie avant l'âge. Le singulier don de plaire que nous voyons s'épa-

---

1. Les récits de Renan (*Souvenirs*, p. 101 et suiv.) au sujet de sa grand'mère maternelle et de la manière dont elle agit pendant la Terreur contiennent des inexactitudes matérielles relatives à madame Taupin, héroïque et déplorable victime de la répression terroriste en Bretagne, condamnée à mort le 3 mai 1794 pour recel de prêtres insermentés, par le tribunal criminel de Lannion et exécutée à Tréguier le lendemain. Il fait de madame Taupin une dame de Lannion, alors qu'elle habitait Tréguier, et il place à Lannion son supplice qui eut lieu à Tréguier. La physionomie morale des récits que sa mère avait dû lui faire maintes fois de cet événement était bien restée dans sa mémoire ; pour les circonstances, il n'en gardait qu'un souvenir tout à fait altéré. (Voir sur ce drame extraordinairement émouvant et sur lequel existe toute une littérature, G. Lenôtre : *Bleus, blancs et rouges*, et A. Lemasson : *Les actes des prêtres insermentés dans le diocèse de Saint-Brieuc*.)

nour dans ses lettres d'adolescence et de jeunesse, il le possède déjà. Ce don tient trop à sa complexion intime pour n'avoir pas été précoce. Ce petit Breton a une extrême finesse pour pénétrer ce que les autres pensent et sentent, et une grande souplesse de nature pour se mettre dans la disposition d'âme qui répond et, si j'ose dire, qui sourit le plus à la leur. Telle une lyre qui, ne résonnant d'ailleurs que pour des auditeurs choisis et d'oreille fine, ferait entendre à chacun la note la mieux faite pour le toucher. Faculté séduisante et dangereuse que cette variété de résonances, cette multiple polarité morale, et dont il pourrait plus tard arriver qu'Ernest Renan abusât et jouât un peu à dessein. En ce moment, en cette saison de fraîcheur première, elle s'exerce au service des meilleurs entre les sentiments : affection filiale, reconnaissance pour ses bienfaiteurs et ses maîtres. Tous sont ravis de lui, de ce qu'il est pour eux ; ils ne tarissent pas de louanges sur son amabilité et sa bonne grâce de cœur.

De telles qualités s'allient, chose rare, à un sérieux tout à fait exceptionnel de l'esprit et à une forte application de la volonté. Cet enfant que tous aiment a une vie intérieure développée. Il rêve, il pense ; il recherche volontiers la solitude, non, comme le jeune Jean-Jacques, pour s'y trouver en tête à tête avec lui-même et avec ses désirs, mais pour y savourer en liberté le trop-plein d'une imagination mystérieuse-

ment sollicitée par ce qui l'entoure. Tout petit, il a éprouvé une grande avidité pour les lectures, non pour celles qui amusent la curiosité puérile avec des aventures fantastiques, mais pour celles qui ont un intérêt humain. A Lannion, « il passait ses journées à lire la *Morale en action* et le *Télémaque*. Il ne pouvait s'en détacher, il y revenait toujours. » Ayant trouvé dans le grenier de sa grand-mère une liasse de vieux papiers d'avant la Révolution, il en fait ses délices, sans qu'on comprenne autour de lui le plaisir qu'il y goûte ; il veut qu'Henriette les mette en sûreté. Ses études le passionnent ; il y mord avec une ténacité extraordinaire ; la résolution d'exceller dans toutes, d'être le premier dans toutes se fixe chez lui pour ne plus fléchir ou diminuer jamais. C'est un garçon très tranquille et plutôt indolent de corps ; déjà les rhumatismes le tourmentent ; toute son activité est dans la pensée. Rien ne lui plaît tant que de s'acoquiner dans un fauteuil, à lire du matin au soir. Dans son trajet de la maison au collège, il ne se détourne jamais d'un pas, « ni à droite, ni à gauche », à moins que ce ne soit pour tracer à la craie sur une porte cochère la figure de quelque théorème sur lequel il n'est pas d'accord avec son condisciple et son émule, Guyomar<sup>1</sup>. Il ne recherche

---

1. Pour tous ces traits, je joins aux données des *Souvenirs* les renseignements documentés de René d'Ys et le discours prononcé à Tréguier en 1884 (*Discours et Conférences*).

guère les jeux. A l'exception de ses deux amis Guyomar et François Liart, natures délicates et distinguées, il préfère à la rude société des gars bretons, grands appréciateurs de la force musculaire, moins clairvoyants quant aux facultés de l'esprit, celle des jeunes filles de son âge, plus fines que les garçons et qui lui inspirent un sentiment de protection, de complaisance, de légère pitié. Il se plaît à en être écouté et à calmer leurs zizanies. Il prête à l'une d'elles, à propos de quelque querelle enfantine, ce joli mot, un peu trop fait sur mesure : « Ernest, vous ne réussirez pas ; vous voulez mettre tout le monde d'accord. » Mais, de tous ses délassements, le plus cher, parce qu'il y trouve à la fois la douceur du cœur comblé et de la piété filiale satisfaite, ce sont ces petites promenades où il accompagne sa mère dans les champs qui environnent Tréguier.

## V

Les Frères de Lannion avaient commencé son instruction élémentaire. Après le retour à Tréguier, il la continua dans l'établissement que cette communauté y possédait. Son mérite ayant attiré sur lui l'attention des prêtres de la paroisse et de ceux du collège, ils lui trouvèrent des dispositions pour l'état ecclésiastique. Qu'est-ce à dire ? Qu'ils voyaient dans Ernest Renan un enfant sage, doux, docile, très appliqué, de la plus vive intelligence, et, d'autre part, un enfant pauvre appartenant à un très honnête milieu, toutes conditions qui l'indiquaient comme une excellente recrue pour la cléricature. L'état social séculaire en vertu duquel un enfant sans fortune ne pouvait, sauf de très rares exceptions, accéder à l'instruction supérieure que par la voie du sacerdoce, régnait et agissait encore à Tréguier dans sa plénitude. Ernest Renan en bénéficia.

Il fut accepté gratuitement au Collège. Outre les espérances qu'il faisait naître et qu'il a dépassées... dans tous les sens, la sympathie que M<sup>me</sup> Renan s'était attirée par ses malheurs et ses vertus recommandait son fils à ces messieurs. Le Collège

était le meilleur client de son épicerie. Il lui achetait chaque année pour 400 francs de denrées environ.

Le *Collège* ou *Ecole ecclésiastique* de Tréguier, également appelé petit séminaire (*Ecole ecclésiastique* est le nom adopté dans l'ordonnance royale qui en approuva la fondation) avait été créé en 1816. Il occupait les bâtiments affectés avant la Révolution au grand séminaire diocésain qui, depuis la suppression de l'évêché de Tréguier par le Concordat, s'était vu transféré au nouveau siège épiscopal de Saint-Brieuc. Les prêtres qui le dirigeaient et y donnaient l'enseignement appartenaient tous au clergé séculier. Il ne recevait qu'un petit nombre d'internes ; les élèves dont les familles n'habitaient pas la ville, vivaient réunis par groupes dans de petites pensions bourgeoises dont la table un peu maigre était complétée par les provisions que leurs parents apportaient de la campagne, aux jours de marché. Un régime patriarcal, impliquant un lien personnel entre les élèves et les maîtres, tenait lieu de discipline et de surveillance ; il a laissé le souvenir de ce bon collège très cher aux générations qui y sont passées. Renan n'a jamais manqué une occasion de s'exprimer avec reconnaissance sur les vertus, la bonté, la solide valeur professionnelle de ses maîtres de Tréguier. Celui de leurs fils auquel il était réservé de répandre dans le monde la louange de ces hommes modestes et obscurs est celui qui, après avoir été l'objet de

leur tendre dilection, est devenu, pour parler comme l'un d'eux, « leur plus amère tristesse ».

C'est dans les *Souvenirs* que cette pieuse gratitude se traduit par les termes les plus beaux. Je préfère en recueillir une expression plus humble et plus nue sans doute, mais plus naturelle encore et plus voisine de la source, dans les lettres que Renan adresse à sa mère, quand il vient de quitter Tréguier pour le brillant séminaire parisien de Saint-Nicolas :

Faites bien mes compliments, ma chère Maman, à tous mes excellents professeurs, n'oubliez pas surtout le bon monsieur Pasco, avec qui j'ai passé deux années si heureuses ; monsieur Potier qui, je crois, m'aimait bien, malgré les étourderies que j'ai commises à son égard, quand j'étais son élève ; monsieur Duchêne, dont j'ai tant exercé la patience. Je le prie de me pardonner toute la craie que je lui ai cassée. N'oubliez pas le bon monsieur Gouriou et remerciez bien monsieur Auffret de toutes ses bontés pour moi <sup>1</sup>.

Et ceci, à propos d'une place de premier en composition qu'il a obtenue à Saint-Nicolas :

Ce que vous me dites dans votre lettre, ma chère Maman, de l'intérêt que me portent tous les professeurs de Tréguier me fait le plus grand plaisir. C'est à eux,

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 21.

et non à moi, que revient la plus grande partie de l'honneur de ma primauté. Car il faut remarquer que tous les élèves qui viennent ici des autres collèges ou séminaires redoublent leur classe et ne sont pas encore les plus forts. Remerciez pour moi le bon M. Pasco de tous les soins qu'il m'a donnés, surtout de m'avoir tant exercé sur les vers latins. Je voudrais voir le poète Liart rivaliser avec nous ; ce serait pour moi un bien grand bonheur, quoique je ne veuille pas l'enlever à mon ancienne et chère classe. Dites bien des choses à ces Messieurs, particulièrement à M. Duchêne ; je ne sais ce qui fait que je pense si souvent à mon excellent professeur de mathématiques. Ah ! ce sont sans doute les soins extrêmes qu'il a eus de moi <sup>1</sup>.

Et eux, de leur côté, comme ils l'ont chéri ! On en trouve dans les lettres de sa mère l'incessant témoignage. Ces messieurs ne passent jamais devant son seuil sans entrer pour s'enquérir d'Ernest et de ses succès parisiens. Ils seront ravis de son admission à Saint-Sulpice. Quand il en sortira volontairement, ils ne sentiront pas leur affection diminuée, ne doutant pas de l'honnêteté de ses mobiles. La *Vie de Jésus*, qui le fit passer aux yeux de tant d'âmes pieuses pour une nouvelle incarnation de Satan, ne put détruire le sentiment de ceux de ces prêtres qui l'avaient connu. Quatre ans après la publication de cet ouvrage, alors que le nom seul de Renan était

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 40.

un scandale dans le monde catholique, l'un d'eux lui en rapportait la preuve suivante :

Le dernier de vos maîtres qui est mort dans cette maison, après dix longues années de souffrance, M. l'abbé Pasco, semblait avoir oublié tout le monde pour ne s'occuper que de son Ernest Renan. Quand vint pour lui le moment de paraître devant Dieu, il demanda comme grâce le retour à la foi de ses pères de l'enfant qu'il avait le plus aimé, et il nous disait à tous : « Ne désespérez pas d'Ernest Renan, il reviendra à Dieu, je vous le promets <sup>1</sup>. »

On sera peut-être curieux de connaître les notes qu'il obtenait comme élève. Celles qui ont trait à l'application et au succès dans les études sont toujours de premier ordre ; celles qui concernent le « caractère », unanimement laudatives. « *Bon et doux... excellent... très bien, très aimable* », ainsi pensent de lui ses professeurs, M. Brouster, sous lequel il a fait la huitième et la septième, MM. Potier et Pasco, régents, le premier, de sixième et de cinquième, le second, de quatrième et de troisième. Les appréciations qui se rapportent à la « conduite à l'église » nous intéressent particulièrement à cause de ce qui est advenu par la suite. Elles sont plus nuancées : « *Bonne, arrivant tard... Assez bonne, mais il se rend souvent tard à la messe* », tel est le rapport

---

1. RENÉ D'YS, *Ernest Renan en Bretagne*, p. 247.

de M. Brouster. L'opinion de M. Mathurin Potier est moins mitigée : « *Souvent distrait, ne paraît pas avoir grande piété... indifférent.* » Mais avec M. Pasco le ciel redevient bleu, le temps se remet au beau fixe. Pour lui, la conduite d'Ernest Renan, à l'église, est « *bonne, très bonne, édifiante*<sup>1</sup> ». Faut-il croire qu'Ernest Renan avait eu un réveil de piété en devenant l'élève de M. Pasco, ou bien n'est-ce pas le bon M. Pasco, qui, plus sensible à la séduction de cette gracieuse nature, ne croyait pas qu'on pût être si aimable sans être très pieux ? L'intéressé lui-même va éclairer notre incertitude :

Pendant que, d'un côté, je n'aspirais qu'à être curé de campagne ou professeur de séminaire, il y avait en moi un songeur. Durant les offices, je tombais dans de véritables rêves ; mon œil errait aux voûtes de la chapelle ; j'y lisais je ne sais quoi ; je pensais à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres. Un jour (j'avais six ans), je jouais avec un de mes cousins et avec d'autres camarades ; nous nous amusions à choisir notre état pour l'avenir : — Et toi, qu'est-ce que tu seras ? me demanda mon cousin. — Moi, répondis-je, je ferai des livres. — Ah ! tu veux être libraire ? — Oh ! non, dis-je, je veux faire des livres, en composer<sup>2</sup>.

M. Potier et M. Pasco ont interprété différemment ces moments de songe, l'un comme des « distractions

---

1. RENÉ D'YS, p. 201 et suiv.

2. *Souvenirs*, p. 146.

à la chapelle », l'autre comme des ravissements mystiques. Mais la conduite exemplaire d'Ernest compensant les doutes que certains de ses maîtres purent concevoir sur sa piété, il obtint les distinctions réservées à la piété la plus fervente, fut admis dans la « Congrégation de la Sainte Vierge » et en devint un des dignitaires.

---



## CHAPITRE III

### SAINT-NICOLAS-DU-CHARDONNET

- I. — Renan appelé à Paris. Lettre d'Henriette. — Le D<sup>r</sup> Des-  
curet.
- II. — Le petit séminaire de Saint-Nicolas. — L'abbé Dupanloup.  
Sa jeune renommée. Ses catéchismes à la Madeleine. — Sa  
position religieuse. Homme d'action et politique bien plutôt  
que spéculatif et théologien. Son « libéralisme ». — Succès  
parisien de ses catéchismes. Mise en scène. Poésie oratoire.  
Ardeur pieuse. Impétuosité. Puissance d'entraîner. Ses  
catéchismes font naître un orage. — Le vicaire de feu et le  
curé de fer.
- III. — L'affaire Talleyrand. — La « conversion » finale de l'an-  
cien évêque d'Autun rend célèbre le nom de l'abbé Dupan-  
loup, à qui en est rapportée la gloire. — Complexité de  
position du vieux prince entre la Révolution et l'Église,  
entre ses jeunes amis libéraux et le faubourg Saint-Germain.  
— Préoccupations et négociations de l'Archevêché. L'abbé  
Dupanloup délégué auprès du vieillard. Sa candeur. Tours  
et détours de son pénitent. Le résultat.
- IV. — L'abbé Dupanloup, supérieur de Saint-Nicolas. Mouvement  
qu'il y crée. Maison mi-aristocratique, mi-cléricale. —

Prestige personnel du Supérieur. Sa passion pour son œuvre. — Côté impérieux de son caractère : résistances qu'il suscite.

- V. — Ses hautes qualités d'éducateur louées par Renan. — Côté libéral de sa pédagogie. — Défauts de cette pédagogie d'après Renan. Enseignement religieux superficiel. Présentation plus décorative que substantielle de la religion. Frivolité intellectuelle. — Pourquoi Renan, dans ses appréciations de Saint-Nicolas, contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'un esprit que des motifs purement rationnels ont fait incrédule, sans le faire irréligieux, réserve son dédain au sentimentalisme théologique et son estime à une théologie raisonnée.
- VI. — Le jeune Breton en exil. Dépaysement, nostalgie. — Dépression morale causée par de premiers succès. Comment M. Dupanloup le relève. Sentiment que son élève lui voue. — Acclimatation rapide. Les succès. L'émulation. Ses maîtres le jugent esprit solide, mais lourd. Éveil de l'esprit critique. — Souffles du dehors. La gloire littéraire entrevue. Promenades dans la capitale. Les étoiles de la chaire catholique : Lacordaire et Ravignan. — Les lettres du séminariste à sa mère. Charme de tendresse filiale. — Henriette. Sa foi chrétienne perdue. Ses soins. Nuance vraie de l'influence intellectuelle qu'elle a pu exercer sur son frère.
- VII. — Les études à Saint-Nicolas. Renan, désolé parce qu'on n'y fait pas de mathématiques, les compare aux études de Tréguier. — Vue générale sur l'histoire des études depuis la Révolution. A l'ancien régime des lettres sans sciences, les réformateurs encyclopédistes voulurent substituer un régime principalement scientifique et idéologique où la culture littéraire n'aurait qu'une part subordonnée. — Les Écoles centrales. Le plan d'études de 1802. Le latin et les mathématiques en sont les bases. — Réaction religieuse et politique contre les études scientifiques à partir du Consulat. Témoignage de Lamartine, son cri de guerre contre les mathématiques. — Diminution de la part des sciences sous la Restauration. Leur discrédit progressif. — Tréguier s'en était tenu au plan de 1802.

M. Dupanloup, outrant la réaction, bannissait la culture scientifique. Frivolité de sa doctrine.

VIII. — Les études littéraires. Le jeune Renan en guerre contre la rhétorique. Il la caricature et oublie que, bien comprise, elle est une véritable science naturelle, comme la psychologie. — Plus justes, les griefs que, dans son âge mûr, il a élevés contre le factice et l'apparat des sujets de composition littéraire en faveur à Saint-Nicolas. Il ne songe pas assez que les enfants sont des enfants et qu'on ne pourrait sans péril leur demander de la personnalité dans la pensée. — Les lieux communs de la rhétorique. Leurs vicissitudes selon les époques et les mœurs. Le jeune Renan sent le désaccord entre ceux qu'on lui donne à traiter et les réalités, les idées de son siècle. L'éloquence cicéronienne n'est plus de saison. — Le contact électrique de Michelet. Souvenir inexact ; impression certaine. — Il réussit dans les compositions à sujet historique et dans les analyses de textes. — Accusé de « romantisme » par son maître de rhétorique. Portée de leur différend. Définition du rhéteur. — Éléances académiques. Noble inspiration morale. Un souvenir remanié de Renan sur l'assassin de l'archevêque de Paris, Verger. — De l'ensemble des jugements de Renan sur les études littéraires de son temps on peut conclure la nécessité de rajeunir l'institution de la rhétorique, mais non moins celle de la conserver. — L'esprit de critique historique, qui bientôt minera dans son esprit le dogmatisme religieux, s'est formé en lui dès le collège. — Départ de Henriette pour la Pologne.



## I

Dans les premiers jours de septembre 1838, Ernest Renan, alors âgé de quinze ans et vivant à Tréguier auprès de sa mère veuve, reçut de sa sœur la lettre suivante <sup>1</sup>, datée du 31 août :

Mon Ernest, ma lettre te semblera d'une folle, mais la joie m'ôte toute raison. Tu viens d'être nommé, il y a trois heures, pour une bourse entière au Séminaire de Paris ; elle t'est accordée jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais à la condition expresse que tu seras ici le 6 ou le 7, au plus tard : cette époque passée, la place redeviendrait vacante. Je t'en conjure, mon ami, aussitôt ma lettre reçue, monte dans le courrier avec le plus d'effets que tu pourras emporter... le reste viendra plus tard ; mais, sale ou blanc, emporte tout ton linge. C'est une Providence inespérée qui a travaillé pour nous, car l'ami qui a agi en ma considération t'a fait connaître de personnages qui peuvent tout dans ton avenir. Mon Ernest, encore une supplication, tu recevras ma lettre dimanche soir, sois à Guingamp pour le courrier de lundi et monte sans faute dans la malle-poste. Je t'attends mercredi soir ou jeudi. Tu prendras de l'argent chez mon oncle Forestier à qui j'écris de t'en prêter. Je le lui rembourserai à mon passage qui sera au plus tard le 15. Dis à maman que c'est un avenir tout entier pour son enfant.

Adieu, pars, je t'attends et te chéris,

HENRIETTE.

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 1.

L'ami qui avait si bien servi Henriette mérite qu'on le présente. C'était le Dr Félix Descuret, médecin parisien, d'origine bourguignonne, homme d'un esprit distingué et d'une remarquable abondance de culture, attestée par les travaux d'humaniste et d'érudit auxquels il se livrait sans négliger l'exercice actif de la médecine. Réputé dans sa profession, où il s'était formé une clientèle de choix, Descuret n'était pas, dans l'ordre littéraire, un simple amateur ; s'il lui eût plu de s'adonner à l'enseignement, l'Université eût trouvé en lui une très honorable recrue. Il avait le grade de docteur ès lettres. La docte édition de Cornélius Népos qui figure dans la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, est de lui. Son *Supplément au Cours de Littérature* de La Harpe, sa *Théorie morale du goût*, écrits dans un tour un peu déclamatoire et fleuri, rentrent plutôt dans le genre de la pédagogie élevée que dans celui de la critique, mais témoignent d'une connaissance des lettres classiques qui eût fait honneur à un maître de rhétorique de ce temps-là. Ce qu'il a laissé de meilleur est la *Médecine des passions*, assez gros livre où l'on ne trouve à louer, pour l'ensemble, qu'un moraliste substantiel, solide, judicieux, sans vues perçantes et originales, mais dont les deux derniers chapitres ne manquent ni d'intérêt, ni de charme. L'auteur y étudie, d'après des observations personnelles et des confidences curieuses, les

passions de l'intelligence et de l'imagination créatrice, cette irrésistible impulsion qui fait les grands savants et les grands artistes dévorés du zèle de leur œuvre et capables de tout négliger, de tout abandonner pour elle. Ces pages valent encore la peine d'être lues. Croyant zélé, mais préoccupé de faire l'accord de tous les esprits sur les questions de santé morale, Descuret ne consulte que la raison et que la nature. Il se réjouit de s'être formé sur l'hygiène d'une âme saine et tournée au bien des idées qui ont pu réunir l'approbation de ses deux illustres amis, le matérialiste Broussais, et M. de Quelen, archevêque de Paris.

Cet honnête homme était le médecin du pensionnat de jeunes filles où professait Henriette. Il ne dut pas être long à discerner cette personnalité d'élite, à la mettre en confiance. Elle lui parla d'Ernest, de ses succès scolaires ; et je la vois dans sa passion fraternelle, sa seule passion, forçant le bon docteur à emporter dans sa poche le palmarès de Tréguier pour l'année 1837-1838, où Ernest avait obtenu tous les prix de sa classe<sup>1</sup>. La semence ne pouvait tomber en meilleur terrain. Lié avec l'abbé Dupanloup, supérieur du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Descuret le savait désireux de recruter dans les séminaires et collèges provinciaux de

---

1. *Lettres intimes*, p. 23 et *Souvenirs*, p. 171.

brillants élèves pour sa maison. Cet appel aux « sujets de province » était une tradition de Saint-Nicolas ou plutôt une nécessité à laquelle l'administration diocésaine devait se soumettre, la population de Paris n'ayant jamais fourni le nombre de vocations ecclésiastiques correspondant aux besoins de la religion dans la capitale. Et c'est par inadvertance que Renan, dans ses *Souvenirs*, en attribue l'initiative à son ancien maître. Ce qui est vrai, c'est que M. Dupanloup, poussé à la fois par les formelles invites de M. de Quelen et par l'ardeur de sa propre nature, donna plus d'ampleur et d'essor à une pratique déjà existante et organisée<sup>1</sup>. Le médecin lui signala l'écolier prodige de Tréguier. La réponse fut immédiate : « Faites-le venir ». C'est le mot que Renan attribue au supérieur de Saint-Nicolas. Il est bien de sa manière prompte et impérieuse<sup>2</sup>.

Le 7 septembre, le petit Breton débarquait à Paris.

---

1. P. Schoenher, *Histoire du Séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet*, t. II, p. 120, 133, 361, 425.

2. J'adopte la version de Renan d'après laquelle le D<sup>r</sup> Descuret s'adressa directement à M. Dupanloup. C'est ce qu'il fit à coup sûr. Mais on peut conclure de la lettre d'Henriette qu'il n'avait pas négligé non plus de recommander le petit Breton à l'Archevêché dont il était le médecin et où il rencontrait, outre M. de Quelen, Breton lui-même et ancien vicaire général de Tréguier, M. Tresvaux, chanoine, originaire du diocèse de Saint-Brieuc. Comme il s'agissait d'accorder une bourse sur des fonds réunis par l'archevêché, il a bien fallu que M. Dupanloup en délibérât avec d'autres autorités, et il semble que sa décision, exprimée brusquement, fût préparée par ce qui lui avait été dit en haut lieu en faveur du jeune Renan.

## II

Entrons avec lui dans cette maison de Saint-Nicolas qui commençait alors la période éclatante et mouvementée de son existence. Allons droit à la personnalité dirigeante qui lui communiquait cet éclat et ce mouvement : l'abbé Dupanloup.

Il y avait un an que M. de Quelen l'avait placé à la tête du petit séminaire de Paris, afin que cet établissement qui avait été, disait l'aimable archevêque, « sa consolation », devînt « sa gloire »<sup>1</sup>. Il pouvait, pour cela, se fier à ce jeune prêtre, l'activité, l'initiative et l'ardeur mêmes, et qui avait déjà prouvé sa faculté, sinon de gouverner avec la dernière prudence, du moins d'animer d'une vie débordante et généreuse toute institution confiée à ses soins. Bien qu'il n'eût que trente-quatre ans, l'abbé Dupanloup était un des hommes les plus en vue du clergé de Paris. Quelques mois après sa prise de possession de Saint-Nicolas, un rôle l'attendait dans un événement fait pour captiver l'attention de

---

René d'Ys (*Ernest Renan en Bretagne*) bien informé, mais peu clair, a, là-dessus, un paragraphe suggestif, quoique d'une extrême confusion (p. 169). Renan ■ légèrement dramatisé.

1. P. Schoenher, *Histoire du Séminaire de Saint-Nicolas*, t. II, p. 142.

toute l'Europe, et qui allait conférer à son nom la célébrité universelle.

Il s'était fait connaître presque au lendemain de son ordination sacerdotale, par les fameux catéchismes de la Madeleine, qu'un épisode orageux et pittoresque termina au bout de huit années d'exercice. Nommé vicaire de cette paroisse, il y avait été chargé de la direction générale des catéchismes. Aussitôt, cet enseignement avait acquis dans toute la capitale, en commençant par le faubourg Saint-Germain, le plus brillant renom. Résultat bien singulier pour un enseignement destiné à l'enfance. Ce fut une sorte de révélation dans le monde catholique. Aucune paroisse parisienne n'offrait alors rien de semblable, sauf Saint-Sulpice, où l'ingénieux appareil de pédagogie religieuse introduit par l'abbé Dupanloup à la Madeleine était traditionnellement mis en usage, mais sans le concours de l'extraordinaire force motrice que sa flamme personnelle y ajoutait et qui en rendait le jeu éblouissant. Il fallait être un catholique assez informé des choses de sa religion pour connaître l'originalité des catéchismes de Saint-Sulpice ; il suffisait d'être du monde pour ne pas ignorer le prestige tout nouveau de ceux qui se donnaient dans l'élégante paroisse de la rive droite. Toutes les familles distinguées de Paris y envoyèrent leurs enfants. En huit ans, le nombre des jeunes catéchumènes passa de deux cents à quatorze cents.

Quatorze cents jeunes garçons et filles. Mais gardons-nous d'oublier les parents, dont la présence donnait à ces assemblées leur caractère. Ils s'y pressaient à ce point qu' « indépendamment des places nombreuses qui leur étaient réservées des deux côtés du sanctuaire et dans la chapelle Saint-Hyacinthe, il fallut encore élever une vaste tribune pour leur ménager de nouvelles places et tout cela ne suffisait pas <sup>1</sup> ». Assisté de sept jeunes prêtres qui ne juraient que par lui, l'abbé Dupanloup était l'âme omniprésente de l'institution. Idole des enfants, il était, comme le lui dira un jour, en certain discours solennel, M. de Salvandy, « l'ambition des mères ». Cet académicien n'a pas dans l'esprit, comme son français un peu spécial pourrait le faire croire, que le vicaire de la Madeleine fût à marier, mais que les mères auraient tout donné pour que leurs enfants fussent instruits par lui dans la religion, de préférence à tout autre. La liste de ses élèves contenait tous les noms de l'Armorial de France, et tous ceux des illustrations, déchues ou en place, de la politique et de l'armée. Vu avec la même faveur par la branche aînée et par la branche cadette, il était chargé de l'instruction religieuse des jeunes princes d'Orléans et destiné à celle du duc de Bordeaux.

---

1. Mgr Dupanloup, *L'Œuvre par excellence, entretiens sur le catéchisme* (1868), p. 66.

Pour imprimer un tel essor à ce qu'il entreprenait, pour remuer la haute société parisienne avec un cours de catéchisme, quelle inspiration apportait-il donc, ce jeune prêtre, qui pût ainsi gagner et subjuguier les esprits ? Sentait-on dans ses instructions et ses homélies frémir le souffle de nouveauté que les idées menaisiennes, alors à l'apogée de leur influence et de leur gloire, faisaient passer dans la doctrine catholique et que Lacordaire allait porter bientôt, en le tempérant et l'infléchissant selon les exigences de Rome, dans la chaire de Notre-Dame ? Venu de l'incrédulité et du XVIII<sup>e</sup> siècle, La Mennais avait cherché pour sa foi l'abri d'une apologétique nouvelle qui justifiât le christianisme par le témoignage universel de l'humanité et qui dépassât les vieilles positions doctrinales, trop métaphysiques, trop théologiques, sur lesquelles la religion avait eu à subir de la part de l'incrédulité de désastreux assauts. Lacordaire éprouva un besoin analogue et y satisfit à sa façon dans les limites d'une orthodoxie hardie. Tous deux appliquèrent à cette entreprise, à défaut d'une solidité et d'une prudence rationnelle dont elle ne se fût guère accommodée, une générosité de passion inquiète, une puissance d'imagination, une hardiesse de dialectique, une abondance de science hâtive, qui, relevées par le génie poétique et oratoire, firent un effet immense. L'espoir se leva qu'ils allaient rouvrir au christia-

nisme, dans la pensée et la société modernes, toutes les voies de diffusion que lui avait fermées la critique des philosophes. Cette espérance animant, accueillant leurs écrits et leurs discours, communiqua à l'éloquence chrétienne une vibration nouvelle, fut comme la source d'un pathétique religieux nouveau. La date : 1825, où nous voyons Dupanloup entrer avec tant d'éclat dans la carrière, suscite nécessairement en notre esprit la question de savoir s'il a participé à ce courant d'apostolat, s'il a eu cet accent, propagé, pour sa part, ce genre de frisson.

A cette question nécessaire nous répondons négativement. Non ! le courant des idées menaisiennes bouillonnant autour du jeune catéchiste orateur ne l'a pas touché. Ce courant n'est pas la force qui a soulevé sa barque, et l'a, du premier coup, jetée si avant sur les flots de la réputation. Les nouveautés et hardiesses religieuses de son époque ne l'ont pas séduit. Je dis plus : il n'a pas été exposé à leur séduction. Il n'en a pas ressenti, soit comme un attrait, soit comme un péril, l'intérêt puissant. Les états inquiets de l'esprit, les troubles de la pensée religieuse, d'où elles tirent leur raison d'être, lui ont été toujours étrangers. Les questions, les difficultés, angoissantes pour le croyant, auxquelles elles répondent ou essaient de répondre n'ont pas eu de prise sur lui ou l'ont laissé froid. Il n'a pas traversé l'incrédulité, il n'a pas connu les velléités du doute.

Lacordaire, nature large, lyrique, grandement sensible, a subi l'impression de toutes les idées modernes qui se sont formées en dehors du cercle tracé par la vieille foi ; il s'est efforcé de les faire rentrer dans ce cercle ou de le dilater jusqu'à elles au moyen de raisonnements aventureux, fastueux, romantiques où la magnifique inflation de l'éloquence et l'éclat d'une incontestable poésie dissimulent souvent le fond de paralogisme. La pensée de Dupanloup a une bien moindre surface et de moins amples contours. L'Église l'a fait sien dès sa tendre enfance ; dès lors, hors du service de l'Église, il n'a rien vu, rien rêvé ; elle est pour lui le drapeau ; lui-même est un gentilhomme (il l'était par le sang, en dépit de son nom roturier) pour qui la foi est affaire de loyalisme et, à ce titre avant tout autre, indiscutable. Il ne lit pas profondément dans les choses de son siècle. Si, sous certains rapports, il est de ce siècle, beaucoup plus que d'autres hommes d'Église, ce n'est pas du moins pour le développement des connaissances et des idées. A cet égard, il retarde et fait moins figure d'un homme de son temps que d'un docile et tranquille disciple des vieux catéchismes de Fleury. L'essor de l'incrédulité philosophique moderne a beau être un fait de portée immense, la notion qu'il s'en forme est toute superficielle. Il n'en pénètre pas plus les causes profondes qu'il n'en discerne les directions véritables et meur-

trières. Bref, il est trop peu curieux de doctrine pour avoir éprouvé la tentation des nouveautés doctrinales et s'être vu exposé à leur souffle entraînant.

Il faut seulement remarquer que ce défaut de curiosité spéculative exerce ses conséquences en deux sens. Si l'on ne saurait être en matière religieuse un esprit moins révolutionnaire que Dupanloup, le trait opposé n'a pas non plus de relief chez lui ; il n'est pas un conservateur, un traditionaliste d'autorité et de poids. Réfractaire à toute idée de réformisme ou évolutionnisme théologique, il s'est montré, à ses débuts, comme par la suite, l'homme le moins enclin à l'étude savante et poussée de la théologie orthodoxe et traditionnelle. Il n'en a jamais eu qu'une teinture. « Les études théologiques de ces hommes distingués avaient été très faibles », a écrit Renan de M. de Quelen et de lui. On a expliqué cette faiblesse par la décadence des études cléricales au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne Dupanloup, on en rend mieux compte par les impatiences que les longs et lents apprentissages, la dialectique attentive, les infinies minuties d'analyse de la théologie savante devaient causer à ce tempérament emporté de très brillant et trop facile improvisateur littéraire. En aucun temps, ce pas à pas n'eût convenu à une nature comme la sienne, et elle ne s'y fût pliée.

A la distance où nous sommes de sa première apparition sur la scène publique, on pourrait bien se

tromper sur lui, sur cette qualité toute soumise et très peu raisonneuse de son intelligence, parce qu'on l'a vu faire figure apparente de « libéral », d'homme avancé dans les querelles d'un temps plus récent. Mais il faut bien voir à propos de quoi ce libéralisme et ces hardiesses se sont manifestés.

Il s'agissait de questions comme la liberté de l'enseignement, les applications pratiques du *Syllabus*, les avantages et les inconvénients de définir et de promulguer à un certain moment le dogme de l'infailibilité pontificale, accepté et indiscuté en lui-même. Questions mi-religieuses, mi-politiques sur lesquelles l'Église a par doctrine des positions qu'elle maintient dans l'ordre du droit, tout en se prêtant, dans l'ordre du fait, aux concessions indispensables pour assurer ses pacifiques rapports avec les États et les sociétés modernes, émancipés de sa tutelle. La mesure des concessions qu'elle peut consentir, sans y perdre le degré de pouvoir et de liberté au-dessous duquel elle ne saurait vivre, est le sujet de débats où entrent forcément des considérations très variables d'opportunité temporelle. C'est de considérations de ce genre que s'est inspiré, à partir de l'année 1845, date où commencent les grands débats sur l'enseignement, ce libéralisme de Dupanloup prêtre, puis évêque, soit qu'il ait mieux apprécié que les catholiques intransigeants la limite des droits dont l'Église devait se contenter sous peine de s'exposer à de

dangereux retours offensifs, soit que, selon le reproche des intransigeants, il n'ait été, en toutes ces affaires, qu'un politique étourdi et agité, avide de popularité, se laissant circonvenir par les politesses et les hommages d'un adversaire malin qui se servait de lui pour faire renoncer les catholiques à ce qui n'eût pu leur être refusé, s'ils l'avaient réclamé énergiquement. Quelque interprétation que l'on adopte, une telle attitude ne trahit pas la plus faible tendance à l'hérésie ou à la réformation. Et sans doute pourrait-on comparer ce cas à celui de notre bon abbé Lemire, qui passe pour hardi aux yeux de certaines personnes, parce qu'il se fait souvent applaudir par l'extrême gauche, mais qui ne voudrait pour rien au monde changer une virgule de place dans son bréviaire.

Revenons à nos catéchismes. Cet extraordinaire succès qu'y remporte le jeune prêtre parisien, et que n'expliquent ni les attraits d'une pensée hardie et périlleuse, ni ceux, inverses et nécessairement moindres, au surplus, d'une orthodoxie présentée et motivée avec grandeur, tournons-nous, pour le comprendre, vers l'homme lui-même. Demandons-en le secret, non à ce qu'il pense et conçoit, mais à ce qu'il est, à cette nature morale, la vivacité même, toute en mouvement, généreuse, fougueuse et non moins autoritaire, à ces beaux dons d'imagination, de tempérament et de cœur, à ce véritable génie d'animation, de commandement,

d'entraînement et de mise en scène. Voyons-le à l'œuvre.

A son idée, ces séances de catéchisme devaient se dérouler comme de belles et émouvantes scènes dramatiques propres à captiver passionnément les enfants et les mères et à les laisser sous le charme. Il voulait que le catéchisme fût pour eux l'événement de la semaine, et qu'ils le quittassent impatients d'en voir le retour. Les tenir en haleine était son but ; il usait, pour y atteindre, de tous les ressorts. Le principal était l'émulation qu'il excitait au plus haut degré, inventant mille formes ingénieuses et excitantes de concurrence entre ses élèves, et proposant pour les plus zélés, les plus capables, des sujets de composition au-dessus du niveau commun, qui leur permettraient de briller, parmi leurs camarades, comme de petits Chrysostomes. Les récompenses, bons points, médailles, images de piété, « livres dorés », dignités, places d'honneur, étaient d'une variété d'application poussée jusqu'à la minutie, et il en modifiait parfois le système afin qu'elles ne devinssent pas banales. Il avait établi parmi les élèves du catéchisme de persévérance une académie qui avait ses séances de réception, avec un discours prononcé par le titulaire, comme sous la coupole. Le côté décoratif ne formait pas l'objet de ses recommandations les moins vives. Il envoyait saint François de Sales qui, pour annoncer aux habitants de Cham-

béry l'heure de l'instruction religieuse, déléguait, à travers les rues, un héraut d'armes, muni d'une sonnette et revêtu d'une cotte bleu de ciel où étaient inscrites en lettres d'or les initiales du nom de Jésus-Christ. Il envoyait aussi le P. Romilion, fondateur des Ursulines, qui avait imaginé de faire descendre les anges dans les assemblées de catéchismes. Les anges étaient des enfants désignés par leur sagesse, qui, du haut de quelque estrade, lisaient au jeune auditoire des « billets » ou messages du ciel, rédigés avec un soin tout spécial par le catéchiste, et consistant en sentences de piété, rappel de vérités religieuses, énoncés de questions à résoudre. L'abbé Dupanloup avait conservé les anges. Mais il regrettait que les mœurs du temps ne permissent plus de leur mettre, comme le P. Romilion, la tunique blanche et les ailes. Aux jours de fête, il voulait que la chapelle fût disposée et décorée d'une façon qui la fît ressembler à quelque sanctuaire célèbre comme Notre-Dame-de-Lorette ou telle chapelle romaine. Tout cet aimable appareil n'était pas, sans doute, de son invention exclusive. Ce qu'il sera permis de reconnaître, sans avoir pour cela l'esprit janséniste, c'est que le vicaire de la Madeleine en poussait le goût un peu loin et le faisait fonctionner d'une manière assez théâtrale.

Les appels directs et chaleureux qu'il adressait au cœur des enfants par les chants des cantiques

étaient plus efficaces encore. Il avait pour les cantiques pieux un goût extraordinaire, sans nulle délicatesse sur la musique et assez accommodant sur la qualité littéraire des paroles. Il y trouvait l'expression de son âme, et rien ne peint la belle candeur un peu rude de cette âme, plus ardente que fine, plus vibrante que nuancée, comme la joie qu'il éprouvait, l'été, dans une excursion annuelle en Savoie, son pays natal, à manifester par le chant d'un cantique l'émotion ressentie aux beaux spectacles de la nature qui eussent plus naturellement appelé sur les lèvres d'un homme de son temps quelque strophe de Lamartine, quelque phrase harmonieuse de Chateaubriand ou de Rousseau. Pour son éloquence, ce qu'elle a de meilleur, c'est ce qu'elle emprunte à la poésie des fêtes chrétiennes et au pathétique de leur succession et de leur enchaînement dans le cours de l'année. L'année chrétienne est un drame, associé au drame de la nature et des saisons. Le Christ naît, misérable et abandonné, dans une étable, au plus dur de l'hiver. Dans les mois hivernaux qui suivent, ses fidèles commémorent par le jeûne et la pénitence les temps d'épreuve et de lutte de sa « vie publique », chargée du poids de l'iniquité humaine. Le drame de sa passion s'achève dans le dénouement glorieux de la Résurrection, qui marque la renaissance du printemps. Les rayonnantes fêtes de l'été, Pentecôte, Ascension, Fête-

Dieu, Assomption, sont comme les moissons de l'œuvre rédemptrice, moissonnées dans la lumière du monde revenu à la vie. Les significations d'une moralité supérieure que le christianisme attribue à ces événements et à ces célébrations, illustrent d'un sens nouveau les données d'un mythe qui est plus ancien que le christianisme lui-même. Dans les mystères grecs, nous voyons la piété de l'initié suivre de ses émotions successives les épreuves que traverse un être divin, son passage sur la terre, sa descente aux enfers, son retour à la vie. Et l'on trouve plus d'un exode et d'un pèlerinage de ce genre dans les religions de l'Inde. Prendre les fêtes chrétiennes du côté poétique (ce qui n'excluait assurément pas de la part de l'abbé Dupanloup, leur explication dogmatique), c'est donc entrer en contact avec les plus vieilles imaginations du genre humain, c'est en subir, sans peut-être le savoir, le mystérieux et atavique attrait. C'est ce qu'avait éprouvé en grand poète le Celte au langage magnifiquement séducteur, à l'âme étrangère et lointaine, qui était venu, dans le *Génie du Christianisme*, rafraîchir, par des tableaux et des images, et sans s'inquiéter, comme le contentieux La Menais, du dogme lui-même, le sentiment religieux des Français. C'est ce qu'éprouvait après lui, et placé, comme toute sa génération, sous cette immense influence, le catéchiste de la Madeleine. Poète lui

aussi, mais poète de second ordre. Poète orateur, dirai-je, et poète décorateur, qui trop souvent remplace la fraîcheur d'expression de cette poésie par le douteux éclat d'une forme oratoire commune et usée, et qui, au lieu de la laisser s'épanouir dans le plein air du ciel et de la nature, aurait tendance à l'enfermer dans un cadre de cierges bénits, d'ornements dorés et de fleurs artificielles.

Ce qu'elle lui inspire n'en est pas moins sincère. A défaut de personnalité et de vie imaginative, le lyrisme religieux de ses instructions et de ses sermons a une chaleur vraie, pénétrante, puisée à la source vive de ses souvenirs d'enfance. Ce qu'il veut faire aimer, ce dont il veut communiquer le charme aux enfants qu'il instruit, c'est ce qui enveloppa sa propre existence quand il avait leur âge, d'un charme tutélaire et délicieux. Les récits de son *Journal intime*, son plus beau livre de beaucoup, celui qu'il a écrit sans le savoir, sont fort touchants sur ce point. On le voit, petit paysan de Savoie, un peu perdu dans Paris, un peu livré à la rue, et sur qui pèsent, en dépit des hautes et discrètes protections que lui attire sa naissance, clandestinement aristocratique, la tristesse et le malaise moral d'un foyer sans père ; on le voit chercher d'instinct et trouver avec ravissement dans les processions et cérémonies de Saint-Sulpice, dans le commerce affectueux des pieuses assemblées enfantines, dans la tendre solli-

citude des bons prêtres dont il se fait remarquer et qui l'adoptent, ces enchantements du cœur, ces chaleurs et ces douceurs que versent à de plus heureux les fêtes intimes de la famille et l'irremplaçable don des affections filiales et fraternelles. Les honneurs délicatement décernés, les exquises marques de dilection que lui prodigue ce milieu ecclésiastique choisi et caressant, attentif aux rares promesses de sa nature, réparent la privation cruelle d'un nom et d'un rang dans la société, et remettent dans cette jeune âme si exposée à douter tristement du sort et de Dieu toute la lumière d'une enfance heureuse et bénie. Le parfum de ces premières impressions le suivra toujours et il y puisera ce qu'il y a eu de plus ardent et de plus à lui dans les inspirations et les mobiles de son action sacerdotale. Nous ne saurions le dire aussi bien que lui-même :

Je fus heureux le jour de ma première communion, de ma confirmation. Dans ces belles cérémonies, les enfants sentent qu'ils sont un spectacle d'admiration aux hommes et aux anges. Rien ne les élève davantage. Ils sont traités, aimés, honorés, considérés, comme les enfants de Dieu, comme des âmes pures et sublimes. L'impression est ineffable : rien n'approche de cela parmi les impressions humaines.

Les temps qui suivirent furent délicieux. J'aimais à la tendresse ces Messieurs, j'allais sans cesse au Séminaire les voir. Le lendemain soir surtout de la première commu-

nion, tous à la récréation du soir... ce fut une ivresse... Je vis M. Teyssère... Tous ces Messieurs, quoique jeunes, me paraissaient vénérables ; je ne pensais pas qu'ils pussent pécher. Leur bonté, leur modestie, leur douceur, leur recueillement, leur zèle, me les faisaient paraître comme des anges sur la terre.

J'allais servir la messe à Saint-Sulpice. Les réunions du catéchisme jusqu'à la fin de l'année me charmaient. J'y allais *comme dans ma famille*, comme chez moi, c'était délicieux.

Le catéchisme fini, j'éprouvais un vide profond, un découragement indéfinissable. J'étais privé du ciel sur la terre ; ma pauvre âme manquait de ce qui l'avait ravivée. Le plus beau des ministères est le ministère pastoral. Mais le catéchisme est plus beau encore. C'est le beau idéal du cœur de Dieu ; rien n'est comparable à cela, c'est indéfinissable et céleste. C'est le ministère le plus désintéressé, le plus pur, le plus dégagé des prétentions... qui s'adresse à l'âge le plus naïf, le plus tendre, le plus confiant <sup>1</sup>.

Ces derniers mots renferment quelque illusion. Nous avons vu la grande estrade dressée pour les parents aux catéchismes de la Madeleine. Comment le catéchiste eût-il fait abstraction de leur présence ? Comment, dirais-je, si la comparaison n'était bien irrévérencieuse pour le sujet, le ténor n'eût-il pas plus ou moins accordé son *la* à cet auditoire ? Gardons-nous d'ailleurs de lui croire « des prétentions ». La

---

1. *Journal intime*, p. 6 et suiv.

vanité n'est pas le fait de ce vrai prêtre. Il n'y a là qu'un appareil habile et naïf, moyen un peu gros, relevé par la noblesse du but spirituel auquel il est destiné et qu'il atteint d'une certaine manière. Mais il y a aussi l'élément plus précieux sans lequel cet appareil n'eût eu aucun effet vif : le courant de flamme émané du cœur du catéchiste, cet amour et ce zèle du jeune âge, qui est et demeure son trait le meilleur.

Ce zèle se plaisait à rassembler le jeune troupeau en dehors des pieux exercices, pour des divertissements innocents. A la belle saison, quand les cours étaient terminés, ils se couronnaient d'une joyeuse excursion à Issy. M. Dupanloup l'animait de sa présence, qui en était pour ses élèves, le grand, le passionnant attrait. Il prenait part aux courses et aux jeux. Il entraînait, il soulevait. Imaginons-le fendant le flot de cette jeunesse qui se suspend à sa soutane et pour laquelle, en ces occasions, et sans que cela certainement lui déplaise, il est tout.

Il y avait huit ans qu'il remplissait ces fonctions, quand la foudre s'abattit sur ce qu'il avait si brillamment édifié, et n'en laissa rien debout. Elle se présentait dans la rigide personne de M. Beuzelin, curé de Saint-Eustache, nommé à la Madeleine. M. Dupanloup s'était fort bien entendu avec les deux curés, MM. Gallard et Mathieu, sous lesquels il avait exercé jusque-là. Ces Messieurs avaient

bien dû se sentir un peu bousculés par les bouleversements que leur vicaire apportait, en faveur de ses catéchismes, aux horaires et arrangements de la paroisse, dont il n'avait pas tardé à devenir le principal personnage ecclésiastique. Mais ils s'étaient évangéliquement pliés à ce déplacement d'autorité, souriant à cette impétuosité juvénile et d'accord en cela avec leur archevêque, M. de Quelen, protecteur passionné de M. Dupanloup, et qui poussait à ce point la confiance en lui que, lorsqu'en 1833, M. Mathieu fut nommé évêque, il fut question de lui donner la cure de la Madeleine, bien qu'il n'eût que trente-deux ans. Le gouvernement de Louis-Philippe refusa son agrément à un jeune prêtre qui passait pour trop ami de la branche aînée. Le poste échut à M. Beuzelin, qui arrivait avec son siège fait, et porteur d'un arrêt de mort contre les catéchismes.

Il marqua ses intentions par une suite de coups d'État, accomplis promptement, d'une main fort rude, et parfois avec un pittoresque dans les formes qui aurait pu faire de tels incidents la matière d'un nouveau *Lutrin*. Une affiche, que n'avait préparée aucune communication personnelle, fit connaître à tout le monde, en même temps qu'à l'intéressé, que les fonctions de directeur général des catéchismes étaient abolies. Mille vexations injurieuses s'ajoutèrent aux mesures désorganisatrices qui détruisaient

tout ce qu'avait fait M. Dupanloup, y compris l'estrade. A chaque coup, le bon archevêque intervenait pour arranger les choses. Mais le curé, fort de ses droits canoniques, demeurait intraitable. L'affaire faisait du bruit dans Paris. On s'en amusait. On se demandait qui aurait le dernier mot. L'archevêque y mit fin en enlevant d'un seul coup l'abbé Dupanloup et ses aides à la paroisse de la Madeleine pour les placer ailleurs. L'œuvre de M. Beuzelin était consommée.

Le caractère de ce digne homme ne nous intéresse point par lui-même. Les griefs dont il se montrait rempli contre son vicaire sont instructifs. Ne les imputons pas à une vanité ombrageuse. Dans cette querelle, la plupart des curés de Paris étaient, paraît-il, avec leur confrère. Il devait avoir raison. En matière ecclésiastique, comme en toute autre, le chef est le chef ; il y a de fort honnêtes gens qui ne s'arrangent pas de ne l'être que de nom. Mais la brutalité de procédé du curé, son acharnement, la satisfaction visible qu'il éprouve à asséner ses coups, ont une autre cause. M. Beuzelin est en colère. Voici longtemps que ce qu'il entend dire de ces catéchismes irrite sa bile. Ancien universitaire devenu prêtre, il est sévère deux fois. Il juge que cette façon de donner l'instruction religieuse manque de sévérité. Péguy disait que la Sorbonne faisait trop parler d'elle pour une honnête Sorbonne. M. Beuzelin dirait que les caté-

chismes de la Madeleine font trop parler d'eux pour de bons catéchismes. Trop d'auditoire, trop de moyens profanes et extérieurs ! M. Dupanloup est d'une activité prodigieuse, et, dans tout ce qu'il fait, il veut faire grand. Mais c'est un homme à illusions, qui confond le faste et le brillant de l'effet avec la solidité des résultats. Son action est en surface, non en profondeur. Le plus fâcheux, c'est qu'elle soit toute liée à sa personnalité. Qu'en restera-t-il quand le contact sera perdu ? Au cas le plus favorable, des âmes qui ne penseront et ne respireront que par M. Dupanloup, qui auront en lui toute leur vie spirituelle. Oh ! ces enfants sont fous de lui, ils l'adorent. C'est là le danger. L'homme ne s'efface pas derrière l'œuvre, et d'autant moins qu'elle ne tient que par lui et sa perpétuelle initiative pour l'animer, pour suppléer, en payant sans mesure de sa personne, à l'absence de règles de fonctionnement qui opéreraient sans agiter et surmener les hommes. Cette œuvre a l'air de n'exister que comme une scène pour lui. On l'y voit trop.

Voilà, je n'en doute pas, le réquisitoire mental de M. Beuzelin. Chose bien significative, qu'à chaque détour de sa carrière, dans le plein développement des campagnes, des entreprises où il s'est lancé avec sa fougue énergique et tenace, avec son impatience généreuse et trop peu sensible aux difficultés, trop facilement convaincue que rien ne lui résisterait,

Dupanloup ait vu se dresser devant lui, sous les noms du curé de la Madeleine, de Mgr Affre, de Louis Veuillot, de Mgr Pie, et de plusieurs autres, l'adversaire froidement doctrinal ou durement caustique qui les a ruinées ou lui en a arraché la conduite. Quand cet adversaire n'était pas un supérieur ecclésiastique auquel il devait l'obéissance, ce combattant ne s'est pas d'ailleurs laissé faire, il a exercé de fort actives représailles, mais d'une fureur et d'une fébrilité parfois un peu féminines. C'est, se répétant à toutes les époques, en des hommes de modules inégaux et à propos de questions variables, l'éternelle opposition des deux natures catholiques : celle qui croit trop à la discipline parce qu'elle ne croit pas assez aux hommes, celle qui croit trop aux hommes parce qu'elle croit trop à son propre cœur.

La suppression des catéchismes de la Madeleine fut pour l'abbé Dupanloup l'épreuve la plus déchirante. Il n'en a jamais bien compris la raison. Il ne devait jamais s'en consoler. Il n'a jamais soupçonné qu'il eût donné lieu à quelque critique. Il a cru avoir affaire à l'injustice et à l'arbitraire tout purs. Cela se conçoit : la critique tombait sur sa personnalité tout entière. Il eût fallu qu'il changeât de nature pour la reconnaître fondée.

Arraché des griffes de M. Beuzelin, l'abbé Dupanloup reçut le poste de préfet des études à Saint-

Nicolas-du-Chardonnet. Ce n'était pas encore sa grande entrée dans la maison. Il y resta six mois, qui ne se déroulèrent pas dans une sérénité parfaite. « N'étant là qu'en second, écrit son biographe, Mgr Lagrange, dont le panégyrique outré a d'involontaires aveux, il ne pouvait avoir toute son initiative, et bientôt même, faut-il le dire avec lui ? il s'aperçut qu'il inspirait des ombrages <sup>1</sup>. » A vrai dire, il retrouvait en ces lieux M. Beuzelin, sous les espèces de M. Jammes, supérieur. Certain coup dur que celui-ci porta à la Congrégation de la Sainte-Vierge ressemble fort à l'exécution des catéchismes de la Madeleine par le curé. On a l'impression que, des deux parts, la même électricité est venue harceler et faire jaillir la même foudre <sup>2</sup>.

Les deux années et demie que l'abbé Dupanloup passa ensuite comme vicaire à Saint-Roch ne furent marquées d'aucun incident de nature à nous arrêter. Elles virent se développer sa réputation de prêtre et de directeur, s'étendre ses amitiés aristocratiques, naître sa demi-renommée d'orateur sacré, qui le mit un moment en concurrence avec Lacordaire pour la chaire de Notre-Dame. La place de supérieur de Saint-Nicolas s'étant trouvée vacante, M. de Quelen s'empressa de la lui donner. Heureux choix ! Supé-

---

1. Lagrange, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. I, p. 145.

2. Schœner, *loc. cit.*, p. 181.

rieur, il n'allait plus avoir au-dessus de sa tête que le ciel, je veux dire le gracieux archevêque toujours souriant et clément pour lui (on aimait l'abbé Dupanloup ou on ne l'aimait pas). Dans cette libre position, ce que sa personne pouvait mêler d'un peu agité et irritant à la manifestation de ses très belles vertus d'éducateur et d'apôtre ne se ferait plus sentir qu'à des subordonnés.

Nous allons tout à l'heure le retrouver définitivement à Saint-Nicolas, et y retrouver Ernest Renan avec lui. Mais nous devons tout d'abord, afin de ne pas couper notre matière, anticiper un peu sur l'ordre des temps et suivre l'abbé Dupanloup auprès du lit de mort du prince de Talleyrand, à la « conversion » finale duquel il fut appelé à présider. Talleyrand est mort le 17 mai 1838, à trois heures trente-cinq minutes après midi, à l'âge de quatre-vingt-trois ans passés, ayant signé le même jour, entre cinq et six heures du matin, après une longue et délicate négociation préliminaire, la déclaration, j'allais dire le protocole, qui le réconciliait avec l'Église. La nomination de l'abbé Dupanloup comme supérieur de Saint-Nicolas est de fin septembre 1837. Ernest Renan y est entré en septembre 1838.

### III

La situation religieuse de l'ancien évêque d'Autun était devenue un sujet de préoccupation pour l'Église, et particulièrement pour l'Archevêché de Paris, à mesure qu'il approchait de sa fin. La sécularisation qu'il avait obtenue de Pie VII, à la veille du Sacre, et qui le « réduisait à la communion laïque » l'avait tiré de la position du schisme. Elle n'avait pas effacé le souvenir de la part éclatante qu'il avait prise à la constitution civile du clergé ni celui des actes sacerdotaux et épiscopaux qu'il avait accomplis, dans des conditions d'ailleurs dérisoires, comme évêque constitutionnel, avant de jeter définitivement aux orties son froc violet. Elle n'avait pas supprimé pour lui l'obligation du célibat ecclésiastique, et, par conséquent, le mariage civil qu'il avait contracté comme prêtre avec une femme divorcée, demeurait illégitime deux fois. La règle du catholicisme voulant que des fautes qui ont été publiques au point de faire scandale, soient l'objet d'une déclaration non moins publique de repentir, pour que le coupable puisse être admis aux sacrements de l'Église, il s'agissait d'obtenir de Talleyrand une déclaration de ce genre, condition nécessaire de sa réconciliation

finale. La question de savoir ce que devait exactement renfermer cette déclaration pour constituer une réparation suffisante semble avoir donné lieu à quelques litiges entre théologiens. Du moins la qualité illustre et l'importance historique du personnage exigeaient-elles qu'elle ne fût pas évasive et sans portée. Une certaine anxiété régnait donc à ce propos dans le monde ecclésiastique. Et le public profane se demandait comment ferait ce grand virtuose des cas difficiles pour sortir élégamment de celui-ci. Quand on le sut mourant, tout Paris se porta rue Saint-Florentin, et jusque dans les salons du prince, qui, selon la remarque de Sainte-Beuve, « mourut en public », ainsi que les rois. Les satisfactions qu'il donna *in extremis* couvrirent de gloire le prêtre qui en avait, de toute son âme, été l'instrument. Mais il y a des gloires qui peuvent être pures, sans être bien solides. Celle que l'abbé Dupanloup venait d'acquérir au chevet de l'illustre moribond inspira à beaucoup des contemporains de l'événement une respectueuse réserve. Ils pensèrent que les actions de grâce où il se répandait étaient plus proportionnées à ce qu'il croyait avoir réussi qu'à ce qu'il avait réussi réellement. Ce sentiment a été partagé depuis, non seulement par des libertins, comme Sainte-Beuve et Renan, mais par des docteurs de l'Église, en jugeant à un point de vue rigoureux de théologie. Il est vrai que l'abbé Dupanloup et son

entourage, ainsi que la famille, ont protesté contre cette interprétation plus ou moins sceptique et donné la mort de M. de Talleyrand comme un spectacle d'édification chrétienne.

Quel que fût le fond d'insouciance naturelle de M. de Talleyrand, l'idée de faire sa paix avec l'Église, avant de mourir, lui était recommandée par bien des motifs : motifs d'impérieuse bienséance tout d'abord. Au temps où l'on se trouvait, un enterrement sans religion, l'enterrement d'un si grand personnage surtout, eût fait un énorme scandale, et c'eût été, de sa part, le plus indécent des anachronismes de ne pas s'épargner, puisqu'il le pouvait, les obsèques d'un sans-culottes, comme aussi la plus impardonnable faute de goût que de finir sous les apparences d'un sectaire obstiné. A cette considération, qui eût suffi, s'en ajoutait une autre, née des sentiments de famille, vifs et attentifs chez lui, surtout dans ses derniers jours. Il était attaché à sa nièce, la duchesse de Dino, qui tenait sa maison depuis qu'il avait eu la consolation de se séparer de son onéreuse épouse, cette belle Indienne, épousée à la légère sous le Directoire, et qui eut la bonne grâce de décéder quelques années avant son mari, levant ainsi le plus gros embarras de sa position au point de vue canonique. Philosophe comme lui et partageant ses libres manières de voir, la duchesse l'aurait, au besoin, persuadé qu'il ne devait pas leur laisser sur les bras, à elle

et à sa fille, héritières de son nom, de son rang, de sa très grande fortune, le détestable effet d'une mort à la Voltaire. Mais il y avait aussi cette jeune fille, Pauline de Périgord, dont la grâce tendre touchait et charmait le vieillard. Ah ! celle-ci, élève des catéchismes de la Madeleine, et pénitente de M. Dupanloup, n'était pas destinée à partager les idées de sa mère et de son grand-oncle. Ce n'était pas de la graine de philosophe. M. de Talleyrand voyait en elle l'avènement d'une nouvelle génération aristocratique, bien différente de celle à laquelle il avait appartenu et qui, nourrie de Voltaire, regardant de haut la religion où elle ne voyait guère qu'une institution utile au peuple, ne s'effarouchait nullement au spectacle d'une incrédulité mitrée. Pour Pauline, qui certainement n'oserait jamais lire Voltaire, la religion était la vérité, la sainte vérité ; un prêtre qui ne croyait pas, qui ne se conduisait pas en prêtre, était un mauvais prêtre. C'eût été un deuil inconsolable pour son âme pieuse, si, voyant mourir son « bon oncle » dans l'impénitence, elle eût dû lui appliquer cette idée sinistre, cette sombre image. M. de Talleyrand discernait cela. Et certes, il n'eût voulu ni manquer aux convenances de son nom et de son rang, ni faire du tort à madame de Dino, ni causer de la peine à Pauline.

Mais, si toutes ces raisons le portaient à se mettre en règle avec l'Église, d'autres raisons lui conseil-

laient d'en ajourner aussi longtemps que possible le projet. Les actions publiques que l'Église lui demandait de désavouer étaient actions de circonstance ou de fantaisie qu'il n'avait nullement accomplies par principe et pour lesquelles il n'éprouvait aucun attachement de doctrine. Il n'était pas assez pédant pour avoir des thèses contre l'autorité romaine, ou contre le célibat des prêtres. Seulement, à défaut de thèses et de doctrine, il y avait le fait. Ces actions, ces « scandales » avaient été le point de départ de sa carrière et le premier ressort des paradoxales réussites de son existence. S'il avait été nécessaire sous Louis-Philippe, c'est parce qu'il l'avait été sous la Restauration. S'il avait été nécessaire sous la Restauration, c'est qu'il l'avait été sous Napoléon. Et si Napoléon lui-même n'avait pu, dès le 18 Brumaire, se passer de lui, c'était à cause de son rôle dans la Révolution. Or la Révolution n'aurait pu rien faire du ci-devant évêque d'Autun, s'il n'eût commencé par se défroquer. Condamner cette décision qu'il avait prise sans fanatisme, mais aussi sans se faire violence, c'était condamner toute sa fortune et jeter le voile de la pénitence sur tout l'éclat de vie, de pouvoir, de célébrité, d'honneurs qui avait été la suite de ce premier pas. Une telle manifestation n'était pas de son goût. Un peu solennelle pour sa nature, elle serait en outre interprétée comme un point final mis par lui-même à sa carrière

d'homme d'État. Après une démarche ressemblant si peu à son personnage, Talleyrand ne serait plus Talleyrand, mais une sorte de momie historique, témoin d'une époque révolue. Le faubourg Saint-Germain trouverait cela très beau. Mais l'opinion du faubourg Saint-Germain préoccupait beaucoup moins un homme qui, malgré son grand âge, ne tenait pas du tout à se rayer du nombre des vivants, que celle de ses jeunes amis libéraux, les Thiers, les Mignet, dont il protégeait les débuts et dont la déférente faveur lui conservait aux yeux du public un reste de vitalité politique. Ceux-là représentaient le mouvement, l'avenir. Que diraient-ils, s'ils voyaient finir cet illustre patron, un cierge à la main ? Dans les instants qui précéderont sa mort, Thiers, observant avec humeur, dans l'hôtel de la rue Saint-Florentin, les allées et venues de l'abbé Dupanloup, murmurerà à l'oreille de Mignet : « Non, non, M. de Talleyrand ne va pas renier le XVIII<sup>e</sup> siècle. » Il tenait d'autant moins à leur donner l'impression d'une défection, que leurs idées, trop doctrinaires sans doute, pour un grand seigneur et un homme de pratique comme il était, lui plaisaient plus, après tout, que les idées de M. de Maistre. Le cas était difficile. La perspective d'un scandale à ses obsèques et celle de terminer ses jours sous la figure d'un converti insigne, célébré par de pieuses plumes, ne déplaisaient pas moins l'une que l'autre à M. de

Talleyrand. Pour s'arranger avec l'Église il faut être encore en vie, et l'on n'accomplit pas, vivant, un acte funéraire. L'exemple de Charles-Quint n'est pas à la portée de tout le monde. Les cinquante ans de diplomatie souvent heureuse que notre homme avait derrière lui ne lui furent pas inutiles. Il trouva moyen de s'en tirer.

Au mois de décembre 1823, M. de Quelen lui avait adressé une première lettre pour le presser de songer à ses fins dernières. M. de Talleyrand était encore bien jeune : il n'avait que soixante-neuf ans. Il ne fit pas de réponse. Douze ans plus tard, en décembre 1835, la princesse étant morte « après avoir demandé pardon devant témoin de tous les scandales qu'elle avait pu causer », l'archevêque trouva dans cette nouvelle l'occasion d'instances plus vives. « Le juge est à la porte, écrivait-il au vieillard... Ne vous exposez pas à tomber coupable entre les mains du Dieu vivant et à passer de là dans celles des exécuteurs de ses éternelles vengeances. » Cette fois, il fut répondu par une lettre vague, mais gracieuse, que madame de Dino fut priée de porter à l'archevêque « avec quelques explications ». Le fait se place dans l'année qui suivit la fin de l'ambassade de Londres et la retraite définitive de Talleyrand comme ambassadeur. Il avait quatre-vingt-un ans. L'affaire semble être alors entrée en sommeil pour une période de deux années environ pendant laquelle

sa santé baissa, mais non la clarté de son esprit. Ce fut l'entrée en scène de l'abbé Dupanloup, résultat non douteux des inspirations reçues de l'Archevêché par madame de Dino, qui la réveilla. Le prince, ayant entendu merveilles du directeur de sa petite nièce, le pria à dîner pour le jour anniversaire de sa naissance. Le supérieur de Saint-Nicolas ne dînait jamais en ville. Il déclina l'invitation. Émoi de l'Archevêché et vif mécontentement de M. de Talleyrand, dont les expressions nous sont diversement rapportées, selon le caractère plus ou moins respectueux des témoins. « Ce prêtre est donc un sot ? lui fait dire la trop maligne comtesse de Boigne. Il ne comprend rien ? il ne sait donc pas son métier ? » Chez l'abbé Lagrange, documenté par M. Dupanloup lui-même, le prince s'exprime ainsi : « Ce refus m'étonne... M. l'abbé Dupanloup aurait dû comprendre de quelle importance était son entrée dans cette maison. » Quoi qu'il en soit de la version exacte, les choses furent arrangées, et, peu de temps après, l'abbé Dupanloup ayant reçu une nouvelle invitation, ne manqua pas de s'y rendre.

Il s'y rendait animé des plus hautes et des plus pures intentions de son état, à la seule fin de sauver une âme difficile. Il fut lui-même conquis dès le premier entretien. Le prince lui parla de Saint-Sulpice, de la science et de la vertu sulpiciennes, des épreuves et des gloires de l'Église de France, de la

figure vénérable et sainte du pape Pie VII, avec tellement d'onction que, le soir même, le prêtre consignait dans son journal cette réflexion d'où toute ironie est absente : « Voilà bien une des plus édifiantes conversations qui se soient tenues dans Paris, il ne manquait vraiment qu'une croix sur cette poitrine pour me persuader que je conversais avec un des plus vénérables évêques de France. » Son contentement ne fut guère moindre, trois semaines plus tard, après la célèbre séance académique où Talleyrand prononça l'éloge du comte Reinhardt, obscur diplomate wurtembourgeois qui avait servi sous lui, « une mâchoire allemande dont il se moquait », écrit Chateaubriand. Ayant annoncé que ce serait là « ses adieux au public », il avait été compris, et l'Institut l'avait reçu avec des adulations et des honneurs qui rappelaient la réception faite à Voltaire en 1778, ressemblance que Victor Cousin évoquait en s'écriant, au passage du prince, avec son fausset professoral qui dominait les acclamations : « C'est du Voltaire, c'est du pur Voltaire ». Mais si le discours de M. de Talleyrand avait satisfait le philosophe de la Sorbonne, il avait également édifié l'abbé. L'orateur y faisait l'éloge de la théologie, expliquant que les études théologiques constituent une excellente préparation professionnelle pour la diplomatie. Et il y parlait de la « religion du devoir », mot dont il avait attendu un effet particulièrement

heureux du côté de l'Archevêché, disant à son entourage que « cela ferait plaisir à l'abbé Dupanloup ». Celui-ci en fut ravi. Nous le voyons dans une lettre au prince, accompagnant l'offrande du *Christianisme présenté aux hommes du monde, extrait des œuvres de Fénelon*, s'emparer du mot, s'y arrêter, s'en délecter, y trouver toute la confirmation de ses espérances sacerdotales. Le prince s'empressa de le remercier de l'envoi et de le féliciter d'une phrase de sa préface, où il est dit, à propos de Bonaparte et de la restauration du culte, que « l'anarchie et l'impiété sont sœurs ». Fort encouragé, l'abbé a maintenant libre accès rue Saint-Florentin. Il vient voir M. de Talleyrand, l'entretient de la grande affaire, non directement encore, mais en termes généraux et par allusions à la maladie et à la mort d'un tel ou d'un tel. Il n'y a pas de temps à perdre. Après la séance de l'Académie, la santé du vieillard a décliné brusquement. Il se plaint : « Cette saison est bien mauvaise... cela va mal... très mal. » De son propre mouvement et dans le secret, il s'est mis à rédiger une déclaration à soumettre à l'archevêque. Ainsi, la négociation, jusqu'ici un peu tâtonnante, va prendre corps. On va avoir un texte sur lequel discuter.

La maladie hâte les choses. Le 12 mai, une crise survient ; elle s'aggrave ; le 15, on envoie chercher l'abbé Dupanloup. L'Archevêché a eu le temps de faire apprécier la déclaration par ses théologiens,

qui l'ont trouvée insuffisante et qui, tout en adoptant l'ensemble du texte, le relèvent de quelques formules un peu plus fortes. Le prince prend connaissance du projet modifié, et ici je laisse la parole à l'abbé Lagrange, qui, d'après son maître, dont il est l'écho direct, abonde dans la thèse de la fin chrétienne :

Quand il eut fini, relevant la tête : « Je suis, dit-il, très satisfait de ce papier. » L'abbé Dupanloup crut un moment que tout était fait et que le prince allait tout consommer en signant cette déclaration, quand, au contraire, donnant une preuve nouvelle de cette indépendance qui était le fond de son caractère et de son esprit, il ajouta avec simplicité et d'un ton calme, mais absolu : « Vous voulez bien me laisser ce papier ? Je désire le lire encore une fois. » Il fallut bien y consentir <sup>1</sup>.

Nous sommes le 16. Dans quarante-huit heures, M. de Talleyrand sera mort.

L'abbé Dupanloup, dans sa relation, et son biographe, dans le récit qu'il en tire, omettent de mentionner une circonstance que Bossuet n'eût pas manquée, mais que leur esthétique plus faible devait trouver indigne de la grandeur du personnage et de la majesté de la religion : je veux dire la position cruelle dans laquelle le malade se trouvait pour délibérer avec le prêtre et avec les siens au sujet de

---

1. Lagrange, t. I, p. 243

ses actions suprêmes. Un anthrax s'était déclaré dans la région lombarde ; il avait fallu pratiquer une large incision qui mettait le patient dans l'impossibilité de s'adosser et le forçait de se tenir assis sur le bord de son lit, soutenu par deux valets de chambre. Chateaubriand, dans son portrait merveilleux, mais inique, où se déchaînent les ressentiments de la personnalité blessée, a tiré d'étincelants effets de style du spectacle de ce prince « aux trois quarts pourri, une ouverture gangréneuse au côté ». Pour nous, à qui la faiblesse du talent conseillerait de ne pas chercher les effets, quand même le goût du naturel et du vrai ne nous en détournerait point, nous ne pouvons nous empêcher de trouver bien forte l'image de ce mourant qui, au terme d'une carrière publique de soixante ans, sans cesse livrée à la tempête des révolutions, et où il a su, par le mélange de la supériorité avec la légèreté de l'esprit, réunir les plus brillantes facilités de la vie, assiste et prend part dans une situation pareille à ces débats au sujet d'une décision qu'on attend de lui et qui va faire parler toute l'Europe <sup>1</sup>.

---

1. Chateaubriand, rapprochant la séance de l'Institut et la mort, écrit : « Malgré tant de spectacles dont nos yeux ont été rassasiés, on a fait la haie pour voir sortir le grand homme ; ensuite il est venu mourir chez lui, comme Dioclétien, en se montrant à l'univers ». La séance académique eut lieu le 3 mars et la mort est du 17 mai. Sans vouloir diminuer la grandeur d'un grand poète, ni la magnificence un peu africaine de ces pages célèbres sur Talleyrand, il sera permis de remarquer à ce propos que les poètes qui savent atteindre

Car il y eut débat et, de sa part, sous des formes courtoises et nuancées, mais nettes et fermes, défense jusqu'au bout. Il ne refusait pas, mais il posait des délais. L'abbé Dupanloup, toutes précautions oratoires négligées maintenant, et avec l'entière chaleur d'un zèle « dont il n'est plus maître », l'adjure de faire ce qu'il faut pour son salut, et tout d'abord, de signer la déclaration. Les instants sont comptés. Le malade acquiesce gracieusement, mais il veut encore examiner la chose avec madame de Dino. « C'est sa manière », dit-on autour de lui pour se rassurer. Au fond, avoue l'abbé Lagrange, « on était loin d'être tranquille ». Cependant, Paris averti arrive, les salons se remplissent et, sous les dehors du silence et du respect à peu près observés, les visiteurs sont divisés en deux camps, selon leurs espérances contraires. L'abbé Dupanloup expédie

---

à la beauté sans forcer la réalité sont d'une race supérieure et plus pure. Si défendu que fût Sainte-Beuve contre les prestiges de Chateaubriand, son étude semble avoir été influencée par la version morale furieuse de celui-ci. De plus, Sainte-Beuve s'est beaucoup appuyé sur l'article de la *Biographie Universelle* de Michaut (ancienne édition) qui est un véritable pamphlet, très remarquable d'ailleurs, et plein de précieuses données de première main. Dans la nouvelle édition publiée sous le second Empire, cet article a été condamné, comme passionnément partial, et remplacé par un autre qui, je crois, blanchit un peu trop le personnage privé. Il sera bon de lire les deux. Pour nous, notre tendance n'est pas du tout de peindre Talleyrand en noir. L'histoire juge un homme sur la façon dont il a fait son métier public. Ce n'est pas en ce moment de la vie nationale que nous pouvons être très curieux des côtés faibles d'un homme qui a supérieurement servi, dans les négociations les plus difficiles, les intérêts de la France,

des émissaires à l'Archevêché pour y entretenir la confiance, tandis que l'Archevêché le presse d'agir et de terminer. Enfin, il use du grand moyen : Pauline. Et le miracle que les autres n'avaient pu qu'espérer, la touchante enfant l'accomplit. Elle obtient de son oncle, non pas la signature encore (c'eût été bien impulsif !), mais la promesse de la signature pour le lendemain entre cinq et six heures du matin. Il est huit heures du soir. A onze heures, alerte ; on croit qu'il va passer, Pauline retourne vers lui, les papiers et la plume à la main. « Je t'ai dit entre cinq et six heures, chère enfant, je te le promets encore. » A l'heure dite, il signait en présence de cinq témoins, parmi lesquels M. Royer-Collard, qui faisait ses réflexions. Il lui restait exactement neuf heures et demie à vivre.

« Je ne me suis jamais pressé, je suis toujours arrivé à temps », avait-il coutume de dire, s'il faut en croire une tradition. Il arrivait à temps. L'attente du dernier moment pour faire quelque chose qui ne fait pas entièrement plaisir est une méthode dont les avantages, comme les risques, tiennent à ce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Mais quand le dernier moment qu'il s'agit de ne point devancer, sans pourtant en être surpris, est celui de l'existence, on conviendra que c'est un chef-d'œuvre que d'avoir su, comme M. de Talleyrand, rencontrer le juste point.

L'abbé Dupanloup remercia le ciel avec effusion. Négativement, il y avait de quoi. Le résultat auquel il avait participé épargnait à l'Église une insigne défaite et arrachait au calendrier de la libre pensée un nom éblouissant, un patron du plus haut vol. Cependant, si l'on a égard aux circonstances, on trouve excessif le lyrisme de son cantique. Sans insister sur ces atermoiements, sur cette exécution obstinément et savamment reculée jusqu'à la dernière minute, qui ne semblent pas la marque d'une âme touchée et gagnée, ni d'un succès spirituel vraiment digne de l'hosannah, les rétractations de M. de Talleyrand n'étaient pas en elles-mêmes des pièces bien reluisantes. Le désaveu des torts qu'il s'est donnés envers l'Église par sa conduite publique s'y trouve assurément, mais présenté en termes généraux et fort pâles, sans aucun accent personnel. Le mélange des deux rédactions : celle du diplomate qui édulcore et se ménage, celle de la main ecclésiastique qui, non sans prudence, a mis les choses au point voulu, communiquent au document une faiblesse et une fadeur qui engendrent une incertitude de style frisant l'incorrection. C'est une pièce toute politique. Jamais paroles suprêmes ne furent plus insignifiantes de ton et moins pénétrantes. Ce n'est l'œuvre de personne. Pauvre trophée d'une victoire qu'il était plus sage de ne pas chanter sur les toits,

Il y a plus. Les torts de Talleyrand envers l'Église n'ont pas été ses seuls torts publics. Il n'était pas pur du côté de l'argent. Certes, à aucune époque de sa vie, aucun prix qu'on y eût pu mettre ne l'eût fait fléchir, comme négociateur ou ministre, sur les intérêts de la nation française, dont la grandeur a été son idée constante à travers tous ses avatars politiques. Mais, dans la marge d'action que lui laissait le patriotisme, il a très librement profité de ses fonctions pour s'enrichir, soit qu'il donnât le mauvais exemple de spéculer et d'agioter sans trêve et sans mesure, grâce à sa connaissance des événements, soit qu'il prélevât des tributs princiers sur les fournisseurs publics et les principicules allemands dont il prenait en main la cause dans les affaires. Ces tributs lui servaient à soutenir un faste et un train d'existence nécessaire à son prestige et à son influence même. Il ne poussait pas le mépris du bon ordre jusqu'à n'en point mettre un peu de côté. Je conçois certes qu'il ne lui fût demandé aucun compte ostensible de ces abus déjà anciens et sur lesquels Napoléon avait fermé les yeux. Mais, comme l'abbé Dupanloup ne nous rapporte aucun indice de pénitence qui y ait correspondu, fût-ce très discrètement, on éprouve encore de ce chef un certain malaise de le voir si pieusement satisfait. Ne doutons pas d'ailleurs qu'il ignorât ce que tout le monde savait et que le soupçon n'en soit pas venu à son

esprit, tout possédé, en cette occasion, par les beaux et les flatteurs côtés des choses.

Sa relation n'a pas trait seulement à l'acte de rétractation publique, mais au tête-à-tête qu'il eut quelques heures plus tard avec le malade et où il le pressa, s'étant « réconcilié avec l'Église », de se « réconcilier avec Dieu ». M. de Talleyrand fit sa confession, et le confesseur n'en a parlé que dans la mesure où cela lui était permis. Cette limite observée, il ne s'est pas, sur ce point tout personnel, montré plus sobre d'effusion. On croirait lire le récit de la confession d'un saint :

Je m'approchai, et aussitôt, ses deux mains saisirent les miennes, et les prenant avec une force et une émotion extraordinaires, il ne les quitta plus pendant tout le temps que dura sa confession ; j'eus même besoin d'un grand effort pour dégager ma main des siennes, quand le moment de l'absolution fut venu. Il la reçut avec une humilité, un attendrissement, une foi qui me firent verser des larmes.

Et il termine :

Dieu voit le secret des cœurs ; mais je lui demande de donner à ceux qui ont cru pouvoir douter de la sincérité de M. de Talleyrand, je lui demande de leur donner à l'heure de la mort les sentiments que j'ai vus chez M. de Talleyrand mourant et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

C'est un peu violent ! En principe, la foi de l'abbé Dupanloup l'autorisait à croire qu'une influence

surnaturelle avait accompli ce miracle chez le moribond, et fait de lui, à la dernière heure, un chrétien saisi, ému, pénétré. Mais de telles transformations, pour être rendues vraisemblables, doivent correspondre à quelque disposition manifeste de la nature, ou à quelque travail préparatoire qui a eu le temps de se faire dans les sentiments. Or, s'il est un genre de natures et d'esprits chez qui ces sortes de révolutions psychologiques, de secousses intérieures, ne soient guère à prévoir, et qui semblent invinciblement parés contre elles par l'excès même de leur facilité et de leur souplesse, c'est celui, le moins déchiffrable pour un homme comme Dupanloup, auquel appartenait Talleyrand. Quant au travail qui avait pu s'opérer chez celui-ci, l'abbé s'était infiniment exagéré la portée de quelques propos courtois et délicats (la délicatesse de Talleyrand savait être exquise) sur Saint-Sulpice, les bienfaits et la bonté de la religion, les souffrances et les vertus du clergé de France. Ces propos, il les avait, à la lettre, transfigurés. Et qu'on ne me fasse nullement conclure de là que Talleyrand ait manqué de sincérité à son lit de mort et joué une farce au prêtre qui l'assistait. La jolie boutade d'un de ses contemporains disant « qu'après avoir roué tout le monde, il avait réussi à rouer Dieu » me paraît téméraire. En tous cas, elle force la note. Ce qui se passe dans un esprit, aux suprêmes instants où il se possède

encore, est mystérieux. Il est très possible (ce serait, si j'en osais faire une, mon hypothèse) que Talleyrand ait cédé aux vœux de l'abbé et de son entourage par une inspiration de bienveillance et de douceur tout humaines <sup>1</sup>. Il n'est pas impossible

---

1. Sur la mort de Talleyrand, dont je n'ai parlé que pour les clartés qu'elle projette sur le caractère et l'esprit de l'abbé Dupanloup, il existe une abondante littérature. La relation de l'abbé Dupanloup se trouve citée en grande partie dans sa *Vie* par Lagrange, et, en entier, dans la *Vie privée de Talleyrand*, par B. de Lacombe. L'article de Sainte-Beuve, dans les *Nouveaux Lundis*, contient à ce sujet des données de première main et des traditions de source contemporaine. Depuis, ont paru les *Mémoires* de la comtesse de Boigne, dont le tome IV contient un récit de l'événement fait dans un esprit de scepticisme et de malignité, mais non sans finesse et philosophie. Madame la princesse Radziwill, née Castellane, a publié (1908) une lettre de son aïeule, la duchesse de Dino, à l'abbé Dupanloup, destinée à confirmer les appréciations de celui-ci sur les sentiments dans lesquels Talleyrand est mort. Je n'indique que les principaux documents. Pour l'interprétation des faits, on connaît les pages célèbres de Renan au chapitre III des *Souvenirs d'enfance*. On trouvera au tome II de l'*Histoire du petit séminaire de Saint-Nicolas* par l'abbé Schœner, une page et une note substantielles sur le sujet. Historien remarquable, esprit ouvert et judicieux, M. Schœner est bien loin d'occuper, comme l'abbé Maynard, position d'adversaire à l'égard de Dupanloup. C'est un admirateur éclairé, un respectueux et clairvoyant ami. Il écrit : « Talleyrand signa juste quelques heures avant sa mort, une rétractation suffisante et Dupanloup *affirma* lui avoir donné l'absolution. Mais n'entre-t-il pas un peu de candeur dans les mots qui terminent la relation qu'il fit de ces derniers moments... ? » J'ai cité ces mots. « Il faut bien avouer, dit encore M. Schœner, avec l'*Ami du Clergé* (5 mai 1904) qu'on a le droit de souhaiter une préparation à la mort plus pleine d'espérances et on est effrayé de penser que Talleyrand aurait fini sa vie par une dernière duperie ». Ma propre version considère cette supposition comme trop forte. Mais quelle faiblesse de jugement chez cet autre biographe qui dit à ce propos que Dupanloup « était assez connaisseur d'hommes pour ne pas se laisser jouer ! » Qui veut trop prouver... L'abbé Cognat, dans son livre *M. Renan hier et aujourd'hui*, écrit pour réfuter les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, s'exprime comme s'il eût

qu'une étincelle bien tardive d'émotion chrétienne se soit réveillée dans son âme usée. Mais dans ce cas même, la manifestation de ce qu'il éprouvait n'a pas eu ce pathétique qui était si peu dans ses cordes, ne s'est pas accompagnée de ces attitudes « d'humilité », d'« attendrissement », de ferveur qui, « prêtées à un tel homme », comme dit l'abbé Maynard, sont des « visions ». Le pathétique religieux de cette scène, c'est l'abbé Dupanloup qui l'y a mis de toutes pièces. Il y a de quoi être touché de sa candide confiance. Mais n'y a-t-il pas aussi (je le demande au simple point de vue de la vérité psychologique, qui seul me préoccupe ici) de quoi avoir la cervelle un peu irritée de son aveuglement ? S'étant engagé dans cette affaire avec la plus vive ardeur, il a pris cette ardeur pour la mesure de son succès.

---

été présent au séminaire, ainsi que Renan, au moment où l'abbé Dupanloup avait à s'occuper de la grande affaire de cette mort prochaine. « Il nous demandait, dit-il, de prier pour l'illustre mourant. » Or, celui qui devait devenir l'abbé Cognat n'est arrivé à Saint-Nicolas qu'à la fin de l'année 1838, c'est-à-dire sept ou huit mois après l'événement. L'abbé Cognat est un de ces esprits de l'école de Dupanloup, vivement affirmatifs, mais peu doués pour appréhender le fait, le réel. Il est de la même lignée respectable et légère que Mgr Lagrange.

#### IV

Renan, dans ses *Souvenirs*, appelle « visée de génie », le choix que l'archevêque avait fait de l'abbé Dupanloup pour la direction de Saint-Nicolas. L'expression est à peine hyperbolique. Les sept années pendant lesquelles il a gouverné cette maison ont été pour elle une période d'éclatante renommée au dehors, de « vie intense », de débordante activité scolaire, de ferveur littéraire enthousiaste, de vertu et de flamme juvéniles, au dedans. Tous ceux qui s'y sont trouvés à cette époque en ont gardé un étonnant souvenir.

Dans le vieil et austère établissement de la rue de Pontoise, le nouveau Supérieur n'était arrivé que pour tout renouveler. La faveur des familles du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré, faveur portée au comble par le succès de sa mission auprès de Talleyrand, lui en avait procuré les moyens. Comme elles lui offraient tout ce qu'il voulait, il leur demanda de l'argent pour rebâtir des locaux sombres et insuffisants. Et il leur demanda leurs fils, souhaitant que sa maison fût « une maison d'éducation modèle, telle qu'il la concevait, et non plus un séminaire au

type ascétique et cléricale<sup>1</sup>.... La jeunesse destinée à l'état ecclésiastique et la jeunesse destinée au premier rang social lui paraissaient devoir être élevées de la même manière. » Il espérait que la future élite cléricale qu'il préparait gagnerait à ce « mélange avec des jeunes gens du monde, soumis aux mêmes disciplines, une teinture et des habitudes plus distinguées que celles qui résultent de séminaires peuplés uniquement d'enfants pauvres et de fils de paysans ». En même temps, les ressources apportées par cette clientèle riche lui permettaient de faire une vie plus douce et plus délicate à tous ces enfants qui ne payaient point. Qu'une telle conception lui ait inspiré une ardeur particulière pour la réaliser (à lui qui mettait tant d'ardeur à tout) on le comprend profondément, si l'on songe qu'elle était comme une émanation de sa personne elle-même, en qui le hasard complexe de sa naissance avait réuni un aristocrate de haute lignée avec un enfant du peuple recueilli par l'Église et lui devant tout<sup>2</sup>.

C'est ce caractère aristocratique qui était nouveau. L'admission, parmi les futurs clercs, d'un certain nombre de jeunes gens destinés à l'état laïque, se pratiquait déjà dans beaucoup de petits séminaires. Comme ceux-ci étaient alors les seules maisons d'en-

---

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 170.

2. J'avais rédigé pour ce passage une note inspirée par l'acte de naissance de Dupanloup et la très curieuse pièce qui s'y trouve

seignement catholique, les familles qui désiraient faire élever leurs enfants par les prêtres étaient obligées de les y placer, jusqu'aux deux dernières années d'études, lesquelles, en raison du monopole, devaient s'accomplir au lycée, si l'on voulait avoir accès au baccalauréat. Mais il était entendu que cette admission ne constituait qu'une tolérance révocable et que l'élément profane devait se plier aux mœurs et aux règles de l'élément clerc, et en revêtir, si j'ose dire, la grise couleur. A Saint-Nicolas, les choses prirent une tournure différente. D'une part, l'éclat social des noms que l'abbé Dupanloup attirait se communiqua à sa maison et la mit à la mode ; Cousin, dans un discours parlementaire de ce temps, observe que la bourgeoisie riche trouve maintenant « du bel-air » de placer ses fils au petit séminaire de Paris. D'autre part, l'autorité du Supérieur était trop grande et il était, dirai-je, trop prêtre dans l'âme, pour accepter que le sérieux des

---

annexée : documents que je m'étais procurés à Saint-Félix, près d'Annecy, où l'évêque d'Orléans a vu le jour. Il y a là tout un roman, sinon un drame. C'est dire quel acte de vertu j'accomplis, moi, homme de lettres, en sacrifiant cette note qui n'aurait d'ailleurs déshonoré aucune mémoire, mais que les amis, survivants encore, de Mgr Dupanloup eussent jugé peut-être en user de trop familière façon avec un souvenir qui leur est resté ardemment cher et qui le mérite à de si nobles titres. Il me suffira de dire que le père de Félix Dupanloup ne s'appelait pas Dupanloup (bien qu'il y eût des Dupanloup à Annecy), mais portait un des grands noms de France. Sa famille exerça sur l'enfant et la mère une haute et assidue protection. Cette origine était connue dans le faubourg Saint-Germain, qui considéra toujours Dupanloup comme un des siens.

mœurs eût à souffrir d'un renom si parisien. Il voulut que Saint-Nicolas atteignît un grand prestige mondain pour la délicatesse des manières et l'élégance brillante des études, et qu'il restât petit séminaire pour la sévérité de la discipline morale et la prépondérance de la religion. Deux desseins qu'il embrassait avec une égale ferveur et qu'il était homme à concilier. On jugera de sa rigueur par le trait suivant : le jeune neveu de Victor Hugo lui ayant été proposé comme élève, il posa pour condition que l'oncle ne vînt jamais porter au parloir le bruit d'une renommée trop étourdissante pour de jeunes oreilles, trop fascinatrice pour de jeunes cœurs<sup>1</sup>. Faire accepter une telle sévérité à des gens du monde, réaliser un complet amalgame moral entre des jeunes gens pris aux antipodes de la société, était chose difficile. L'abbé Dupanloup y parvint par son ascendant. Renan observe que la considération primordiale par lui attachée au talent l'y aida beaucoup : « L'idée que le talent primait tout le reste, étouffait les divisions et, au bout de huit jours, le plus pauvre garçon débarqué de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon thème ou quelques vers latins bien tournés, était l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter<sup>2</sup>. »

---

1. Schœner, t. II, p. 362.

2. Renan, *Souvenirs*, p. 170.

S'il réussit dans une tâche où eussent échoué tant d'autres, ce fut par la passion qu'il y mettait et par la prodigieuse action personnelle dont cette passion était la source. On eût dit qu'il animait et remplissait la maison à lui seul. Chacun de ses deux cents élèves, « existant distinct dans sa pensée », se sentait perpétuellement en sa présence et comme sous son souffle. « Il était pour chacun d'eux l'excitateur... le motif de vivre et de travailler. » Bien que son pouvoir fût réellement sans bornes, ce n'est point par la crainte qu'il régnait, mais par le mouvement que sa vie exubérante et passionnée imprimait à toute chose, depuis les études et l'émulation, qu'il stimulait à un degré dont nous n'avons plus idée depuis longtemps, jusqu'aux parties de barres où il se mêlait en dépit de la quarantaine approchante, et sans y rien perdre de son autorité. « Il nous entraînait, écrit le cardinal Lavignerie, son ancien élève, à la manière d'un ouragan de lumière et de feu, courbant et absorbant tout, comme c'est la loi des personnalités puissantes <sup>1</sup>... » Le moment où cette puissance communicative atteignait ses plus hauts effets, c'était celui de la « lecture spirituelle », demi-heure quotidienne où il réunissait la totalité de ses élèves et enlevait de son éloquence ces jeunes esprits fré-

---

1. Lettre-préface au tome III de la *Vie de Mgr Dupanloup*, par l'abbé Lagrange.

missants. « Toute circonstance de la vie intérieure de la maison, tout événement personnel au supérieur ou à l'un de ses élèves était l'occasion d'un entretien rapide, animé », et comme le léger tison allumant le feu oratoire, où se donnait tout entière l'âme du chef. La littérature y avait sa place. Certains entretiens sur Virgile firent une impression inouïe. « La séance des notes du vendredi était quelque chose de plus saisissant et de plus personnel encore. Chacun vivait dans l'attente de ce jour. Les observations dont le Supérieur accompagnait la lecture des notes étaient la vie ou la mort <sup>1</sup>. »

En principe, le gouvernement des maisons d'éducation catholique est absolu et paternel, à la différence des établissements de l'État, soumis à une réglementation du dehors et où l'autorité s'exerce sous mille contrôles et regards de l'administration universitaire et des parents. A Saint-Nicolas, ces caractères se trouvaient fort accentués, du fait qu'une seule main y concentrait l'autorité sur tous les détails, et que cette main se montrait impérieuse et cassante au point de provoquer contre elle, si j'en crois une tradition répandue dans le clergé, d'assez âpres murmures. Ces murmures ne venaient pas des élèves, mais, dit-on, des collaborateurs ecclésiastiques de M. Dupanloup, auxquels il s'en

---

1. *Souvenirs*, p. 178.

faut qu'il fût toujours agréable. Plus tard, évêque d'Orléans, on le verra beaucoup plus aimé de ses laïques que de ses prêtres, qui porteront mal le joug et s'abonneront, en manière de fronde, à *l'Univers* de Veuillot. Vérification faite en ce qui concerne Saint-Nicolas, et autant qu'il est possible en une question de ce genre, cette disposition d'impatience irritée n'aurait existé que chez une partie du personnel enseignant, dont la majorité se serait philosophiquement accommodée des intempérances autoritaires du maître, en faveur de ses vertus, ou bien se serait laissé enlever dans son tourbillon et l'aurait suivi avec l'enthousiasme d'un dévouement sans bornes<sup>1</sup>. De ses élèves, en tout cas (et c'est ce qui nous intéresse), il était, comme dit Renan « adoré ».

---

1. De ces derniers devait être M. Du Chesne, professeur de rhétorique. M. Dupanloup ayant fait en décembre 1840, un voyage à Rome, il écrit dans son compte rendu hebdomadaire du travail de la classe : « Enfin tout eût été parfait, si pendant cette semaine, il n'y avait pas eu quelqu'un de moins à Saint-Nicolas ; Horace n'aurait pas manqué de lui dire :

*Serus in cœlum redeas...*

... *Hic æmes dici pater atque princeps.*

Et ailleurs, à propos d'un devoir d'élève : « Henri Nollin nous a raconté en vers latins une visite de Pierre le Grand à la Sorbonne, comme un homme qui trouve heureux ceux qui vont en Sorbonne ! » M. Dupanloup venait d'être, comme nous le mentionnerons plus loin, chargé de la chaire d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie, en Sorbonne. J'emprunte ces textes naïfs aux cahiers de notes de la classe de rhétorique pour l'année 1840-1841. Ces vieux registres scolaires de Saint-Nicolas sont en la possession de M. l'abbé Schœner, qui a bien voulu nous les communiquer. Nous y ferons d'abondants et, croyons-nous, de curieux emprunts.

Eux voyaient en lui le père plus que le maître. Renan nous apprend qu'il n'existait pas de punition au petit séminaire ; un élève qui ne donnait pas satisfaction était exclu. Ce renseignement n'est pas tout à fait exact en droit ; il l'est en fait. On ne punissait pas, bien que certaines punitions fussent prévues, mais le Supérieur prononçait facilement et sans appel l'exclusion d'un élève. Et ce qui est intéressant, c'est qu'il ne la prononçait pas seulement pour des fautes qui l'auraient déterminée en tout collège bien tenu, mais aussi en l'absence de fautes positives, et à cause de tendances qui, sans être perverses en elles-mêmes, faisaient un sujet réfractaire à l'impulsion générale qu'il voulait donner. « Vous êtes un excellent jeune homme ; mais votre esprit n'est pas ce qu'il nous faut ; séparons-nous amis ; quel service puis-je vous rendre ? <sup>1</sup> »

---

1. *Souvenirs*, p. 187.

Les appréciations de Renan sur l'éducation de Saint-Nicolas, appréciations qui ne figurent pas seulement dans ses *Souvenirs*, rédigés à quarante ans de distance, mais qui se répandaient déjà dans ses lettres à François Liart, écrites d'Issy et de Saint-Sulpice, dans les trois années qui suivirent sa sortie du petit séminaire, nous intéressent à deux titres. Tout d'abord, pour le jour dont elles éclairent un sujet qu'il a lui-même tant contribué à rendre célèbre, et sur lequel nous complétons et corrigeons, autant qu'il est besoin, ses informations par des informations d'autres sources ; en second lieu, parce que l'influence qu'il a reçue de cette éducation et ses réactions à son égard constituent le premier chapitre important de l'histoire de sa pensée, chapitre moins émouvant que celui de son passage à Saint-Sulpice, plus décisif cependant qu'on ne serait porté à le croire, d'après l'âge qu'il avait alors.

Renan loue et nous louons avec lui l'abbé Dupanloup pour l'extraordinaire élan que son action brûlante imprimait au travail et au désir de bien faire de tous ses élèves, pour l'aliment que son zèle fournissait à la plus noble passion de la jeunesse, qui est

l'admiration et la reconnaissance pour un maître. Il le loue surtout de s'être formé de l'éducation une certaine idée d'ensemble, même critiquable sous plus d'un rapport, d'avoir eu en vue un résultat moral et social déterminé, un type d'homme qu'il se donnait mission de préparer pour la société et pour l'Église. C'est cette vue directrice, cette orientation supérieure qui fait défaut à beaucoup de prétendus éducateurs, pour lesquels l'éducation ne consiste qu'en une juxtaposition d'enseignements et de disciplines dispersés, sans tendances communes. Le supérieur de Saint-Nicolas subordonnait tous les moyens de la règle et de l'instruction à un plan de formation générale. Toute sa pédagogie était orientée vers un idéal. Et c'est ce qui lui conférait, quelques défauts qu'elle pût offrir, quelles que pussent être les insuffisances de cet idéal, un incontestable caractère de grandeur et de générosité.

De plus, s'il avait le tempérament autoritaire, sa pédagogie était libérale. Elle se fondait sur une dose de confiance raisonnable en la nature de l'enfant. Il voulait avant tout la franchise, la pleine ouverture du cœur. De vifs défauts, mêlés à cette qualité, qui en emporte tant d'autres avec elle, l'inquiétaient moins qu'une vertu tranquille et d'apparence irréprochable derrière laquelle on ne sait ce qui couve. Il a écrit des choses profondes (la psychologie de l'enfance est la seule matière sur laquelle il ait eu

quelque profondeur) sur la troublante énigme morale d'un enfant auquel on n'a jamais rien à reprocher. Il condamnait la culture du scrupule. Il bannissait la contrainte et la peur en fait de pratique religieuse. Que les tièdes fussent tièdes ! Il s'agissait de les toucher, non de les terroriser. Il raconte, dans son livre de *l'Education*, avoir eu quelques élèves qui ne faisaient pas leurs Pâques et n'avaient pas traité « ces pauvres enfants » moins bien que les autres. Ceux-là l'en admireront, dont le jeune âge a été tourmenté par des prêtres maladroits, qui, les voyant, quoique parfaitement honnêtes, peu capables d'émotions pieuses ou bien touchés de quelque trouble précoce des sens, les traînaient à confesse comme des criminels. Je n'en parle pas d'après Renan, qui, alors régulier de piété, et d'imagination fort pure, n'était pas exposé à ces persécutions et a pu ne pas sentir le prix d'un maître qui les réprouvait de toute sa virilité et sa droiture de franc soldat.

Renan, par ailleurs, exagère ou, du moins, il souligne trop, quand il dit que M. Dupanloup était « à lui seul le règlement » de la maison. Nous ne croyons pas avoir donné une faible idée de la vivacité ni des excès de son action personnelle. Nous devons dire, pour ne rien omettre, qu'il ne s'y confiait pas uniquement et qu'il a élaboré bien des règles intérieures, jugées bonnes après lui et assez généralement adoptées dans les maisons du genre de la sienne.

Ses interminables ouvrages sur l'éducation sont bien loin de renfermer une substance proportionnée à leur volume. Il serait pourtant fort injuste de nier qu'il y ait pour les éducateurs, catholiques ou non, beaucoup de fécondes idées à y prendre.

Arrivons aux défauts que Renan trouve à reprendre dans la formation de Saint-Nicolas. Ils sont d'ordre intellectuel et se laissent ramener à un certain défaut fondamental et unique, qui se faisait sentir dans les divers domaines de l'enseignement par des effets similaires.

Dans le domaine religieux tout d'abord, par la façon superficielle dont les données dogmatiques du christianisme étaient proposées aux esprits, dont les croyances qu'il impose étaient établies et fondées au regard de l'intelligence.

Voici comment Renan s'en exprime dans le fameux passage de ses *Souvenirs* où il veut rendre le contraste qui le frappa entre le milieu breton d'où il sortait, et le milieu parisien où il tombait :

Oui, un lama bouddhiste ou un faquir musulman, transporté en un clin d'œil d'Asie en plein boulevard, serait moins surpris que je ne le fus en tombant subitement dans un milieu aussi différent de celui de mes vieux prêtres de Bretagne. Ma venue à Paris fut le passage d'une religion à une autre. Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui que je trouvais ici, qu'une vieille toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale. Ce n'était pas la même religion. Mes vieux prêtres, dans

leur lourde chape romane, m'apparaissaient comme des mages ayant les paroles de l'éternité ; maintenant, ce qu'on me présentait, c'était une religion d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée, une dévotion de petites bougies et de petits pots de fleurs, une théologie de demoiselles, sans solidité, d'un style indéfinissable, composite comme le frontispice polychrome d'un livre d'Heures de chez Lebel.

Ces figures veulent dire qu'à Tréguier, le christianisme était présenté dans l'antique nudité de sa pure substance doctrinale, comme il l'est dans le *Catéchisme du concile de Trente*, ou dans l'*Exposition de la doctrine catholique*, de Bossuet. Les formules dogmatiques des Conciles, les preuves historiques et théologiques de la « vraie religion », telles que les ont élaborées les Pères et les Scolastiques, y étaient jugées l'alpha et l'omega de ce qu'il faut enseigner et expliquer sans vains ornements, comme sans atténuations prudentes. Ces vieilles démonstrations, à base de surnaturel et de miracle, mais développées, à partir de cette base, par les seuls moyens du raisonnement et de l'analyse, n'y étaient point remplacées par des arguments éblouissants et sonores, empruntés aux beautés de la religion chrétienne, aux inspirations dont elle dote les arts et aux effets qu'y puise l'éloquence, aux tableaux touchants et gracieux de ses cérémonies solennelles, au souvenir ému que Napoléon I<sup>er</sup> avait gardé du jour de sa

première communion, au témoignage rendu à l'Évangile par de fameux guerriers, de grands savants, des membres de l'Institut. On n'y prouvait point la divinité de Jésus-Christ « par Mahomet ou par la bataille de Marengo ». « Ces pantalonades théologiques qu'on fait applaudir à Notre-Dame, à force d'aplomb et d'éloquence, n'avaient aucun accès auprès de ces sérieux chrétiens. » « Les pantalonades » en question sont, il est vrai, de Lacordaire, et les sérieux chrétiens dont Renan nous parle en cet endroit sont les Messieurs de Saint-Sulpice. Mais Renan met (un peu bien sommairement et sans assez d'attention à la notable diversité de positions que je me suis appliqué à définir) Lacordaire et Dupanloup dans le même sac pour leur aversion rhétoricienne ou lyrique à l'égard de la franchise et de la fermeté doctrinales, et il rapproche le sérieux rude et simple de ses maîtres de Tréguier du sérieux savant des Sulpiciens, pour les opposer ensemble aux légèretés et mondanités de l'apologétique à la mode de Notre-Dame ou à la mode de Saint-Nicolas. Ce n'est point qu'à Saint-Nicolas on répudiât les grands docteurs de la tradition. On les vénérât, au contraire. On les célébrait en des discours d'apparat où saint Chrysostome était un aigle et saint Thomas un lion. Mais on les vénérât d'un peu loin. A l'arsenal de leurs argumentations et de leurs dialectiques massives, couvertes de la poussière

de l'école, on préférerait les armes brillantes, mais plus molles et faciles à manier, du chaleureux, du pittoresque, du pathétique et de l'agréable.

L'abbé Cognat, qui fut, dans les mêmes années que lui, l'élève de M. Dupanloup et en reçut la marque au point de n'avoir pu, sa vie durant, rien voir, ni juger qu'avec les yeux de son maître, a protesté contre ce tableau, sans en contester précisément les traits, mais en accusant Renan de les défigurer de mauvaise foi. Il lui reproche de travestir les ménagements observés à l'égard de l'âge qu'il avait alors, et de donner pour faiblesse ou frivolité de la doctrine ce qui n'en était que l'adoucissement nécessaire à l'usage d'une tendre adolescence. Il faut du lait aux jeunes gens, énonce-t-il d'après saint Paul. Il faut parler à leur imagination, à leurs sentiments, ne pas vouloir charger leur raison, encore peu solide, d'un fardeau qu'elle ne peut porter. Un enseignement plus fort, une initiation méthodique aux raisonnements, aux enchaînements de la théologie, aux savantes controverses du dogme, trouvera son heure et viendra plus tard.

L'abbé Cognat n'a pas bien saisi la pensée de son ancien condisciple. Et celui-ci, de son côté, a omis une distinction nécessaire, qui l'eût couvert contre l'objection. Hanté par le souvenir de la longue et tragique lutte que sa raison allait avoir à soutenir sur la question de la foi, il ne pense plus qu'aux

besoins rationnels dont il se plaint que l'éducation religieuse de Saint-Nicolas ne tînt pas assez de compte. Et il semble oublier ces autres besoins, sentimentaux, imaginatifs, sensibles, qu'évoque son contradicteur, qui appartiennent aussi à notre nature et doivent être contentés eux-mêmes, quand il s'agit, comme dans l'éducation religieuse, et même dans l'éducation en général, de prendre tout l'homme. Apparent ou réel, cet oubli donnerait à sa critique, n'était le charme et la vie de l'expression, je ne sais quel air de jansénisme ou de calvinisme rationaliste. Cette critique cependant n'en est nullement infirmée au fond, parce que, tout en ayant le tort de ne point réserver le sain et juste usage des moyens propres à donner prise à la religion sur la partie affective de l'homme, elle n'en vise en réalité que l'abus. Et l'abus consiste à se servir de ces moyens pour donner le change à la partie intellectuelle frustrée. Les parures que l'éloquence et l'art, une éloquence et un art supposés d'ailleurs de bon goût, peuvent ajouter à la religion, les émotions poétiques qu'ils en peuvent faire jaillir, n'ont rien qui choque ou scandalise, si elles ne sont pas données comme des preuves de sa vérité, et ne s'offrent pas avec la prétention de satisfaire l'esprit en ce qui la concerne. Il en va tout autrement si elles usurpent ce rôle démonstratif et, contre toutes les difficultés que l'intelligence peut faire, arborent triomphalement leur simple prestige. Alors, elles

ne sont plus que vanité et fadeur qui appellent la sévérité. Voilà l'erreur véritable où Renan se plaint que penchât un esprit comme l'abbé Dupanloup. « Le talent, écrit-il, était pour lui la base de la foi. » Ce raccourci célèbre signifie que le lustre de tant d'expressions oratoires auxquelles les choses du catholicisme ont donné et peuvent indéfiniment donner lieu, la grâce ou l'éclat de tant de recommandations ornementales qui les revêtent et sur lesquelles on peut broder, étaient offerts comme des légitimations suffisantes de la croyance dogmatique. L'habitude d'un tel quiproquo, bien loin de favoriser chez les jeunes gens l'éveil de la raison, affaiblissait chez eux le sens de la vérité et leur faisait prendre en dédain les conditions rudes et austères de son contrôle et de sa recherche. Au dire de Renan, les « nicolaïtes » payaient cher leur accoutumance à ce régime brillamment endormeur, une fois entrés dans les classes de Saint-Sulpice. Là, il s'agissait de mordre à la scolastique et d'aller au fond des idées, avec des argumentations en latin barbare. Ils s'y trouvaient fort dépaysés et n'y étaient pas estimés.

Ce dernier trait est fort caractéristique. L'abbé Cognat le rejette encore. Il dit n'avoir nullement remarqué ce prétendu renom de frivolité intellectuelle fait, dans Saint-Sulpice, aux nicolaïtes. Nous sera-t-il permis d'observer que, nicolaïte lui-

même, il est juge et partie en cette question, et de faible autorité contre une remarque critique que son tour d'esprit devait précisément l'empêcher de faire. Ce qui est certain et a son poids, c'est que, de cette remarque, Renan ne s'est pas avisé après coup, et comme il écrivait ses *Souvenirs*, où M. Cognat l'a relevée ; elle a jailli sur le vif et on la trouve sans cesse dans les lettres à Liart, écrites du grand séminaire même et que n'a point connues M. Cognat.

D'ailleurs, le jugement sur Saint-Nicolas contenu dans ces lettres est bien plus sévère que celui des *Souvenirs*. Qu'on en juge :

Il y a à Issy une simplicité et une franchise qui me vont fort bien ; je ne crois pas qu'il y ait dans ces pays un lieu qui ressemble mieux à la Bretagne. Comme les nicolaïtes n'y dominent pas, l'esprit nicolaïtique y est presque étouffé ; car il est bon que tu saches qu'il y a ici (comme à Saint-Sulpice) deux classes assez distinctes : ceux qui ont été à Saint-Nicolas et qui ne peuvent que fort difficilement cesser d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire Parisiens de pays ou au moins d'esprit et de cœur ; et les autres qui viennent des divers diocèses de France, envoyés par leurs évêques et qui ont généralement beaucoup plus de simplicité, de franchise et aussi incomparablement plus de capacité, surtout pour les études sérieuses<sup>1</sup>.

« L'esprit nicolaïtique » est superficiel et cultive les vaines élégances.

---

1. *Fragments intimes et romanesques*, p. 212.

Parmi les nicolaïtes, il n'y a absolument que M. Billion qui ait l'esprit philosophique... ; les autres ne sont que de beaux parleurs qui veulent mettre du bon sens et des preuves de sentiment en tout, même en géométrie<sup>1</sup>.

Ces lignes sont datées d'Issy. L'année suivante, Renan écrit de Saint-Sulpice :

L'esprit nicolaïtique, dont il restait quelques vestiges à Issy, est ici complètement noyé dans la foule, vu que les nicolaïtes ne font qu'un point imperceptible au milieu de ceux qui viennent des autres diocèses et qui ont généralement un meilleur esprit et des têtes plus solides<sup>2</sup>.

C'est assez net. Et je veux bien que ce ton tranchant dénote une part d'exagération injuste. Du moins, est-il bien significatif que ce soit sous la forme

---

1. *Fragments intimes et romanesques*, p. 201. — M. Billion était, en effet, un esprit des plus remarquables. Il fut appliqué par ses maîtres aux études de mathématiques et de physique et devint professeur de ces sciences au grand séminaire de Bourges. C'est de là qu'il entretenait avec Renan, devenu laïque, une correspondance suivie, toute consacrée à des questions de physique générale et de philosophie. Ses lettres forment de véritables volumes. Elles se trouvent dans le recueil des inédits de Renan à la Bibliothèque Nationale. Il semble qu'il ne s'en soit perdu aucune. Que sont devenues celles de Renan ? La découverte serait digne de tenter un fureteur. M. Billion, après avoir enseigné quelques années à Bourges, fut envoyé au Canada où il se consacra exclusivement à l'apostolat religieux. Si l'on pouvait retrouver les lettres de Renan, la publication, au moins partielle, de cette correspondance offrirait le plus vif intérêt. Je n'ai pas fait une étude approfondie des lettres de M. Billion. Il faudrait pour apprécier les idées théoriques qui y foisonnent, une compétence que je n'ai pas. Mais j'y ai rencontré des traits qui m'ont frappé. Son imagination scientifique était-elle sûre ? Elle était au moins des plus vives et des plus abondantes.

2. *Ibid.*, p. 213.

d'une réaction vive et irritée contre une culture religieuse qu'il accuse de maintenir l'esprit à une assez lointaine distance du nœud des questions, que notre séminariste ait commencé à prendre conscience des exceptionnelles énergies et des appétits puissants de sa pensée. Il s'est, au contraire, trouvé tout de suite de plain-pied avec les enseignements de Saint-Sulpice qui écartent les voiles de la rhétorique et mettent en face du fond des choses. « Saint-Sulpice m'apprit à considérer comme enfantillage tout ce que M. Dupanloup m'avait appris à estimer le plus. » Saint-Sulpice « savait d'original ce que c'est que le christianisme ». M. Dupanloup ne le savait, théologiquement parlant, que de seconde main.

Tandis que la plupart de mes condisciples, affaiblis par l'humanisme un peu fade de M. Dupanloup, ne pouvaient mordre à la scolastique, je me pris tout d'abord d'un goût singulier pour cette écorce amère ; je m'y passionnai comme un ouistiti sur sa noix. Je revoyais mes premiers maîtres de Basse-Bretagne dans ces graves et bons prêtres, remplis de conviction et de la pensée du bien. Saint-Nicolas-du-Chardonnet et sa superficielle rhétorique n'étaient plus pour moi qu'une parenthèse de valeur douteuse. Je quittai les mots pour les choses. J'allais enfin étudier à fond, analyser dans ses détails cette foi chrétienne qui, plus que jamais, me paraissait le centre de toute vérité <sup>1</sup>.

---

1. *Souvenirs*, p. 222.

Cette étude et cette analyse allaient, comme on sait, aboutir à un rejet complet des formules dogmatiques du christianisme. Et c'est parvenu à un état d'entière incroyance que Renan compare et juge les divers types de pensée catholique qui ont mis ou essayé de mettre leur empreinte sur sa jeunesse. Or le jugement qu'il porte n'est pas du tout celui qui semblerait s'accorder avec une telle position d'esprit. D'où une apparence au moins de contradiction que nous devons tenter de résoudre.

Parmi ces manières de présenter le catholicisme, différentes de moyens, et pour ainsi dire de couleur, quoique répondant à une égale foi de fait, s'il y en a une qui devrait lui sembler maintenant moins inacceptable que les autres, n'est-ce point celle-là où le côté dogmatique s'offre avec le moins de relief et s'enveloppe le plus volontiers de considérations de morale, d'esthétique ou de sentiment, humainement accessibles ? Au contraire, celle-là où le dogme se déclare et s'accuse dans toute sa carrure et sa pesanteur théologique, dans toute la plénitude et la rigueur de ce formulaire immuable dont tant d'esprits modernes sont rebutés, ne devrait-elle pas lui inspirer le plus grand éloignement ? On sait qu'il n'en est rien et où vont ses préférences. Il explique celles-ci par une raison d'honnêteté intellectuelle. Le refus intégral et franc de croire est honnête. La déclaration intégrale et sans ambages de ce qu'il faut croire est

honnête. Ce qui est d'une probité moins sûre, c'est un opportunisme subtil qui biaise ou fait des façons avec l'expression de la croyance exigée, pour la faire passer plus aisément, qui y met des artifices, qui la fait scintiller de lueurs spécieuses, propres à en dissimuler plus ou moins la vraie figure, de manière à obtenir par là une foi « implicite », qui accepte tout, mais ne se met pas en face de tout ce qu'elle accepte. « Les conversions opérées par des prédications de cette sorte ne sont bonnes ni pour la religion, ni pour l'esprit humain. On croit avoir fait des chrétiens : on a fait des esprits faux, des politiques manqués. Malheur au vague ! mieux vaut le faux. La vérité, comme a très bien dit Bacon, sort plutôt de l'erreur que de la confusion <sup>1</sup>. »

L'apparente contradiction n'est pas encore résolue. Il y a un autre point de vue d'où l'on pourrait supposer que Renan ne voyait pas d'un mauvais œil l'antique vigueur du dogme éternelle par les mollesses de l'école romantique et de l'école libérale. Il juge l'éducation religieuse de sa jeunesse en incroyant, non en homme irréligieux. Pour lui, la religion ne se confond pas avec le dogme. L'essentiel, l'éternel, dans le christianisme, c'est un enseignement moral qui a sa plus haute expression dans l'Évangile et dont les dogmes n'offrent qu'une superfétation

---

1. *Souvenirs*, p. 218.

historique parasitaire. Je ne dis pas qu'il se soit attaché d'une manière constante à cette conception, commune à beaucoup d'esprits de son siècle. Elle l'a longtemps séduit. Il ne l'a jamais abandonnée tout à fait. Il a souvent parlé, avec les Allemands, de la religion « pure », c'est-à-dire affranchie, non d'esprit métaphysique, mais de tout dogmatisme arrêté. Ne lui serait-il pas naturel de se féliciter de ces relâchements, de ces concessions qui peuvent préparer de plus ou moins loin une dissolution bienfaisante, d'où sortira une religion intellectuellement épurée en laquelle l'esprit ne trouvera plus de gêne ? Une telle réforme serait certes dans ses vœux. Mais il ne compte pas pour y conduire sur des orateurs faibles de pensée. La faiblesse de pensée ne réforme rien. Il faudrait une initiative hardie, s'attaquant à fond aux supports intellectuels vermoulus de la croyance et les remplaçant en quelque façon pour sauver l'âme précieuse de celle-ci, sa substance et sa bienfaisance morale. Pour cette œuvre, Renan va jusqu'à dire qu'il compterait plus encore sur Saint-Sulpice, à cause de son intégrité de pensée et du sérieux de ses foncières connaissances théologiques, que sur les libéraux superficiels. Nous retrouverons plus d'une fois son esprit s'exerçant sur ce champ de rêves ou d'hypothèses. Retenons seulement son extrême sévérité pour toutes les formes de ce qu'il appelle le « néo-catholicisme » de la première moitié du

xix<sup>e</sup> siècle. Il les croit stériles, tant au point de vue de la tradition et de la conservation qu'à celui de l'avenir et du progrès.

Ayant ainsi jugé la théologie de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, Renan en apprécie dans le même esprit et d'une manière non moins mémorable les humanités, l'enseignement littéraire et profane. Nous allons l'entendre sur ce sujet. Mais comme ses observations générales sont ici assez profondément affectées du souvenir de certaines expériences toutes personnelles, sans la connaissance desquelles on ne les pourrait bien saisir, commençons par reprendre le contact de sa personne même, et par le regarder se mouvoir dans cette maison parisienne, prodigieusement éloignée de ses premiers rêves, où l'a porté la fortune.

## VI

Les premières impressions du jeune Breton séparé de sa mère et subitement transplanté furent pénibles. Au regard des Parisiens, le petit séminaire de Saint-Nicolas était une tranquille retraite, abritée du monde. Si on le comparait au petit collège rustique et tout patriarcal de Tréguier, à l'humble demeure maternelle, aux rues mortes de la petite ville bretonne, c'était le monde lui-même, c'était Paris et tout son mouvement. La solitude morale est plus cruelle à endurer dans le bruit d'une vie intense au milieu de laquelle on est jeté sans pouvoir y participer, que dans un lieu paisible et dans le silence amical des choses. L'abbé Cognat, témoin des débuts d'Ernest Renan à Saint-Nicolas, évoque l'image de ce nouveau venu « pâle et malingre, un corps chétif portant une grosse tête dont les yeux semblaient lire sous terre et ne se levaient que pour regarder de côté, timide jusqu'à la gaucherie, pensif jusqu'au mutisme, ne se mêlant jamais aux jeux, fort embarrassé de lui-même pendant les récréations, causant peu, et avec un très petit nombre d'amis <sup>1</sup> ». Quelles pensées s'agitaient

---

1. <sup>op.</sup> *M. Renan hier et aujourd'hui*, p. 51.

sous ce maintien replié et farouche, les *Souvenirs* nous le disent bien expressivement :

Ce fut la crise la plus grave de ma vie. Le Breton jeune est difficilement transplantable. La vive répulsion morale que j'éprouvais, compliquée d'un changement total dans le régime et dans les habitudes, me donna le plus terrible accès de nostalgie. L'internat me tuait. Les souvenirs de la vie libre et heureuse que j'avais jusque-là menée avec ma mère me perçaient le cœur..., je tombai malade ; selon toutes les apparences j'étais perdu. Le Breton qui est en moi, s'égarait en des mélancolies infinies. Le dernier *Angelus* du soir que j'avais entendu rouler sur nos chères collines et le dernier soleil que j'avais vu se coucher sur ces tranquilles campagnes, me revenaient en mémoire, comme des flèches aiguës... Le fond de ma blessure était le souvenir trop vivant de ma mère. Ayant toujours vécu seul auprès d'elle, je ne pouvais me détacher des images de la vie si douce que j'avais goûtée pendant des années. J'avais été pauvre avec elle. Mille détails de cette pauvreté même, rendus plus touchants par l'absence, me creusaient le cœur. Pendant la nuit, je ne pensais qu'à elle ; je ne pouvais prendre aucun sommeil. Ma seule consolation était de lui écrire des lettres pleines d'un sentiment tendre et tout humide de regrets.

Ainsi l'image de cette épreuve morale se reflétait-elle dans sa mémoire de poète, après plus de quarante années écoulées. Il est intéressant d'en recueillir l'aveu dans ses lettres du séminaire et de comparer cette lointaine évocation de ses sentiments avec leur première expression immédiate et naïve.

O ma chère mère, qu'il est pénible d'être séparés, je le sens bien maintenant ! Quand je pense à la vie douce et heureuse que j'ai menée avec vous à Tréguier, mon cœur est pris *d'une tristesse qui ne laisse pas d'avoir son charme*. Comme j'avais de l'ardeur pour l'étude, comme j'étais heureux quand j'étais avec vous, comme nous avons passé d'heureuses soirées, d'heureux moments, et nos petites promenades, comme elles étaient douces ; encore je me reproche qu'elles aient été si peu fréquentes, et que j'aie toujours montré si peu d'empressement pour aller faire avec vous de petits tours de promenade ; quand je me rappelle Liart, Guyomar, Le Gall, et tant d'autres, quand je pense à un collège où j'ai été si heureux, à cette ville où j'ai goûté tant de bonheur, je m'écrie de tout mon cœur : Ah ! j'étais heureux à Tréguier.

Le souvenir de tout cela me fait plaisir, mon excellente mère, quoiqu'il me remplisse de tristesse. Car, ma chère maman, il me vient quelquefois une pensée déchirante, c'est que ce bonheur ne reviendra plus pour nous. Enfin, soumettons-nous à la volonté de Dieu qui a voulu nous séparer et qui nous réunira aussi quand il lui plaira <sup>1</sup>.

A la tristesse de l'éloignement s'ajouta, sur place, une déception très vivement ressentie. Ernest n'obtint, aux premières compositions, qu'un rang médiocre : cinquième en version latine, sixième en vers latins, sur vingt élèves. Son courage en reçut un coup. Au collège de Tréguier, où il s'était fait une habitude d'être le premier, ses condisciples avaient

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 8

remarqué que, s'il n'était exceptionnellement que deuxième ou troisième de la liste, il ne le supportait pas fort bien, tombant pendant des heures dans un silence mélancolique dont on ne pouvait plus le sortir <sup>1</sup>. A Saint-Nicolas, où les élèves étaient beaucoup plus forts et façonnés par une rhétorique plus experte, par l'influence du milieu parisien à un tour de main littéraire qui faisait défaut à ce provincial robuste et mal équilibré, il devait naturellement s'attendre à d'assez faibles débuts. Mais aussi devait-il y convoiter avec plus d'ardeur encore que dans son petit collège breton l'honneur du succès, le succès y offrant le seul moyen de sortir d'une obscurité qu'il sentait n'être pas faite pour lui, Ernest Renan, et qui aggravait l'impression pénible de son dépaysement et de son exil. Ce sont souvent ces impatiences qui dénoncent un jeune homme appelé à la conquête d'une place illustre dans la vie. Il en a la vague prescience, et comme l'instinct. Cet instinct se traduit par une précoce exigence de réussite qui lui fait ressentir avec passion les menus échecs scolaires. Il se sent jeté hors de sa position normale ; il aspire à la reprendre avec l'énergie d'un puissant ressort refoulé. Ce n'est là, après tout, que le juste sentiment

---

1. J'emprunte ce trait fort vraisemblable à une courte notice biographique sur Renan, publiée en 1864 par Bazouge et de Carfort. C'est un travail très faible, mais dont les auteurs ont l'avantage d'avoir pu directement recueillir certaines traditions du collège de Tréguier.

de ce que l'on est, et je dirai même, quand il s'agit du moins de ne briller que par un mérite réel, de ce que l'on doit. Nul doute que ce fort sentiment contrarié n'ait eu sa part dans la maladie de langueur dont notre Breton souffrit pendant les premières semaines qui suivirent son arrivée à Paris.

Ce côté de son mal était le moins incurable. Il y avait composition toutes les semaines. Il suffirait d'une place de premier pour y porter remède. Point ne fut besoin d'attendre ce retour de fortune.

On connaît à ce sujet le récit célèbre des *Souvenirs*. C'était l'usage du petit séminaire, que les élèves qui écrivaient à leurs parents remissent leurs lettres ouvertes. Le directeur chargé de les lire « fut frappé de l'accent d'amour profond » de celles d'Ernest Renan à sa mère. Il en communiqua une à M. Dupanloup. C'était un vendredi, jour de la lecture des notes. Le phénix, ou, comme on dirait aujourd'hui, l'as de Tréguier n'était que « le cinquième ou le sixième ». La voix du supérieur s'éleva : « Ah ! dit-il, si le sujet eût été celui d'une lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier. » Nous sommes à même de fixer, d'après les archives scolaires de Saint-Nicolas, un souvenir un peu hésitant. La composition en question était la seconde de l'année, en vers latins, dont les places furent lues le 21 septembre. Ernest Renan y était classé sixième. Sa lettre montrée à M. Dupanloup était

celle qui contenait la touchante élogie sur l'heureuse et douce vie de Tréguier, dont nous avons extrait un passage <sup>1</sup>.

Au dire de Renan, la tendresse de ce qu'il écrivait toucha très vivement le cœur de M. Dupanloup, parce que lui-même « honorait sa mère d'un vrai culte », culte exalté sans doute par une sainte pitié pour la faute à laquelle il devait sa naissance. « Par là, dit-il, il y eut entre nous une vraie étincelle de communication. » Rien de plus probable que ce sentiment. Mais il n'explique pas seul, comme il semble résulter des *Souvenirs*, l'éclatant témoignage de sympathie protectrice décerné par le maître à l'élève. Comment M. Dupanloup n'aurait-il pas remarqué aussi la tristesse qui s'exhalait de cette lettre, et particulièrement le chagrin qu'on y confessait de n'avoir pas réussi ? Ce garçon est un fils tendre et exquis, et c'est quelqu'un ; il s'étirole, il va se rendre malade ; remontons-le ! M. Dupanloup sut trouver, pour cela, l'endroit sensible. Ce sont là circonstances qui complètent et, pour ainsi dire, assoient mieux la vérité de l'anecdote, sans lui rien ôter de son charme.

Toute parole de M. Dupanloup était puissante.

---

1. Cette attribution est certaine, si la mémoire de Renan ne le trompe pas sur la place « cinquième ou sixième » qu'il avait eue à cette composition. On pourrait discuter ce point. Mais il a vraiment peu d'importance.

Celle-ci fit loi. Elle abrégéa beaucoup, pour le Breton « lourdement engagé dans sa gaine », le temps qu'il aurait mis à faire connaître qui il était. Chacun, désormais, le sut. La louange du Supérieur tomba comme un rayon dans le trouble de son âme, qui en fut comme retournée. En soulageant un de ses maux, l'abbé Dupanloup avait soulagé les autres. Le relèvement de l'amour-propre avait adouci par contre-coup le regret rongeur de Tréguier. « J'existai pour lui, il fut pour moi ce qu'il était pour tous, un principe de vie, une sorte de Dieu. Un culte remplaça un culte et le souvenir de mes premiers maîtres s'en trouva fort affaibli. » L'exilé découvrit qu'à Paris aussi, on pouvait être fort bien. Les victoires qui lui étaient promises sur un tel théâtre le transformèrent à ses yeux. « Je songe quelquefois qu'en moi le Breton mourut ; le Gascon, hélas, eut des raisons suffisantes de vivre. Ce dernier s'aperçut même que ce monde nouveau était fort curieux et valait la peine qu'on s'y attachât. » Ne reprochons point à cette phrase des *Souvenirs* de donner à ce changement de perspective un caractère plus purement contemplatif qu'il ne l'eut en fait. Ce serait en méconnaître la délicate ironie. Faisons cependant toutes nos réserves sur ce départ des attributions psychologiques entre « le Breton et le Gascon ». Il faudrait savoir qui, au fond, est plus Gascon, du Gascon ou du Breton, quand une fois celui-ci a commencé à se débrouiller

dans la réalité, et qu'on le croit encore balancé dans les brumes de son rêve. Qu'Ernest Renan n'ait pas beaucoup tardé à former bon espoir de son acclimatation à la capitale, non plus d'ailleurs que M. Dupanloup à le juger définitivement sujet d'avenir; nous en avons la preuve dans la lettre du 30 mai 1839, où le jeune homme prie sa mère de l'aider aux démarches nécessaires pour obtenir son « excorporation du diocèse de Saint-Brieuc », condition requise de son agrégation au diocèse de Paris. L'évêque de Saint-Brieuc comprendra combien il serait injuste qu'il se réservât de réclamer un jeune clerc élevé aux frais du diocèse parisien, qui aurait ainsi engagé ces frais en pure perte. « Sans doute, il y a des âmes à sauver en Bretagne, mais la capitale est encore plus importante, puisqu'elle donne l'exemple aux autres. Quelquefois, d'énormes populations n'ont qu'un seul prêtre : il n'est pas étonnant qu'il y ait tant de désordre dans ce pays. » Il sera bon toutefois que la demande soit présentée directement à Monseigneur et que « cela fasse le moins de bruit possible à Tréguier, car on pourrait s'y opposer »<sup>1</sup>. C'est que Tréguier n'était point sans quelques droits, lui aussi, sur son nourrisson. Et je ne dirai point que celui-ci n'a pas, de ce côté, la conscience tranquille, il peut l'avoir tran-

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 51.

quille ; mais il n'a pas le cœur tout à fait à l'aise. La raison tirée des populations sans prêtre me paraît plutôt une mise au point à l'usage de la pieuse et simple chrétienne, dont je ne crois pas que le fils, même à cette époque de foi juvénile, ait rêvé pour lui la vie d'un simple pasteur qui évangélise obscurément Ménilmontant ou Picpus. Son maître n'a pas sur lui de tels desseins. Pour M. Dupanloup, Saint-Nicolas est comme une École Normale Supérieure où se forment les futurs évêques, l'élite éloquente et lettrée du clergé. Pour son disciple, c'est un cadre qui a commencé par l'étouffer et où il a maintenant conscience de se déployer et de s'épanouir à merveille.

La place de premier en composition, objet de tant d'inquiétudes, ne s'était pas trop fait attendre. Le 3 février, Ernest en annonce à sa mère « la grande nouvelle ». Il l'a obtenue en « lettre latine », matière où il l'aura encore à la composition suivante. Son application est opiniâtre et se traduit par une lente ascension, coupée de dégringolades, sur une pente rude à gravir. Il y aurait abus de paperasseries à donner le détail de ses places que je possède pour cette année-là (sa première année de Seconde), à montrer ses vicissitudes parfois cruelles en version grecque, en narration française, en histoire, ses places tout juste honorables en vers latins, soutenues et de plus en plus proches de la première en version latine, la fable en vers latins qu'il fait recevoir au

Cahier d'honneur, la pièce lyrique latine sur Jérémie, « de longue haleine et fort remarquable » où il a rendu éloquemment « la désolation du prophète de la douleur ». Plus intéressant à relever, le jugement sur ses qualités et défauts d'esprit qui résulte des notes de son professeur, M. Bessière. Celui-ci lui trouve plus de fond que de forme, plus de vigueur que d'agrément. Il critique « la sévérité naturelle de sa muse », sa « poésie trop rude et trop austère ». Voici la note de fin d'année :

Travail opiniâtre. Esprit naturellement plus solide que brillant, n'ayant pas été cultivé et dès lors trop peu sensible à l'harmonie, il n'a pas obtenu depuis qu'il est dans la maison des résultats aussi heureux que dans une autre, mais il est des revers qui valent des succès ; cette année seulement, il aura été écrasé par la classe <sup>1</sup>.

Il est assez piquant que celui qu'on accusera plus tard de répandre trop de charme sur des sujets graves ait commencé par encourir ce reproche d'excessive austérité dans des devoirs de collègue.

Renan et la plupart de ses camarades redoublèrent la Seconde, non parce qu'ils étaient faibles, mais parce que « M. Dupanloup était décidé à les rendre les plus forts élèves de France ». Les archives de la Seconde en cette année 1839-1840 sont malheureusement perdues et il n'y a pas de palmarès. Mais les

---

1. Cette appréciation, et celles citées plus loin, sont empruntées aux registres du séminaire.

sourires de la fortune à notre écolier sont reflétés dans ses lettres :

Vous me demandez des détails sur mes classes, ma bonne mère, je vous dirai que, cette année, elles ne me présentent que des fleurs, au lieu des épines de l'an dernier. J'ai toujours pour professeur l'excellent M. Bessière et pour condisciples les enfants les plus aimables, les plus spirituels, les plus honnêtes qu'il y ait au monde. Nos classes sont vraiment délicieuses, et par la bonté du professeur et par la docilité des élèves. Il me semble que c'est la plus forte classe de la maison... J'ai eu quelques légers succès. J'ai été premier en histoire et en version latine, et comme celui qui est trois fois premier de suite obtient des faveurs extraordinaires, entre autres celle de porter un soleil au lieu d'une croix, une ligue terrible s'est formée contre moi ; tous se sont réunis pour arrêter le soleil. Que pouvais-je faire seul contre vingt-trois élèves ? Cependant à force d'efforts, j'ai dissipé leur ligue et j'ai triomphé des secondes de l'an dernier. Mais, ô douleur ! ici s'avance un ancien combattant, un de ceux qui, comme moi, redoublent leur seconde, c'est le terrible Henri Nollin ; sous ses coups, je succombe, le soleil est arrêté, tout est perdu. Néanmoins, ma défaite n'a pas été trop honteuse, j'ai obtenu la troisième place. Les plus redoutables antagonistes sont ce fameux Henri Nollin... et le jeune, mais célèbre Alfred Foulon <sup>1</sup>.

Cette absence d'âpreté dans l'extrême ardeur, cette bonne grâce, cette gentillesse adoucissant les feux de l'émulation la plus vive, honorent l'enfant

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 28.

qui s'exprime ainsi et les maîtres qui forment ses sentiments. L'agréable tableau est complété par l'expression de joie d'Henriette, annonçant à sa mère après la distribution des prix, qu'elle a vu « leur bon et cher enfant couronné et applaudi cinq fois <sup>1</sup> ». Ne manquons pas d'évoquer les brillantes séances de l'Académie littéraire, composée des plus forts élèves de Rhétorique et de Seconde, qu'Ernest Renan a vu fonder le 6 décembre 1838, jour de la fête patronale de Saint-Nicolas, sous la présidence de Mgr l'Archevêque. Il n'y a tout d'abord été reçu qu'au titre de « candidat », ayant droit d'arborer « les jours de fête seulement une palme simple brodée en soie ». Il est devenu en avril de l'année suivante membre titulaire, distingué par le port de « deux belles palmes pour les jours de fête, et, les jours ordinaires, d'une croix seulement <sup>2</sup> ». Nous apprenons qu'à la séance du 21 novembre, jour de la Présentation, on distribuera aux académiciens « des décorations magnifiques, toutes brillantes d'or et de vermeil, que l'un des principaux artistes de la capitale est occupé actuellement à faire <sup>3</sup> ».

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 102.

2. Ces détails résultent des lettres inédites du 26 décembre 1838 et du 7 avril 1839. J'exprime ma respectueuse reconnaissance à madame Noémi Renan qui a bien voulu m'autoriser à chercher dans les inédits d'Ernest Renan déposés à la Bibliothèque Nationale des inspirations dont je n'aurais pu me passer dans ce travail.

3. *Lettres du Séminaire*, p. 79.

La perte du registre de la classe nous priverait de toute appréciation professorale pour cette seconde année, si nous n'avions dans les inédits une lettre adressée le 4 août 1840 par M. Bessière à « Messieurs les anciens de Seconde, à Gentilly », c'est-à-dire à la maison de campagne du séminaire, où les élèves qui ne retournaient pas chez leurs parents passaient les vacances. M. Bessière, en voyage, visite l'Auvergne avec quelques compagnons. Comme un musicien cherche partout des inspirations musicales, ce maître diligent se préoccupe de rapporter de beaux sujets de devoirs, et, devant chaque aspect de ce qu'il voit et observe, il pense à celui de ses élèves qui eût pu, par son talent particulier, le rendre et le « développer » avec le plus de bonheur. Un tel eût peint les monuments ; un tel, les spectacles de la nature. « Vous, Ernest Renan, vous auriez retracé les caractères et les émotions... » Voilà qui est significatif. N'est-ce pas déjà ce don d'« imagination morale » que plus tard l'écrivain nous signalera comme sa faculté la plus personnelle ?

Son année de rhétorique offre un genre d'intérêt qui dépasse l'horizon scolaire et éclipse la petite curiosité des résultats. Que dis-je ? ce sont ces résultats mêmes qui donnent à réfléchir. Comment se fait-il qu'un élève dont la supériorité d'esprit n'est douteuse pour personne, qui est le premier en latin et en grec, qui remet des devoirs historiques déjà remar-

quables, qui frappe son professeur par la solidité, la pénétration et l'ampleur de ses explications de textes, comment se fait-il que, dans la matière où il semble que toutes ses qualités dussent donner leur fleur, et le succès flatter le plus l'amour-propre, en discours français, il n'ait guère que de mauvaises places : septième, treizième, seizième ? Sa classe contient un futur grand écrivain, et ce serait l'élève qui écrit le plus mal ! Ceci est toute une histoire et assez complexe. Ernest Renan ne néglige pas le discours français. Il est brouillé avec lui, brouillé avec la rhétorique. Pour quels motifs ? Nous le lui demanderons plus loin, en étudiant les jugements qu'il a portés par la suite sur les humanités à Saint-Nicolas et les humanités en général. Tout un travail se fait dans son esprit en cette troisième et dernière année de petit séminaire. Il avait commencé par se lancer dans le train de l'émulation, des succès, des prouesses littéraires, comme un poisson qui se jette dans le courant. Le voici qui fait un bond latéral hors du courant, et, de la rive, le regarde passer en faisant ses réflexions. C'est la phase de l'esprit critique succédant à la phase de la ferveur. Son bon maître, l'abbé Duchesne, entrevoit bien que ce qui se passe dans sa tête sort de l'ordinaire. Il lui conseille « de prendre garde à un certain goût pour le paradoxe qui rétrécirait son esprit et ses facultés », de se défier « des choses bizarres et extraordinaires qui ont

beaucoup nuï à ses progrès » ; il l'invite à « se souvenir que la philosophie devra rectifier encore quelques-unes de ses idées » et « que son esprit qui a de la pénétration devra se méfier de la subtilité ». Hélas ! Monsieur l'abbé, la philosophie dont votre élève va tout à l'heure commencer l'étude à Saint-Sulpice, ne rectifiera rien selon vos vœux, au contraire ! Cette première crise intellectuelle qui a laissé intacte la foi religieuse, non sans en ronger quelque peu les abords, est la préparation et comme l'annonce de la grande crise où la foi s'abîmera <sup>1</sup>.

Continuons de le suivre, au milieu de tout le mouvement de vie qui l'entoure et qui, d'une autre manière, plus active que les études mêmes, excite son intelligence et l'emporte sur de hauts plateaux d'où s'ouvrent de vastes et passionnants horizons :

Autant le sérieux de ma foi religieuse avait été atteint en trouvant sous le même nom des choses si différentes, autant mon esprit but avidement le breuvage nouveau qui lui était offert. Le monde s'ouvrit pour moi. Malgré sa prétention d'être un asile fermé aux bruits du dehors,

---

1. Il faut ici tout noter. L'expression de cette espérance en la philosophie est précédée de ces mots : « C'est surtout dans la seconde moitié de l'année qu'il s'est montré plein de zèle et de docilité. » Renan avait fait des efforts pour se rendre aux remontrances de son maître, soit que celui-ci eût passagèrement ébranlé ses idées réfractaires, soit par déférence affectueuse. Certaine lettre à Liart du 5 février 1841 où la rhétorique est mise sur la sellette, et dont nous aurons plus loin à faire usage, nous ferait préférer cette hypothèse.

Saint-Nicolas était à cette époque la maison la plus brillante et la plus mondaine. Paris y entraît à pleins bords par les portes et les fenêtres, Paris tout entier, moins la corruption, je me hâte de le dire, Paris avec ses petites et ses grandeurs, ses hardiesses et ses chiffons, sa force révolutionnaire et ses mollesse flasques. Mes vieux prêtres de Bretagne savaient bien mieux les mathématiques et le latin que mes nouveaux maîtres ; mais ils vivaient dans des catacombes sans lumière et sans air. Ici, l'atmosphère du siècle circulait librement. Dans nos promenades à Gentilly, aux récréations du soir, nos discussions étaient sans fin. Les nuits, après cela, je ne dormais pas : Hugo et Lamartine me remplissaient la tête. Je compris la gloire que j'avais cherchée si vaguement à la voûte de la chapelle de Tréguier. Au bout de quelque temps, une chose tout à fait inconnue m'était révélée. Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens pour moi, j'étais perdu pour l'idéal modeste que mes anciens maîtres m'avaient inculqué ; j'étais engagé sur une mer où toutes les tempêtes, tous les courants du siècle avaient leur contre-coup. Il était écrit que ces courants et ces tempêtes emporteraient ma barque vers des rivages où mes anciens amis me verraient aborder avec terreur<sup>1</sup>.

On se demandera comment Paris pouvait entrer dans une maison où Victor Hugo n'était pas admis au parloir. Mais ces murailles de Chine ne sont effi-caces que pour ceux-là qui n'ont pas envie de regarder au dehors. Pas plus qu'il n'y a de clôture pour empêcher un amour passionné de rejoindre l'objet

---

1. *Souvenirs*, p. 184.

qui l'appelle, pas plus il n'y a de murs assez épais pour aveugler une jeune imagination avide de se représenter le vaste monde qui entoure de toutes parts sa retraite. Des bribes lui en arrivent, avec lesquelles elle reconstitue l'image de ce qui peut l'y intéresser : la corruption, si c'est la corruption ; la « gloire », si, comme pour le chaste et sage Ernest Renan, c'est la gloire. Au surplus, M. Dupanloup avait beau être un pieux prêtre et un Supérieur sévère, il avait trop de célébrité pour ne pas porter avec lui une part de l'atmosphère extérieure. Outre l'éclat, tout récent encore, de son passé ecclésiastique, on le vit, en mai 1841, nommé professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, sans qu'il quittât ses fonctions de Supérieur. La maison était passionnément occupée de son succès. Et, à Paris, le succès religieux est, par un côté, chose profane et littéraire. M. Dupanloup réprouvait, il est vrai, la littérature du jour. Il condamnait le romantisme et voulait en bannir tout vestige de son séminaire. Mais, pour cela, il fallait bien qu'il en parlât quelquefois à la « lecture spirituelle ». Et parmi ses jeunes auditeurs, il en est au moins un que l'on devine avoir été, malgré sa docilité morale, plus sensible à la chaude température de la matière traitée qu'à la leçon réfrigérante du maître.

Au point de vue matériel, le petit séminaire de Saint-Nicolas n'avait rien d'un couvent. M. Dupan-

loup voulait que les petits plébéiens, les petits paysans que lui envoyait la province sortissent fréquemment pour voir les belles choses et les belles cérémonies de la capitale. Parmi les plus jolies lettres d'Ernest à sa mère sont celles où il raconte les promenades qu'il a faites avec l'Académie. Il a vu la Madeleine, « cette nouvelle église qui n'est pas encore livrée au public. L'extérieur est d'une grande simplicité et par là même d'une beauté ravissante... mais l'intérieur ne répond pas à l'extérieur... les ornements y sont beaucoup trop prodigués... il faut avouer que ce n'est pas là une église. » Il a été « au Diorama où l'on a représenté la messe de minuit en l'église Saint-Étienne-du-Mont, si bien, et avec des effets si merveilleux de lumière, qu'on y croirait assister réellement ». Les enfants qui, faute d'argent, ou faute d'un intérieur de famille assez commode, passaient leurs vacances à Gentilly, étaient l'objet d'une sollicitude charmante. Notre séminariste y a passé celles de 1840. On l'a conduit avec ses camarades au bois de Boulogne, où, « à chaque porte, il y a un grand nombre de chevaux pour la commodité des personnes qui veulent y faire des cavalcades » ; on lui a procuré le plaisir de galoper à travers la forêt. Il a eu la bonne chance de voir passer le roi Louis-Philippe, accompagné d'une escorte dont la médiocrité l'a attristé. « Aussi, Alfred Foulon et moi, nous indignions-nous de voir la majesté

royale ainsi avilie et méconnue parmi la nation française, autrefois si fidèle à son roi. » Renan était alors pour la légitimité. Le 27 juillet, il est « sorti dans Paris avec Alfred pour voir le fameux char funèbre qui doit servir à la comédie de demain (la commémoration des trois glorieuses), car on ne saurait lui donner d'autre nom ». On le suit agréablement à la manufacture de Sèvres où il admire « des ouvrages d'une délicatesse et d'un fini incroyable », au château de Versailles, à Saint-Cloud, Montmorency, Saint-Germain. Le 2 mai 1841, il assiste au baptême du comte de Paris et en décrit longuement les splendeurs officielles.

Le but le plus intéressant de ses sorties, c'était d'aller entendre les grands orateurs sacrés. Il dépeint la cérémonie de Notre-Dame, où l'oraison funèbre de l'archevêque M. de Quelen a été prononcée par M. de Ravignan (un jésuite étant alors censé ne pas l'être, on disait Monsieur). Il a admiré « son éloquence pathétique, son action vive, ses gestes énergiques, la force et la concision de sa parole. Quelques passages ont été sublimes et ont rappelé le grand Bossuet. Encore, M. de Ravignan n'était-il pas là dans son fort, car c'est surtout quand il faut raisonner qu'il est d'une éloquence écrasante... M. de Ravignan a moins de mouvement et de brillant que M. Lacordaire, mais il a plus de raisonnement et de goût. »

Lacordaire et Ravignan étaient les deux étoiles de la chaire catholique ; Lacordaire, astre fulgurant ; Ravignan, lumière plus douce et plus pure. Il ne me semble pas, quoi qu'il ait paru à Renan, que la théologie du jésuite fût réellement plus forte que celle de son émule ; elle n'était que plus prudente et plus sobre. Où on le trouve plus serré, plus habile à suivre les plis et replis du sujet, c'est dans les analyses psychologiques et les déductions morales. Il a moins de génie et plus de délicatesse. Je dirais qu'il a plus de naturel, si je ne me souvenais que le plus beau chef-d'œuvre de naturel et de simplicité dont s'honore l'éloquence religieuse, au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est Lacordaire qui l'a produit, le jour où, dépouillant miraculeusement son opulence coutumière, son pathétique excessif, son romantisme, il a composé l'oraison funèbre du général Drouot, pure colonne attique qui est loin de craindre la comparaison avec les portiques somptueux de Bossuet. Il était dans la nature de Renan de préférer Ravignan. Mais je le crois d'ailleurs incliné à cette préférence par les sentiments de son maître qu'unissait à celui-ci la plus étroite amitié, alors qu'il avait avec Lacordaire des relations difficiles. Au printemps de 1840, M. de Ravignan prêcha une retraite à Saint-Nicolas, « la plus belle retraite que j'aie entendue et que j'entendrai jamais », écrit Renan à sa mère. « Des personnages de la plus haute distinction

sont venus prendre part à ces exercices sous les auspices de M. Dupanloup, qui est lié d'amitié avec tout ce que notre siècle peut avoir de plus distingué<sup>1</sup>. »

Le charme des lettres d'adolescent où nous prenons ces récits est fait d'un double et gracieux reflet. L'âme qui les écrit et l'âme à qui elles sont destinées s'y mirent à la fois. On sent chez ce fils un souci tendrement passionné de mettre les choses au point pour une vieille femme illettrée, fort intelligente d'ailleurs, mais à qui les merveilles qu'il décrit ou qu'il conte sont bien nouvelles et comme inouïes. Avec quelle grâce il y parvient ! On dirait qu'il épouse tout le naturel de sa mère et le fond, pour s'en inspirer, dans son naturel propre. Les réflexions qu'il fait la dépassent et semblent pourtant être celles qu'elle ferait elle-même. Il y a là un don d'accommodation exquise et subtile qu'il faut observer comme une veine déjà formée du génie futur. A une autre, peut-être présenterait-il les mêmes choses sous des couleurs, je ne dirai pas contraires, mais bien différentes. Quand Henriette sera loin de son frère et que les deux correspondances avec sa mère et avec elle se développeront parallèlement, il sera curieux de mettre en regard les deux tableaux des mêmes faits, les deux accents de la

---

1. Lettre inédite du 11 mai 1840.

même confiance, les deux musiques, si j'ose dire, de la même chanson. Il sera curieux de le voir, au milieu des situations pénibles où il se trouvera alors, mêler à la vérité ce qu'il faudra de fable ou d'idylle pour bercer, apaiser, enchanter l'esprit de la chère vieille femme, si vive, si prompte aux alarmes comme à la gaîté, et d'autre part, présenter au mâle et courageux esprit de sa sœur la vérité toute nue.

Souvent, parmi ces peintures animées et brillantes de la vie de Saint-Nicolas, l'image de la pauvre maison de Tréguier et de la maman solitaire apparaît dans un éclair de tendresse :

Ne vous faites pas de privations, ma bonne mère, ah ! je vous en prie. Prenez tous les jours votre petite goutte de café quand vous aurez mal à la tête, et quand vous n'aurez pas, pour l'empêcher de venir... Je recommande bien à la bonne madame Le Dû d'avoir bien soin de vous et de vous tenir compagnie. Ne vous laissez manquer de rien, l'hiver approche... ne vous laissez pas souffrir du froid. Si votre petite provision de bois était diminuée, renouvelez-la, ma bonne mère ; en un mot, n'épargnez rien pour nous conserver une santé si précieuse. Ne manquez pas tous les jours de prendre la guttule, oh ! je vous en prie, ma chère maman.

Le tableau de ces années souffrirait d'une grande lacune si nous n'y placions Henriette, qui partageait avec M. Dupanloup le rôle de Providence auprès de l'adolescent. De septembre 1838 à octobre 1841,

c'est à ces deux êtres que sa vie, peut-on dire, a été suspendue : « Elle venait me voir chaque semaine ; elle portait encore le simple châle de laine verte qui, en Bretagne, avait abrité sa fière pauvreté. C'était la même jeune fille aimante et douce, mais avec un degré de fermeté et de raison que les épreuves de la vie et de fortes études y avaient ajouté <sup>1</sup>. » Depuis qu'elle avait quitté Tréguier, une profonde transformation, et d'un grand intérêt pour l'histoire qui nous occupe, s'était accomplie dans son esprit. Elle avait perdu la foi, cette foi que ses jeunes ans avaient embrassée avec la ferveur d'une âme qui ne s'attache à rien que d'élevé, mais ne s'y attache jamais à demi.

Les termes dans lesquels Renan, seul à nous renseigner sur ce qu'Henriette pensait quand il arriva à Paris, a fait allusion à cette crise, nous montrent que, contrairement à ce qu'on a prétendu, elle n'avait rien eu de catastrophique, et qu'elle n'avait pas pris ce caractère de drame violent, de bouleversement moral, de révolte que s'est plu à imaginer un certain romantisme sectaire et que tout dément dans cette nature de femme, concentrée, passionnée sans doute, mais supérieurement intelligente. La perte de la foi n'avait pas fait d'Henriette, comme le veut la même légende, une fanatique résolue à arra-

---

1. *Ma sœur Henriette*, p. 23.

cher, coûte que coûte, son frère à l'Église. Il est possible que la jeune fille ait eu à traverser une période de désillusion un peu vindicative, qu'elle ait éprouvé quelque sentiment amer contre les croyances qu'elle quittait, qu'elle se soit complue à chercher dans les représentants de ces croyances des petitesse humaines que l'on trouve partout et où ces croyances ne sont pour rien. Si elle connut de tels mouvements, la gravité de ses mœurs, sa pudeur invincible n'eurent pas de peine pour les dominer. Ses négations furent fermes ; ses profonds instincts les limitèrent. Elle vit « l'insuffisance de tout dogme particulier » ; mais « le fond religieux qui était en elle par le don de la nature et par le fruit de l'éducation première était trop solide pour être ébranlé <sup>1</sup> ». Elle demeura fidèle à la conception chrétienne de la vie, sans d'ailleurs donner (autre erreur qui s'est également répandue) dans le protestantisme ni l'esprit protestant, auquel elle se sentait, au contraire, peu encline. N'allons donc pas supposer qu'au cours de ses visites à Saint-Nicolas, elle ait endoctriné son frère, qu'elle ait découvert son nouvel état d'esprit à ce frère que, peu d'années auparavant, à Lannion, alors que la hantait le désir du cloître, elle entourait de son manteau, les soirs d'hiver, pour l'amener à l'église. « Elle savait le respect que mérite la foi d'un enfant. Jamais elle ne me dit

---

1. *Ma sœur Henriette*, p. 22

un mot pour me détourner d'une ligne que je suivais en toute spontanéité<sup>1</sup>. »

Comment croire, d'autre part, que dans ce temps même, la destinée de cet enfant, au point de vue religieux, ne la préoccupât point ? Dans ce jeune esprit, si actif et si personnel déjà, qu'elle avait couvé et qui lui ressemblait, comment n'aurait-elle pas pressenti et vu naître les mouvements qui devaient un jour le conduire au point où elle était parvenue elle-même et le vouer, par conséquent, au plus cruel supplice intérieur, si elle ne lui trouvait pas d'issue hors de la voie de cléricature où tout l'engageait ? N'en doutons point, tout dans la suite de cette histoire nous le confirmera : Henriette, éclairée par sa propre expérience, a vu l'avenir. De bonne heure, elle a voulu, non lui imposer un cours à son gré, mais écarter les redoutables obstacles extérieurs qui pourraient l'empêcher de prendre librement celui qu'il prendrait. Du fond des choses, elle se garde de rien dire. Mais elle ne cesse « d'appeler les réflexions d'Ernest sur cette vérité », que « les premiers débuts dans la vie ont une influence souvent irréparable sur toute l'existence », que « l'on prend pour un goût inné les velléités que témoigne un adolescent de quatorze à seize ans, sans songer que l'homme de seize ans et celui de trente ans sont deux êtres presque

---

1. *Ma sœur Henriette*, p. 23.

différents <sup>1</sup> ». Par de tels propos, elle tient la porte entr'ouverte, pour le cas où, de sa propre impulsion, il voudra sortir.

Cherchons le vrai et ne forçons la réalité en aucun sens. A l'heure où nous sommes, Henriette, pour rien au monde, ne pèserait sur Ernest. Mais en son for intérieur, si elle désire avant tout qu'il soit heureux, elle désire aussi que ce soit dans l'état laïque. Elle ne se rêve pas, pour ses vieux jours, elle, libre penseuse, tenant le ménage d'un curé ou d'un évêque et disposant les ornements de l'autel. Elle se voit plutôt allumant la lampe du savant ou du philosophe. La vocation d'Ernest n'est-elle point de ce côté-là ? Quelle indépendance, quelle vivacité de pensée déjà chez ce garçon ! Sous ce rapport, sous celui-là seulement, il est vrai, comment le croire fait pour l'obéissance catholique et non pour la liberté et les essors du siècle ? Henriette est discrète, parce qu'elle est loyale ; mais entre deux êtres qui communiquent aussi intimement que ceux-ci, il n'y a pas seulement l'influence des choses que l'un ou l'autre dit ; il y a aussi l'influence des choses qu'il ne dit pas, et surtout qu'il ne dit plus.

Situation complexe ! C'est le crédit d'Henriette qui a indirectement valu à Ernest la libéralité de l'établissement ecclésiastique qui l'élève, et cette libé-

---

1. *Lettres intimes* p. 104.

ralité a été accordée, non à la condition, mais dans la ferme espérance qu'il se ferait prêtre. Chaque jour qui passe, il confirme cette espérance. Le jour de la Pentecôte de l'année 1839, il a porté pour la première fois la soutane <sup>1</sup>. Henriette songe-t-elle qu'à Paris les chemins de la destinée sont multiples et qu'à quelque croisée de celui où il marche, peut se présenter la route plus large qui le tentera ?

Revenons au travail d'esprit qui s'opérait chez Ernest lui-même. Nous allons observer ce travail dans le jugement qu'il a porté sur les études profanes de Saint-Nicolas.

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 51.

## VII

J'ai eu bien du chagrin, ma chère maman, écrit Renan, à peine arrivé à Saint-Nicolas, de voir qu'on ne voyait pas du tout les mathématiques dans le séminaire et qu'on les réserve pour Saint-Sulpice où l'on entre en sortant de Saint-Nicolas ; je crois cependant qu'on voit l'histoire naturelle, mais ce n'est point précisément là des mathématiques, encore ne suis-je pas sûr si on l'étudie <sup>1</sup>.

Et dans les *Souvenirs* :

Le souvenir de mes premières études de mathématiques qui avaient été assez fortes, me revenait quelquefois. J'en parlais à mes condisciples que cela faisait beaucoup rire. Ces études leur paraissaient quelque chose de tout à fait bas, comparées aux exercices littéraires qu'on leur présentait comme le but suprême de l'esprit humain <sup>2</sup>.

Dans ses deux dernières années de Tréguier (cinquième et quatrième), Renan avait été couronné en mathématiques. Nous l'avons vu, à ses retours de classe, couvrant de craie les portes des maisons, pour discuter avec ses condisciples, Liart et Guyomar, quelque problème de géométrie. Sa déception se comprend. Mais comment expliquer cette situation

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 5.

2. *Souvenirs*, p. 186.

singulière : que l'humble et rustique collègue breton cultivât avec soin une importante branche d'études délaissée dans la brillante maison parisienne, où l'on n'en parlait même que pour en manifester le dédain ? Si je pose la question, c'est qu'elle n'est pas sans intérêt. Cette disparité d'usages n'était pas un fait dépourvu de sens. Elle tenait aux vicissitudes générales de l'instruction publique à cette époque.

La question de l'enseignement des sciences dans les collèges était depuis cinquante ans, elle avait été surtout dans les premiers temps du siècle, un champ de bataille où les passions religieuses et les influences politiques entraient en jeu. On sait que cet enseignement n'avait eu aucune place dans les humanités purement littéraires de l'ancien régime ; du moins la place qu'il y tenait équivalait-elle à rien. Dès le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, quelques plaintes s'étaient élevées contre cette lacune que le progrès des connaissances physiques et mathématiques, l'influence qu'elles avaient prise sur les idées les plus générales, le rôle qu'elles commençaient à jouer dans la civilisation moderne, allaient rendre de moins en moins acceptable. Ces plaintes avaient eu peu d'écho et n'avaient abouti à aucune réforme. Après que la Révolution eut brusquement détruit tous les établissements d'instruction publique, en dispersant le personnel ecclésiastique qui y professait, l'heure parut propice pour rebâtir de fond en comble un édifice scolaire

conforme aux exigences des temps nouveaux. Malheureusement, ce genre de construction ne se fait pas bien sur la table rase ; et, si la routine est aussi fâcheuse dans les institutions de la pédagogie que dans toutes les autres, il n'en est pas cependant où la tradition soit meilleure conseillère et doive être ménagée avec plus de soin. L'esprit de système, aggravé de l'esprit de secte, gâta les grands projets de réorganisation présentés aux assemblées révolutionnaires, et dont le plus caractéristique est celui de Condorcet. Les sciences étaient non seulement introduites, mais intronisées dans l'enseignement, avec une sorte de fétichisme, et sans la mesure qu'eût pu dicter quelque sage méditation sur leur valeur et leur utilité pour la formation intellectuelle commune. Les lettres étaient écrasées, les humanités annulées, l'humanisme nié, pour ainsi dire, foncièrement. Cela, non pas tant à cause du refoulement matériel des études littéraires et de la place relativement réduite qui leur était faite, qu'à cause de l'esprit dans lequel on laissait subsister ce qui en était conservé. Nos réformateurs admettaient que la philosophie de Locke et de Condillac, en découvrant le secret de la formation de nos idées, avait inauguré l'ère de la raison dans le genre humain, celui-ci n'ayant, jusque-là, réglé ses institutions que d'après d'obscurs préjugés gothiques ou mythologiques dont il était dupe. Et la pleine et exclusive expression de la raison même, ils la trouvaient dans

les Droits de l'Homme, dans les maximes du civisme républicain, à la mode du jour, dans le dogme de la perfectibilité et les préceptes de l'irréligion selon l'Église encyclopédique. Voilà ce qu'il fallait enseigner, ce dont il était défendu de sortir. Jamais doctrine plus étroite ne fut imposée avec plus d'intolérance. Il est bien clair qu'elle dépouillait la culture littéraire de tout vivant intérêt et de toute grandeur. Cette « conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés » qui charmait Descartes, n'avait plus de véritable raison d'être. Les moralistes, les orateurs, les historiens anciens, auxquels s'étaient adjoints ceux du xvii<sup>e</sup> siècle, n'avaient plus cette éminente et irremplaçable vertu que leur attribuait la tradition pour façonner l'esprit et le cœur de la jeunesse et lui communiquer la forme d'une humanité élevée. Il n'y avait plus lieu de puiser chez les grands poètes de tous les siècles les sèves nourricières de la sensibilité et de l'imagination adolescente. Homère, Virgile, les tragiques grecs, la Bible n'avaient plus d'efficacité pour créer la noble harmonie de l'homme avec les lois de la vie. On s'en fait bien plutôt à des notions « de morale et de législation ». Dans un programme ainsi conçu, la section des « belles-lettres » n'était plus qu'une petite école d'élégance, de jeux froidement anacréontiques et de pâles imitations oratoires. Géométrie et idéologie, tout le sérieux se résumait là.

Ces conceptions s'épanouirent sur le papier des rapports parlementaires et dans les paroles de tribune. L'institution qui en sortit après cinq ans valait mieux qu'elles. Le plan d'études des Écoles centrales, créées en 1795, était sans doute envahi par la partie scientifique ; il accusait beaucoup trop cette manie d'algèbre et d'idéologie condillacienne, ce dogmatisme antilittéraire, antipoétique, anti-religieux, dont un Condorcet s'était enivré. Mais il avait aussi des parties solides et fortes, quelques bons cadres. En fait, les réclamations instinctives du bon sens public, l'expérience des anciens régents auxquels on fut bien obligé d'avoir recours en tempèrent les excès, en y faisant rentrer, autant que possible, les vieilles matières, les exercices éprouvés séculairement dont on ne se passe point sans faire de l'esprit le mieux doué par la nature un esprit desséché et faussé. Peut-être, si elles eussent duré, les Écoles centrales auraient-elles fini par réaliser cette incorporation des sciences aux humanités qui a été le *desideratum* pédagogique du XIX<sup>e</sup> siècle et dont il ne me semble point que la formule ait été découverte encore.

La réaction religieuse et sociale du Concordat détermina leur prompt fin. Elles succombèrent à leur renom de jacobinisme et d'impiété. Les lycées les remplacèrent en 1802. Le plan d'études qui en accompagna la fondation, et sur lequel j'attire l'attention

du lecteur, ramenait, à bien des égards, l'éducation à son ancien type classique, mais en faisant sa part à l'esprit d'où étaient nées les Écoles centrales. Ce plan avait pour article premier et fondamental cette remarquable maxime : « On enseignera essentiellement le latin et les mathématiques. » Il rétablissait la série complète des anciennes classes de latin, et il instituait une « série » de six années de sciences, parallèles à ces six années littéraires, à partir de la cinquième. En 1804, après la fondation de l'Université impériale et sous l'influence de Fontanes et de ses amis, médiocres appréciateurs des études scientifiques, celles-ci subirent une nouvelle régression, peut-être défendable en soi : elles perdirent deux années. La défaveur d'une partie de plus en plus nombreuse de la société, de celle que l'avènement de la Restauration allait rendre prépondérante, devançait d'ailleurs les mesures restrictives des programmes officiels. Par paresse d'esprit, on se refusait à distinguer entre la formation scientifique, prise en elle-même, et la philosophie sectaire dont, à une époque encore récente, les maîtres du jour avaient voulu la faire le véhicule. La géométrie était rendue coupable de l'insolence des géomètres athées ; la physique payait pour l'aridité d'âme des physiciens matérialistes, durement fermés au lyrisme. En outre, on leur savait mauvais gré qu'après avoir voulu servir d'instrument de destruction contre

toutes les idolâtries religieuses, monarchiques et métaphysiques, elles se fussent, Napoléon venu, si docilement mises au service du « sabre ». Songez aux génies, par ailleurs si divers, dont l'influence domine les premières années de la Restauration : Madame de Staël, Chateaubriand, La Mennais, le jeune Lamartine. Ces manières de penser leur sont communes. Et de quelle ardeur elles pouvaient s'enflammer dans les nouvelles générations d'alors, nous en avons pour témoignage ce morceau, d'autant de lyrique éloquence que de signification historique, où Lamartine, évoquant ses impressions de jeunesse, fait le procès de la peste mathématique et de l'engance mathématicienne :

Tous ces hommes géométriques qui, seuls, avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres, jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parvenus, en effet, à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse de la pensée humaine... « Amour, philosophie, religion, enthousiasme, poésie, nous disaient-ils ; néant que tout cela ! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là, nous ne croyons que ce qui se prouve, nous ne sentons que ce qui se touche ; la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née. » Et ils disaient vrai, elle était morte dans leurs âmes, morte dans leurs intelligences, morte en eux et autour d'eux. Par un sûr et prophétique instinct de leur destinée, ils tremblaient qu'elle ne ressuscitât dans le monde avec la liberté ; et ils en jetaient au vent les moindres racines

à mesure qu'il en germait sous leurs pas, dans leurs lycées, dans leurs gymnases, surtout dans leurs noviciats militaires et polytechniques. Tout était organisé contre cette résurrection du sentiment moral et poétique ; c'était une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie. Le chiffre seul était permis, honoré, payé... Depuis ce temps, j'abhore le chiffre, cette négation de toute pensée, et il m'est resté contre cette puissance des mathématiques, exclusive et jalouse, le même sentiment, la même horreur qui reste au forçat contre les fers durs et glacés rivés sur ses membres et dont il croit éprouver encore la froide et meurtrissante impression, quand il entend le cliquetis d'une chaîne. Les mathématiques étaient les chaînes de la pensée humaine. Je respire ; elles sont brisées <sup>1</sup>.

Ces chaînes, où d'autres verraient des ailes (mais les mathématiques ne sont ni chaînes ni ailes, ce sont des instruments de l'esprit humain, desquels il faut savoir se servir à propos), le poète ne les brisait que par figure. Elles faillirent l'être en réalité et par ordre du pouvoir. Une ordonnance de M. de Corbière, en date du 27 février 1821, prononçait la séparation totale de l'enseignement des sciences et de celui des lettres, mesure que Cournot interprète en ces termes : « On se méfiait de l'enseignement des sciences et on voulait le cantonner, le mettre à part, pour les jeunes aspirants à l'épaulette, chez qui la vie de garnison corrigerait plus tard les mau-

---

1. *Des destinées de la poésie* (1834).

vaises tendances du géomètre et pour les futurs ingénieurs que l'on abandonnait à leur sens réprouvé<sup>1</sup>. » La même ordonnance marquait la méfiance de l'autorité à l'égard de l'enseignement de la philosophie, en prescrivant qu'il fût désormais donné en latin. Il faut comprendre cette mesure comme une précaution contre les idées subversives dont l'assassinat du duc de Berry avait fait récemment sentir la menace.

« Ces tentatives insensées, ajoute Cournot, n'eurent aucune suite, même pendant que leurs auteurs étaient au pouvoir. » Les mathématiques furent gardées. Mais les courants de l'esprit public sont plus forts que la lettre des programmes scolaires. Il y avait contre les sciences exactes une suspicion, plus ou moins accentuée selon les milieux, mais très répandue, et dont je crois avoir indiqué l'origine. On pensait qu'elles ne sont bonnes que pour ceux que leur destination professionnelle y voue spécialement. On n'avait pas le sens de leur nécessité ou de leur utilité pour la formation commune des esprits. Ce n'était pas la peine de se fatiguer sur le sinus et le cosinus, si l'on ne voulait pas être polytechnicien. Cette occupation sèche et désolante risquait même d'être funeste à la délicatesse du sens littéraire. Si Renan, au lieu d'être envoyé à Saint-

---

1. *Des établissements d'instruction publique en France*, p. 355.

Nicolas, était entré dans les classes de lettres d'un lycée, il y aurait trouvé les mathématiques, non matériellement absentes, mais languissantes et faibles. « On enseignera la rhétorique avec zèle et les mathématiques en bâillant », cette maxime s'était implicitement substituée à celle de 1802.

Nous connaissons maintenant la raison de la différence de pratique entre le collège de Tréguier et le petit séminaire de Paris ; nous apercevons toute la signification de ce fait, minime en apparence. Les maîtres de Tréguier appliquaient le plan d'études de 1802. Au milieu de tous les changements de l'instruction publique depuis quarante ans, ils y étaient librement restés fidèles, librement, dis-je, parce que leur qualité de petit séminaire les soustrayait, tout comme M. Dupanloup, aux contraintes du baccalauréat. Ils s'étaient arrêtés à cette plate-forme étayée sur le double et solide pilier latin-mathématiques, que rien, au collège, ne peut remplacer. Leur antiquité même, je crois, la leur avait fait choisir. Ils n'étaient pas modernes. Les effluves de Chateaubriand et du romantisme ne les avaient pas touchés. Ils étaient du xvii<sup>e</sup> siècle, époque fortement latiniste et mathématicienne, où les mathématiques ne s'enseignaient guère, il est vrai, au collège, mais où elles étaient dans l'air et où le dédain poétique et distingué, qui sévissait maintenant, à l'égard de la géométrie, eût paru chose absurde et

scandaleuse aux poètes mêmes et aux gens du monde <sup>1</sup>. Mathématiques et latin, demande Cournot, qu'enseigner de mieux à la jeunesse que les seules connaissances qu'on ne puisse jamais acquérir quand on ne les a pas acquises tout jeune ? Ainsi, sans doute, pensaient d'instinct ces bons régents qui ne brillaient pas, mais qui entendaient leur métier. Leur pratique marquait un parti-pris de bon sens. Renan, qui a mis ce sens ferme en opposition avec la fragilité de M. Dupanloup et qui l'a rapproché de la fermeté sulpicienne, n'en a pas parlé ainsi par imagination complaisante ou piété bretonne, mais en vérité.

L'abbé Dupanloup s'était, lui, porté à l'extrême. En théorie, en pratique, il bannissait les sciences. Il s'en est expliqué dans un livre trop ambitieusement intitulé : *De la haute éducation intellectuelle*, où,

---

1. Renan dit dans ses *Souvenirs* (p. 131) que, pour ses maîtres de Tréguier, « la littérature française finissait à l'abbé Delille. On connaissait Chateaubriand, mais, avec un instinct plus juste que celui des prétendus néo-catholiques, pleins de naïves illusions, ces bons vieux prêtres se défiaient de lui. Un Tertullien égayant son Apologétique par *Atala* et *René* leur inspirait peu de confiance. Lamartine les troublait encore plus ; ils devinaient chez lui une foi peu solide : ils voyaient ses fugues ultérieures. Toutes ces observations faisaient honneur à leur sagacité orthodoxe ; mais il en résultait pour leurs élèves un horizon singulièrement fermé. » — Ces traits rendent fidèlement un état d'esprit que j'ai connu moi-même, cinquante ans plus tard, un peu modifié, il est vrai, au détriment de la culture mathématique et dans le sens d'un certain romantisme timide à la Marchangy, dans le collège clérical où j'ai fait mes premières études. Il ne faut pas les prendre trop à la lettre. Parmi les livres donnés en prix à Renan à Tréguier, que sa famille conserve, figure une édition expurgée du *Génie du christianisme*

parmi les connaissances requises par cette haute éducation — entendez par ces mots la formation, la culture convenable aux hommes de professions libérales — il ne concède pas la moindre place aux sciences mathématiques et physiques. Tout au plus ferait-il grâce aux sciences naturelles. Il admet la philosophie comme couronnement des études jusqu'à purement littéraires, mais une philosophie où les sciences n'ont point de part. « L'éducation intellectuelle, prononce-t-il, doit faire avant tout des hommes... les mathématiques font avant tout des mathématiciens. » En somme, son idée, ou son instinct, était de ramener les moyens de formation de l'esprit exclusivement à ce qu'ils étaient sous l'ancien régime, avant le développement moderne des sciences <sup>1</sup>.

Que dis-je ? Il ne les y ramenait point. La philosophie des anciens collèges était une scolastique, déjà surannée sans doute à plus d'un égard, mais très fortement liée, une logique rigoureuse qui fournissait à l'intelligence cet exercice de précision absolue, d'analyse systématique, par lequel il faut qu'elle

---

1. Ce qu'écrivait contre les sciences dans la pédagogie M. Dupanloup contient des traits pitoyables. Il n'a aucune idée de méthode. Et il faut qu'il ait manqué des connaissances les plus élémentaires pour s'être accommodé d'un maître, comme M. Bessière, son professeur de seconde, capable de concevoir et d'écrire que le Puy-de-Dôme était « l'endroit où Pascal fit le premier essai du système d'Euclide ». (Cité par M. Pommier dans *Renan*, p. 21.)

ait passé et qui corrige la fluidité de la culture littéraire et des matières d'imagination. La philosophie, telle que l'évoque ou rêve Dupanloup, n'a point ce caractère. On la sent oratoire. Lui-même n'avait pas de scolastique. Mais, au surplus, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait longtemps que la scolastique et la logique formelle, tout en gardant leur éminente valeur, leur rôle indispensable, ne suffisaient plus. Pouvait-on, peut-on dire armé et au niveau de son époque, un esprit, si distingué soit-il, dépourvu de toute initiation aux modernes conquêtes des sciences mathématiques et expérimentales, aux nouveaux instruments intellectuels, aux nouvelles formes d'analyse et de synthèse dont elles ont requis l'emploi, aux qualités et aux nuances de certitude qu'on en retire, aux horizons qu'elles ont ouverts dans le royaume de la nature ? Ce n'est pas le détail des faits et des vérités qui importe ; dans l'éducation, il faut en être très sobre. Ce sont les quelques faits significatifs dans lesquels les procédés de la pensée inventive et constructive se saisissent le mieux. On dit avec grande raison que l'éducation a pour objet de former l'esprit bien plutôt que de distribuer des connaissances. Mais l'esprit humain n'est pas une chose immuable, fixée éternellement dans toutes les parties de sa structure, et planant, sans changement aucun, au-dessus des siècles. Il a sa structure fondamentale et immuable sans laquelle il ne serait pas l'esprit. Et

il a ses modifications ; il a ses acquisitions (ses pertes aussi) d'aptitudes, de modes d'activité, de forces spéciales, acquisitions vraiment organiques, déterminées du dehors par quelque afflux de données et d'expériences parmi lesquelles il a dû se débrouiller. Il a, comme toute chose qui vit, sa loi d'adaptation. Le former vraiment, c'est donc l'adapter, c'est façonner en lui l'esprit humain de toujours et l'esprit humain d'un certain âge du monde. Comment, depuis un siècle ou deux, cette tâche s'accomplirait-elle sans une part d'instruction scientifique dont les matières seraient assez délicatement choisies et élaborées pour ménager la fraîcheur des facultés imaginatives et de la nature morale chez l'enfant et l'adolescent ? Cette condition est difficile à remplir ; il faut écouter Dupanloup parlant des déformations, des peines stériles qu'une certaine mauvaise manière d'enseigner les mathématiques inflige à un jeune esprit. Mais l'abus n'est pas le sain usage. De même que l'on recherche et que l'on trouve la préparation qui rend assimilable à l'organisme un élément chimique de nature à le fortifier, de même se doit trouver la philosophie pédagogique convenable pour faire des sciences un fortifiant de l'intelligence et en réaliser l'heureux mariage avec les lettres et la poésie. Ce sont bien les lettres, dirons-nous avec Dupanloup, qui forment l'homme. Mais nous ajouterons que, s'il n'a point passé par les sciences, il risque de lui manquer

un certain degré de virilité et comme une trempe de la pensée.

Voilà de bien vastes réflexions à propos du « chagrin » qu'un écolier de seize ans ressentit d'être privé de mathématiques. Elles ne sont point trop vastes. Certes, cet écolier, si précoce fût-il, ne les faisait pas. Mais elles sont en germe, ou, comme disent les philosophes, en puissance, dans la déploration instinctive que cette lacune lui a inspirée. Nous les avons dégagées en remontant aux causes. Quand les camarades de Renan manifestaient le mépris de la géométrie au nom des élégances littéraires, il n'eût pas su leur répondre sur le fond ; mais il sentait bien leur erreur et que l'intérêt des bonnes lettres était plutôt lésé par cette opinion méprisante qu'on paraissait professer pour l'amour d'elles. Chose piquante ! Peu après l'arrivée de Renan, l'abbé Dupanloup décida de rétablir les mathématiques. L'abbé Schoener, témoin autorisé en la matière, trouve probable que les doléances du nouveau venu aient fait réfléchir le Supérieur. En fait, cette décision paraît avoir été platonique. Les mathématiques ne figurent pas au palmarès, ni au tableau des compositions. Renan n'en parle plus qu'une fois dans ses lettres pour dire qu'on va « les remplacer par les sciences naturelles ».

## VIII

Suivons-le maintenant sur le terrain des études littéraires elles-mêmes. A ce propos encore, le rapprochement des *Souvenirs* et de la *Correspondance* est instructif. Les *Souvenirs* donnent forme de jugement à ce qui n'est dans les lettres qu'impression emportée et prime-sautière. Ce fut, je l'ai dit, dans son année de rhétorique qu'il conçut de l'humeur contre une discipline qu'il avait jusque-là reçue avec goût. Cette humeur, il la confie à son ami Liart, son ancien condisciple de Tréguier, entré au grand séminaire de Saint-Brieuc après avoir passé une année à Saint-Nicolas, où Renan lui avait fait obtenir une bourse, mais où sa santé fragile ne lui permit pas de rester.

Je vois que les études de philosophie ne sont pas aussi accablantes par le travail qu'on se plaît à l'imaginer. Je suis presque tenté de te féliciter de n'avoir pas fait de rhétorique : rien n'est plus ennuyeux, plus pédantesque, plus absurde, plus monotone, plus exécrationnable ; il paraît que je ne suis pas bâti pour être orateur, et souvent je doute de la vérité de cet axiome : *fiunt oratores*. Quoi qu'il en soit, cela ne va pas du tout ; pas moyen de tirer un pauvre petit discours de cette tête sèche et aride. Oh ! la diabolique invention que la rhétorique ! Ne valait-il

pas mieux parler tout bonnement, tout simplement, sans aller chercher ce fracas de périodes rondes, carrées, cornues, biscornues et tout cet assortiment de mots baroques à vous rompre la tête ! Quoique la peinture que tu me fais de la philosophie ne soit pas très délicate, je l'appelle cependant avec empressement ; ne crois pas pour cela que je m'ennuie trop ; la rhétorique, je le répète, n'a pas eu d'élève plus revêche et moins apte que moi à saisir ses leçons, mais la *littérature* que je distingue fort de la rhétorique, fera toujours mes délices et me fait passer encore de bien doux moments. Du reste, le succès répond assez à ces belles dispositions, et, si j'en ai eu quelques-uns, c'est toujours dans des matières étrangères à la rhétorique. Je suis de bien mauvaise humeur aujourd'hui, n'est-ce pas, mon cher Liart ? Dame, vois-tu, c'est qu'un Breton prend difficilement racine dans une terre où il est seul de son espèce <sup>1</sup>.

Cette tirade subversive révolutionna le bon Liart, qui y opposa aussitôt une réfutation éloquente. Mais déjà une voix plus autorisée avait semoncé le jeune hérésiarque :

Mon cher Liart, je reçois ta sublime lettre... Il paraît que la philosophie aime fort à s'allier avec la rhétorique, ou du moins que tu sais merveilleusement les unir ; car tu as orné la belle épître dont tu viens de me régaler d'une prosopopée magnifique et, je l'avoue, d'un prodigieux effet. Cette évocation de tous les grands hommes se réunissant pour accabler le faible et téméraire détracteur de l'éloquence m'a frappé de terreur, car les traits de la pein-

---

1. *Fragments intimes et romanesques*, p. 161.

ture étaient si frappants, les reproches qu'ils m'adressaient étaient si foudroyants, que j'en ai été terrassé. C'en est fait, tu m'as convaincu...

Il est vrai que la conversion avait déjà été préparée. Figure-toi que cette belle déclamation, dans laquelle j'avais déchargé tout le venin de mon âme, avant de te parvenir, a été lue par M. le Supérieur qui probablement a été informé par M. Millault<sup>1</sup> de la curiosité de la pièce très rare en son genre, et, avant même que tu l'eusses reçue, on m'en parlait de toutes parts. De là plusieurs conversations très amicales, où il m'a développé fort au long une réfutation méthodique du beau morceau dont je ne prétendais faire part qu'à toi seul. Mais ce n'était là que le corps du discours et j'avoue qu'il allait presque me laisser inflexible, si la péroraison pathétique et sublime que tu es venu y ajouter, n'avait porté le dernier coup à mon âme ébranlée. A toi donc la gloire de ma conversion. Mais dis-moi, je t'en prie, où vas-tu chercher ces belles figures, ces phrases magnifiques qui abondent sous ta plume ? Je voudrais bien que tu m'apprisses ton secret pour que je puisse en profiter.

Du reste la classe de rhétorique commence (il faut le dire sans rancune) à être fort intéressante. On rit un peu pour pouvoir supporter le fardeau de la vie (j'avais envie de faire une belle phrase et je n'ai pas réussi. Le mot *vie* est cent fois trop court pour finir une période. Tu vois ma pauvreté !!!)

Je ne sais ce que répondirent au jeune Renan les deux champions de la rhétorique, le condisciple

---

1. M. Millault était le directeur chargé de lire les lettres des élèves. Il succéda comme Supérieur à M. Dupanloup.

et le maître. Je sais ce que je lui aurais répondu. Je l'aurais envoyé prendre dans son pupitre les excellents *Précèptes de rhétorique tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes*, par l'abbé Girard<sup>1</sup>, dont on se servait à Saint-Nicolas, et, ouvrant le livre à n'importe quelle page, je lui aurais demandé ce que les idées, observations, analyses, règles qu'il contient ont de baroque ou d'extraordinaire, et si elles ne se recommandent point par la plus saine raison, le plus irréprochable bon sens, le plus parfait naturel, le plus exact réalisme et la plus substantielle simplicité. De quoi traite l'abbé Girard ? De quoi traitent les quelques ouvrages du même genre qui se sont succédé chez nous, depuis Rollin jusqu'à Victor Le Clerc, et dont le fond est puisé dans les rhétoriques anciennes d'Aristote, Cicéron, Quintilien, Longin, qui ont tout trouvé en cette matière ? Ils traitent de l'Invention, de la Disposition, de l'Élocution, des Preuves, des Mœurs, des Passions, de l'Exorde, de la Proposition, de la Confirmation, de la Péroration, de la Narration, de la Réfutation, des Tropes, des Figures de pensée et des Figures de mots, des genres, qualités et convenances du style, tous éléments, caractères, parties qu'on pourra nommer d'autres noms, si ceux-là déplaisent, mais dont il est aussi naturellement impossible à un dis-

---

1. Rodez, 1811.

cours de n'être pas constitué qu'il est impossible à un corps humain de se former sans tête, sans jambes et sans bras ? La rhétorique a tous les traits de la science la plus naturelle ; elle est la science naturelle du discours, comme la physiologie est la science des fonctions organiques, et non seulement du discours oratoire et parlé, mais du discours en général, quelque forme qu'il revête et dans quelques circonstances qu'il se produise pour faire naître, confirmer ou détruire une conviction ou un sentiment dans les esprits auxquels il s'adresse. Elle propose, il est vrai, des règles ; mais celles-ci sont la constatation purement expérimentale, faite sur les exemples des maîtres, des conditions d'inspiration, de conformation, d'ordre qui rendent un discours viable et capable d'atteindre son but. Un discours politique, un sermon, une plaidoirie, un exposé d'affaires, un rapport, un discours de circonstance, ne fût-ce qu'un toast, y sont sujets, chacun à sa manière. Qu'ils saisissent, conquièrent, ébranlent, touchent ou charment le lecteur, ou bien qu'ils le laissent froid, l'indisposent, le rebutent, ce sera toujours en vertu de qualités ou d'insuffisances exactement prévues et expliquées dans les définitions et théories de l'abbé Girard. Lorsqu'un magister critique la composition de son élève, il est absolument impossible qu'il ne le fasse pas à quelqu'un des points de vue fixés et classés par l'abbé Girard. La rhétorique est dans la nature.

Il faut renoncer à s'en évader dès qu'on critique ou qu'on enseigne, ou bien dire qu'enseigner à parler et à écrire, et pour cela à penser, est une chose qui n'a pas de sens, que les facultés primitives et spontanées y sont pour tout et l'étude pour rien. Le jeune Renan a bien tort d'opposer la rhétorique à la philosophie ; elle n'est que psychologie, logique, moralité et sociabilité en action. *L'Art de persuader* de Pascal est une *Rhétorique*. La *Rhétorique* d'Aristote est un des traités les plus forts qui aient jamais été écrits sur la psychologie et les mœurs, sur la communication des cœurs et des intelligences, les liens de la société.

Si telles avaient été les raisons que l'on eût opposées aux impertinences de notre rhétoricien (le *Traité d'Education* de Dupanloup contient une défense de la rhétorique qui me paraît beaucoup moins sérieuse), se fût-il donc tenu pour battu ? Assurément non. Et ce qu'il aurait gardé dans la pensée, nous sommes fondés par les dires des *Souvenirs* à l'imaginer de la sorte : « Toutes ces considérations sont peut-être bonnes. Mais elles sont théoriques. Et c'est la pratique qui me rebute, ces exercices vides, ces compositions fastidieuses, sur lesquelles on m'oblige à m'évertuer et qui ne me disent rien à l'esprit. L'ennui que j'en éprouve est un argument plus fort que tout argument. »

Les compositions de pure rhétorique m'inspiraient un profond ennui ; je ne pus jamais faire un discours suppor-

table. A propos d'une distribution de prix, nous donnâmes une représentation du concile de Clermont ; les différents discours qui purent être tenus en cette circonstance furent mis au concours. J'échouai totalement dans Pierre l'Ermite et Urbain II ; mon Godefroy de Bouillon fut jugé aussi dénué que possible d'esprit militaire. Un hymne guerrier en strophes saphiques et adoniques fut trouvé moins mauvais. Mon refrain *Sternite Turcas*, solution brève et tranchante de la question d'Orient, fut adopté dans la récitation publique<sup>1</sup>. Je laissai en rhétorique un renom douteux. Écrire sans avoir quelque chose à dire de pensé personnellement me paraissait dès lors le jeu d'esprit le plus fastidieux.

Pas plus que la harangue d'Urbain II au Concile, le « discours de Moïse à Jethro quand il en reçoit l'hospitalité » ou celui de Sabinus à l'empereur Jovien au nom des habitants de Nisibe, ou la vaticination « d'une prophétesse germaine dans la Forêt Noire », ne durent inspirer chaleur et conviction à notre rhétoricien. Cependant, le dépit ressenti par un écolier, peut-être un peu trop différent des autres, à l'égard de ces matières et amplifications de collègue, et la naïveté excessive qu'il est permis de trouver

---

1. Renan s'exprime mal, remarque M. Schoener (t. II, p. 296). La strophe saphique comprend un vers adonique, et il n'y a point dans cette pièce de strophe adonique. Voici, d'après le cahier d'honneur de Saint-Nicolas, le refrain en entier :

*Tempus est ferrum manibus vibrare,  
Vester est Christus, sacer hic tumultus,  
Impios tandem similes leonum  
Sternite Turcas.*

à leurs énoncés, suffisent-ils à trancher contre elles la question de leur convenance et de leur utilité pédagogique ? Si l'on admet (et qui ne l'admettrait ?) que pour exercer les jeunes gens à penser, il faut les exercer à la composition, au moins doit-on dire quel genre de composition eût dû être raisonnablement substitué à celui dont on se moque.

Renan nous fait entendre que, pour écrire sans dégoût, il lui eût fallu, au lieu de ces développements de forme et d'apparat sur un thème de convention, des sujets réels, qui l'obligeassent à concevoir et à inventer personnellement. Il ajoute avec force que, « pour lui, la meilleure manière de former des jeunes gens de talent est de ne jamais leur parler de talent ni de style, mais de les instruire et d'exciter fortement leur esprit sur les questions philosophiques, religieuses, politiques, sociales, scientifiques ; en un mot, de procéder par l'enseignement du fond des choses, et non par l'enseignement d'une creuse rhétorique <sup>1</sup> ». Certes, une creuse rhétorique n'est pas celle que nous défendons. Tout notre propos tend, au contraire, à établir, en fait de rhétorique, la distinction du creux et du plein. Mais il faut bien dire que le programme indiqué par Renan, loin de répondre à ce qui est en question, l'écarte, et fait bon marché des conditions nécessaires de toute péda-

---

1. *Souvenirs*, p. 254.

gogie. Humble sujet que la pédagogie pour un professeur au Collège de France célèbre dans toute l'Europe ! Encore est-il bon, quand on y touche, de se mettre à son niveau. Ce ne sera point s'abaisser ! La pensée personnelle est une chose qu'on ne saurait demander à l'adolescence qu'avec beaucoup de ménagements et de précautions. On ne saurait lui donner à mâcher toutes crues, comme le pourront faire des têtes mûries et entièrement formées, les vastes et rudes questions que la nature, l'état social, l'histoire, la religion posent à l'esprit humain et dont les données se renouvellent pour une part plus ou moins considérable, avec chaque époque. Un tel régime serait le plus sûr moyen de l'abîmer, de la laisser faussée et fourbue. Les forces de cet âge sont tendres. Il faut les accroître graduellement. Pour y parvenir, quel autre moyen que de les exercer sur des matières de réflexion, d'analyse, de développement, spécialement choisies et élaborées à son usage et mises à sa portée ? Matières qu'on puisera certes dans la réalité, et dans la plus importante, qui ne devront blesser en rien la vérité psychologique et morale, mais qui n'admettront qu'une réalité simplifiée, réduite à des lieux communs aisément accessibles et commodes à parcourir pour de jeunes esprits. Cette simplification intellectuelle du réel est le propre office et la raison d'être de l'école. Il est nécessaire, en vue d'une bonne formation,

qu'on y ait passé. L'esprit doit avoir connu, embrassé les choses de l'histoire, de la littérature, de la vie, sous cette forme dont les symétries et les cadres clairs s'obtiennent au prix de quelque artifice, pour pouvoir plus tard s'y attaquer avec sûreté dans la complexité redoutable de leur tissu réel. Les matières des devoirs que raille Renan avaient délibérément ce caractère simplificateur. Elles donnaient à développer des idées qui sont dans la vérité et dans la nature, qui dominent véritablement la vie des hommes et des peuples. Mais elles leur prêtaient un rôle plus dégagé des contingences que celui qu'elles jouent en fait ; elles leur faisaient subir une idéalisation logique et morale qui ne les adulerait pas.

Etes-vous convaincu, Breton ? — Non ! il ne l'est pas. Craignons même qu'il ne nous ait pas beaucoup écouté. C'est qu'il garde un point très fort de raison, et assez troublant, et qui emporte pour lui, à tort d'ailleurs, toutes les autres considérations du problème.

Les compositions de collège roulent sur le lieu commun. Mais, s'il y a des lieux communs qui sont, à quelques nuances près, de tous les temps, du moins de tous les temps civilisés, il y en a d'autres qui n'ont qu'un temps. Ils tiennent à un certain état des mœurs, des croyances, des institutions, de la civilisation et perdent leur raison d'être quand cet

état disparaît ou se transforme. Alors, ils n'existent plus qu'à l'état de souvenirs historiques ; ils ne correspondent plus à rien de vivant et de ressenti dans l'âme d'une époque ultérieure ; ils sont comme morts ; l'éloquence ne saurait plus les animer qu'à froid, par pastiche pur et jeu d'archaïsme. Victor Le Clerc, dans une précieuse étude <sup>1</sup>, a suivi, de ce point de vue, les vicissitudes des matières de rhétorique depuis la haute antiquité grecque. Il les montre se renouvelant et changeant de genre, quand, autour de l'école, la vie publique éprouve quelque renouvellement vigoureux qui concentre sur de nouveaux objets les intérêts élevés des hommes et crée des sources nouvelles d'émotions communes. Il les montre survivant, au contraire, aux idées et aux mœurs qui s'y étaient reflétées, et prenant bientôt l'aspect de vaine déclamation, quand les idées et les mœurs qui se sont fait jour depuis offrent un caractère, non de renouvellement, mais de dissolution et de décadence, ou, tout au moins, n'offrent rien d'assez fixé, d'assez généreux, d'assez pur, d'assez unanime pour qu'on en puisse extraire à l'usage de la jeunesse des modèles de bien penser et de bien agir. C'est ce qui arriva sous l'empire romain, au temps où Pétrone se moquait des sujets traités dans les écoles de rhéteurs et qui s'inspiraient de l'esprit militaire, civique

---

1. V. Le Clerc, *Rhétorique* (supplément, p. 252) (1830).

et religieux de la vieille Rome, dont ils semblaient n'offrir plus que la solennelle caricature. « Pourquoi ces fictions oratoires ne produisaient-elles plus le même effet sur les jeunes esprits ? C'est que les hommes et les choses étaient changés... Toutes ces matières d'éloquence qui n'avaient rien que de naturel et de vrai, lorsqu'il y avait une patrie et des lois, n'étaient alors que de vains jeux d'esprit, source inépuisable de pensées fausses, parce que tout était factice et que l'imagination, accoutumée à d'autres spectacles, défigurait par l'exagération une grandeur qu'elle ne concevait plus <sup>1</sup>. » Situation difficile pour le pédagogue. Il n'a pas de grands thèmes éducateurs à puiser dans le courant actuel du monde, trop contradictoire, trop dispersé, trop dépourvu de hautes directions. Et les vieux thèmes qu'il garde d'une époque plus assise et plus forte, étant privés de contact avec la vie, n'inspirent plus aucun intérêt aux plus intelligents entre ses élèves, à ceux dont la tête a de l'activité. Comme ils ne peuvent plus être traités avec naturel, ils favorisent tous les vices littéraires.

C'est une expérience de nature assez semblable qu'a faite Ernest Renan. La conception du discours de rhétorique, tel qu'il florissait alors, était comme tournée en dérision par de puissants faits modernes

---

1. Le Clerc, *loc. cit.*

dont il était bien impossible que ce jeune esprit, si actif et déjà ouvert à toutes les impressions, ne pressentît pas la portée. C'était le discours historique, supposé prononcé en quelque circonstance mémorable de l'histoire, par un personnage fameux. Les lieux communs les plus élevés sur lesquels tournait le genre faisaient étrange figure au milieu d'une société qui avait traversé la Révolution et où les autorités souveraines et universellement vénérées de l'ancien temps n'apparaissaient plus qu'à demi déchues de leur majesté visible, contestées dans leurs titres par la moitié des hommes, et ne jouissaient que de prérogatives jalousement mesurées par un droit constitutionnel. Il s'agissait de parler de l'Église, de la Monarchie, du doigt de Dieu dans les événements humains, avec des couleurs et un ton à la Bossuet. De très bons élèves n'en éprouvaient aucune gêne et se montraient diserts à souhait et féconds en belles périodes sur ce noble canevas, tel Alfred Foulon, destiné à mourir cardinal-archevêque de Lyon. Notre Breton, qui a déjà plus d'antennes pour sentir son siècle, et qui en a même trop, éprouve instinctivement qu'en 1841, la saison en est passée. La bataille pour l'Église a pu rendre Lacordaire éloquent, parce que la cause était grande, chaude encore et frémissante de vie, au regard même des adversaires qui la jugeaient vouée à la défaite. Mais la haute vision de Bossuet, la vision monumen-

tale, épanouie, prophétique de l'Église dressée sur le monde et absorbant dans son sein l'histoire universelle, cette vision qui n'était que l'amplification par l'imagination et la foi d'un monument religieux et politique qui, au siècle de Bossuet, restait encore debout, ne présente, désormais, qu'un thème oratoire forcé et pompeux ; car le monument s'offre, du moins aux yeux de chair, singulièrement mutilé, et entouré de combattants qui s'acharnent les uns à en élargir, les autres à en réparer les brèches. La foi spirituelle peut dire que cette vision, nonobstant les apparences sensibles, demeure la vérité. L'éloquence et l'art qui, pour une part, sont chair, qui demandent des modèles de chair, ne sauraient plus en recevoir d'inspiration sincère et chaude. Le pathétique de la royauté découronnée et tombée, des rois errant d'exil en exil, a tiré de grands accents à Chateaubriand. Le thème patriarcal et religieux de la paternité providentielle et du titre divin des rois ne peut plus trouver d'écho, alors que la légitimité de la fonction royale est universellement discutée, et que bien des royalistes ne la considèrent que comme la première utilité de la nation. Enfin les bouleversements historiques auxquels on avait assisté depuis Bossuet, les impressions que l'intelligence du XIX<sup>e</sup> siècle recevait de connaissances historiques plus étendues et plus poussées que les siennes, ne rendaient-ils pas beaucoup plus sujette à caution la démonstration des intentions

providentielles spéciales dans les faits particuliers de l'histoire ? Il demeurerait d'ailleurs très plausible de croire, comme Malebranche, à une Providence agissant ordinairement par l'intermédiaire de lois naturelles et de mécanismes généraux. Mais cette vue, plus froide et beaucoup plus loin des sens, était moins propice aux mouvements et aux émotions du discours.

Ces harangues historiques proposaient une histoire abstraite, académique, isolée de toute condition de temps et de lieu. Moïse, Alexandre, Périclès, Louis XIV, y tenaient le même langage, romain et français, et ne différaient en rien par les idées générales. Noble survivance scolaire de la grandeur d'une civilisation qui s'était sentie assez forte, assez dominante, assez admirée pour rapporter à sa mesure tout ce qui était humain. Ce prestige était emporté dans le torrent cosmopolite des temps nouveaux. Et voilà ce que le jeune Breton, étranger par la race et le sang à cette culture romano-gauloise, dont il s'assimilait merveilleusement le trésor, devait subordonner mieux qu'un autre. Par ses origines, il sympathise avec les tendances romantiques et avec les tendances critiques de son siècle, siècle épris de toutes les « couleurs locales » et surtout des plus étrangères, des plus lointaines, siècle qui a introduit dans l'histoire un esprit de réalisme curieux, de relativisme nuancé, de psychologie insatiablement investigatrice, de documentation sans limite, contrastant avec

les fortes simplifications et les grands partis pris historiques chers aux époques de règles et d'autorité. Le bon Le Clerc a très bien vu l'embarras que cet esprit suscitait aux professeurs de rhétorique : « L'histoire, dit-il, a changé de forme ; un art nouveau, en multipliant les livres et les doutes, a ouvert aux recherches savantes un vaste champ dont le terme recule toujours ; on est trop occupé de conjectures pour être éloquent <sup>1</sup>... » Mais ces « conjectures » qui paraissent à l'universitaire cicéronien, et qui sont bien, en un certain sens, la mort de l'éloquence, exercent sur l'écolier breton l'attrait le plus vivifiant ; il y sent une libre carrière, un champ neuf offert à l'imagination, mille sources de fraîcheur et d'animation pour l'esprit moderne. Leur séduction, mystérieuse encore, l'emporte hors de ce monde d'idées qui trouve dans un discours à la Massillon son cadre approprié.

Un jour, au milieu de cet ennui, il reçut, s'il faut en croire les *Souvenirs*, un contact électrique. Le professeur d'histoire avait été remplacé par un directeur, très occupé ailleurs, qui se contenta de lire d'anciens cahiers auxquels il mêlait des extraits de livres modernes.

Or, parmi ces volumes modernes qui détonaient souvent avec les vieilles routines des cahiers, j'en remarquai

---

1. *Loc. cit.*, p. 366.

un qui produisit sur moi un effet singulier. Dès que le chargé de cours le prenait et se mettait à lire, je n'étais plus capable de prendre une note ; une sorte d'harmonie me saisissait, m'enivrait. C'était Michelet, les parties admirables de Michelet dans les tomes V et VI de *l'Histoire de France*. Ainsi le siècle pénétrait jusqu'à moi par toutes les fissures d'un ciment disjoint<sup>1</sup>.

Le fait a été contesté. Il prête à quelque scepticisme. Non point parce que le tome V de *l'Histoire de France* n'a paru qu'à l'automne de 1841, quand Renan n'était plus au séminaire. Le tome III, qui s'étend jusqu'à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, datait de 1837, et c'est dans l'un de ces trois premiers volumes, où le génie de l'historien atteint ses plus riches et ses plus vibrants effets, que le professeur a pu lire. Il y aurait simple erreur de chiffre. Ce qui est invraisemblable, c'est qu'à Saint-Nicolas, où l'on était fort sévère et timoré en fait de littérature contemporaine, un professeur ait produit devant ses élèves un auteur du jour, aussi particulièrement discuté. Ce qui l'est plus encore, c'est l'absence du nom de Michelet dans la correspondance de Renan. Il entretient sa mère de tous les auteurs qu'il étudie, de toutes ses joies et belles découvertes littéraires, il lui en donne le régal. Et il aurait éprouvé une impression comme celle-là sans lui en faire part !... Quoi qu'il

---

1. *Souvenirs*, p. 183.

en soit, nous ne doutons pas que l'impression elle-même et la secousse qu'elle communiqua à l'imagination ne soit un souvenir vrai. A défaut de Michelet, elle a très bien pu arriver au rhétoricien par une autre voie, par Chateaubriand, par exemple, sur lequel M. Dupanloup faisait entendre bien des réserves, mais dont le renom religieux était trop grand pour qu'il bannît de sa maison *le Génie du Christianisme* et n'y fît pas connaître quelques extraits des *Martyrs*. « Des idées, écrit Renan, des sentiments m'apparurent, qui n'avaient eu d'expression ni dans l'antiquité, ni au xvii<sup>e</sup> siècle. » C'est ce qu'il faut retenir.

La froideur où le laissaient les discours historiques de convention n'avait d'égal que son goût déjà passionné pour l'histoire elle-même. Ses compositions en cette branche étaient fort remarquées. Dans les dissertations littéraires ayant un sujet historique réel, sur lequel il lui était possible de parler pour son compte, la réalité de la matière le mettait à l'aise pour réussir ce qu'il ne savait pas bien faire par artifice et virtuosité pure. Sur des sujets de cette sorte, il devenait un vrai Bossuet. Il contentait et comblait d'aise son professeur en déployant, que dis-je ? en dépassant la grandeur de perspective et de style du *Discours sur l'Histoire universelle*. Témoin, cette composition sur *Alexandre* qu'il commémore dans ses *Souvenirs*, comme « devant être au Cahier d'Honneur »

(elle s'y trouve en effet) et qu' « il publierait, dit-il, s'il l'avait ». En voici un passage :

Mélange inouï de grandeur et d'extravagante ambition, de modération et de fureur, de vertu et de faiblesse, Alexandre fut un de ces caractères audacieux, nés pour changer le monde et pour y faire éclater la puissance de Dieu. Sans doute, l'historien observateur et philosophe détestera ses folles conquêtes, ses expéditions aventureuses et ses indignes voluptés ; mais qu'il était grand, ce cœur, qui pleura à la vue de l'Océan qui bornait sa course sans pouvoir borner ses désirs ; qu'il était redouté, ce marteau d'armes, qui broyait les nations et devant qui la terre se taisait, suivant la sublime expression des Macchabées <sup>1</sup> !

La supériorité, l'ardeur qu'il montre dans les études d'histoire, Renan, dont la vocation se fait sentir déjà, les porte aussi dans la partie historique et critique des études littéraires. La distinction qu'il sait faire, dans ses lettres à Liart, entre la rhétorique et la *littérature*, dénote, pour ce temps-là, un esprit bien précocement averti. Dans les explications et commentaires de textes, il n'a pas de rival. Voici une note de son professeur, qui dit tout :

---

1. M. Jean Pommier a publié dans la *Grande Revue* d'août 1920 de longs extraits de cet *Alexandre*, ainsi que d'une autre composition du même ton sur *Rome et Carthage*. Comme l'a constaté M. Pommier, Renan se trompait en croyant ne plus posséder ce devoir. Il se trouve dans les manuscrits de Renan à la Bibliothèque Nationale (*Premiers Travaux*, vol. III).

Ses discours latins n'ont pas assez d'harmonie et de majesté. Mais il a vivement intéressé la classe par une excellente explication d'Eschyle, dans laquelle il a montré combien les explications de rhétorique pourraient devenir intéressantes, si tous s'y appliquaient comme il l'a fait. Grammaire, poésie, éloquence, il a tout très bien analysé.

On sent que M. l'abbé Duchesne a été frappé. Son élève est en avance sur lui. Mais n'y a-t-il pas lieu de croire que le tour d'esprit qui a permis cette pénétrante explication n'est pas le même qui favoriserait la majesté et l'harmonie (entendez hélas ! l'harmonie redondante) du discours ? Un esprit qui manœuvre triomphalement dans le vide d'un thème d'éloquence fastueuse, manœuvrerait-il aussi à l'aise dans le plein d'un texte réel ?

L'abbé Cognat, dont les interprétations manquent un peu de largeur, prétend que Renan, en se donnant comme un rhétoricien ennuyé de la rhétorique, se fait beau d'une attitude supérieure qui ne fut pas en réalité la sienne. La vérité serait qu'il aurait éprouvé un dépit farouche le jour où certain devoir, écrit dans un style romantique échevelé et dont il se promettait merveilles, provoqua la sévérité du maître et le *tolle* de la classe. A la suite de cet insuccès, il aurait boudé le discours français et négligé systématiquement ses compositions. Le fait lui-même est exact. « Il a donné un devoir français très travaillé,

note M. Duchesne ; mais toute la classe a été surprise de voir le correct Ernest Renan déguisé en romantique. » Nous ne savons pas au juste ce qui à Saint-Nicolas passait pour romantique, et où commençaient exactement les audaces du goût. En tout cas, l'élève égaré ne persévéra pas dans cette direction téméraire. Quelques semaines plus tard, nous le voyons féliciter pour « un très bon devoir français sans aucune trace de mauvais goût ». Les critiques que lui fait son professeur ne portent plus sur le romantisme de la forme, mais sur des restes de dureté, de lourdeur, de sécheresse, sur un certain manque de rotondité et de coulant ; pour le fond, comme nous l'avons dit, un esprit de « paradoxe », de « subtilité » qui point parfois et inquiète<sup>1</sup>. Il serait, je crois,

---

1. Trouverait-on dans les devoirs de collège de Renan jusqu'à des lueurs avant-coureuses de ses idées futures ? Dans un devoir sur la défaite des Athéniens à Aegos-Potamos, transcrit au *Cahier d'Honneur*, il a écrit : « Contenant à peine ses transports, le peuple, religieux jusqu'à la superstition, se précipite sur les pas des Phocéens... » Les mots que je souligne ont été biffés au crayon par la censure. — Dans un dialogue littéraire, qui a pour auteur Alexandre Bellanger, condisciple de Renan, il y a un certain Ernest « facile à distinguer », note le professeur, qui tient le rôle de contradicteur. A propos du portrait de Voltaire par de Maistre, Ernest dit qu'« on pourrait lui faire le reproche d'une exagération un peu partielle envers l'écrivain qu'il dépeint. Sa plume est trempée dans le fiel. » Un peu plus loin, Ernest dit du portrait de Marcion par Tertullien qu'il « contient plusieurs pensées un peu affectées ». On peut rapprocher de ces traits l'apostrophe suivante adressée à Renan par Alfred Foulon, dans un devoir de fin d'année sur les travaux de l'Académie : « O vous, qu'un jugement solide forma de bonne heure à l'école de la raison, vous à qui une nature privilégiée donna la vigueur et la force de l'esprit... » Renan passait donc pour une tête assez

impossible d'établir documentairement ce que Renan a pu connaître de nos écrivains romantiques à cette époque.

La rotondité, la cadence chères à son maître, était-il étonnant qu'il eût quelque peine à y atteindre ? Plus tard, Renan sera un écrivain plein d'harmonie, mais d'une autre harmonie. Celle que son professeur rêve et caresse ne lui est guère accessible, parce qu'elle est substantiellement attachée à ces thèmes oratoires, qui, pour lui, sont de commande et ne vivent plus. Elle en est l'expression naturelle et propre ; elle en est, dirait-on, la musique juste. Elle n'a pas plus de vie sous une plume moderne que les idées mêmes qu'elle revêt. Sous une plume moderne elle est « la rhétorique », dans le mauvais sens du mot. Le rhéteur se définit un pasticheur et un mime. Le rhéteur est celui qui, pour le plaisir puéril

---

indépendante. Cependant aucune inquiétude n'existait sur l'avenir de sa foi. Sa vocation ecclésiastique n'était pas mise en question. — Je relève encore dans le devoir sur Alexandre, dans le texte du Cahier d'honneur, ce passage où la censure a également effacé un mot dangereux : « La politique, les sourdes menées, la ruse, la tromperie, la corruption des magistrats, tels furent ses moyens d'action, moyens que la vertu désavoue QUELQUEFOIS, mais qui le rendirent l'arbitre de la Grèce. » Ce *quelquefois* a effrayé le censeur. — Et ceci enfin dans un « développement oratoire », à propos de la fête de la Nativité : « ... Il suffit de jeter un coup d'œil sur les religions de l'antiquité pour constater ce fait remarquable que, *plus l'esprit humain se perfectionne, plus l'idée de la divinité paraît se corrompre et s'altérer parmi les nations.* L'homme était donc incapable de se donner à lui-même une religion, je ne dis pas vénérable, mais raisonnable et plausible. » Évidemment c'est orthodoxe, mais un peu inquiétant tout de même.

et, de sa part, un peu barbare, de faire sonner les superbes cadences de Bossuet, de dérouler les grâces de Fénelon, de s'orner des fleurs divines et simples de La Fontaine, ou des prodigieuses étincelles de Voltaire, s'évertue dans le vide à imaginer, à sentir comme eux, à une époque où il y a toujours infiniment à apprendre d'eux pour le fond et pour l'art, mais où aucun esprit ne peut plus avoir la forme même de leur esprit, aucune âme le rythme de leur âme, pour la simple raison que cette époque a vécu mille expériences morales que n'avait pas vécues la leur. Celui-là est un comédien littéraire, non un homme. « On eût dit, écrit Renan, que les deux cents élèves de Saint-Nicolas étaient destinés à être tous poètes, tous orateurs. » C'est rhéteurs qu'il eût dû dire. Le jugement ainsi rectifié caractérise exactement la tendance qui l'irritait.

Celle-ci s'exprimait avec naïveté dans les appréciations du maître sur les talents de ses élèves. On se croirait dans une Académie de jeux floraux.

Ernest Renan a mis sur le Cahier d'honneur une fable en vers latins dans laquelle sa muse, malgré sa sévérité naturelle, *a su jeter de la vie, de la couleur et des fleurs.*

... Il me reste à signaler un succès, mais un succès réel et brillant. C'est une sorte de pastorale française (prose et vers) d'Edmond Jorand. *L'auteur, qui a trouvé le secret d'être à la fois poète et historien, a su jeter de la variété et de la vie dans ses descriptions, donner un grand charme et des couleurs à son style et soutenir toujours croissant*

l'intérêt du sujet. C'est assez dire que le morceau sera conservé précieusement.

... Après les douloureuses et solennelles leçons que nous venons de recevoir (allusion à la mort récente de l'archevêque), il était d'une haute convenance que la Rhétorique, tout en reprenant ses travaux, cherchât à en conserver précieusement le souvenir. *Aussi a-t-elle écouté avec un religieux respect* quelques pages pleines de dignité et d'élévation qui ont été écrites par le directeur de l'Académie. Ce n'est point un devoir littéraire ; c'est un monument de nos profonds regrets et de notre douleur sur la perte du bienfaiteur de cette maison, du protecteur de notre jeune Académie... C'est dans la langue des Ambroise et des Augustin que Victor Vaillant nous rappelle les touchantes vertus du successeur de Saint Denis.

Ce n'est même pas : *Tu Bossuetius eris !* mais : *Tu Bossuetius es !* On conçoit que ces sucreries aient irrité le bon sens d'un paysan breton et que Saint-Nicolas ait été, sous ce rapport, sa première école d'ironie <sup>1</sup>.

---

1. Pour rendre ce qu'il y avait de fade dans ce goût littéraire, il faudrait mettre en avant Marchangy, l'auteur de la *Gaule poétique*, dont les huit volumes, parus en 1812, eurent sous la Restauration et sous Louis-Philippe des éditions fort nombreuses. Marchangy est l'édulcorateur du romantisme, l'appropriateur de la « couleur locale » des *Martyrs*, au goût timide des pensionnats. Des fresques de Chateaubriand il tire des aquarelles pour jeunes filles. La folie des bourgeois de la monarchie de Juillet pour le genre troubadour l'a eu pour inspirateur. Dans toutes les maisons d'éducation catholique son succès a été immense. Dans mon enfance, on le donnait encore en livre de prix. Voici du pur Marchangy : « *Tout dort, le laboureur dans sa chaumière, le châtelain dans son manoir. Le ménestrel a fait taire ses chansons joyeuses et suspendu son luth argenté : le che-*

Au point de vue moral, grâce au correctif de la religion et de la piété, cela était assez innocent. Il y a quelque chose de fort aventureux dans le passage des *Souvenirs* où Renan, ayant hautement loué par ailleurs le « sentiment noble » qui, dans l'éducation du petit séminaire, « dominait et entraînait tout », parle des dangers moraux qu'elle aurait également offerts. Il songe, sans doute, à cette excitation littéraire trop continue et trop ardente, à cette culture exagérée de l'émulation. Mais vraiment, dans un milieu aussi sévèrement discipliné et aussi pur de mœurs, en pouvait-il résulter, même à titre d'exception, d'aussi pernicious effets qu'il le dit ?

Voici quelque chose d'étrange. A côté de tel pieux condisciple prédestiné à l'épiscopat, j'en vois un qui aiguisera si savamment son couteau pour tuer son archevêque, qu'il frappera juste au cœur... Je crois me rappeler Verger : je peux dire de lui ce que disait Sacchetti de cette petite Florentine qui fut canonisée : *Fu mia vicina ; andava come le altre.*

---

*valier a cessé de fredonner sa ballade guerrière et le chantre des bois s'est tu sous le feuillage, la chouette dans son if solitaire... Et moi je veille sur ce donjon et la cloche ébranlée a sonné minuit. J'entends la vague se briser contre ma prison et je pleure, comme si chaque flot allait m'apporter la mort ; tout est paisible autour de moi et le sommeil fuit mes paupières. — Debout, près des créneaux de la tour située le long (!) de la Seine, ainsi parlait Arthur de Bretagne », etc. Ces lignes sont extraites d'une composition d'Edmond de Nanteuil, qui fut très fêtée, bien qu'il eût malencontreusement couché par terre la tour qu'il pensait dresser... Le goût de l'Université, uniquement puisé aux auteurs latins et au xvii<sup>e</sup> siècle, était plus sain en ce temps-là.*

Cette éducation avait des dangers : elle surchauffait, surexcitait, pouvait très bien rendre fou (Verger l'était bel et bien)<sup>1</sup>.

Le Gascon, dans le sens convenu de ce mot, — mais j'ai dit que les Bretons se montraient souvent, en ce sens même, des Gascons plus terribles encore — fait ici des siennes. Il se joue de la vraisemblance et des faits. Que Verger fût fou, l'acte qui a donné à son nom une célébrité sombre le prouve bien. Que l'éducation reçue y fût pour quelque chose, il faut s'entendre. Il y a des détraqués de naissance dont le déséquilibre de nature se développe plus ou moins et aboutit à des effets plus ou moins forts, suivant que les conditions où le sort les a placés soumettent leur esprit et leur volonté à des exigences plus ou moins disproportionnées à leur faiblesse. A ce titre, le collège, la tension intellectuelle qu'il impose, la concurrence qu'il provoque, furent pour Verger choses mauvaises. Garçon de ferme ou frère lai, il aurait eu plus de chance de ne pas devenir fou en action et de ne pas être tourmenté à l'excès par les fantômes intérieurs. Mais imaginez-le élevé au lycée ; son exaltation prendra une direction différente, elle sera psychologiquement et pathologiquement la même. Au lieu de l'archevêque, ce sera quelque représentant du peuple qu'il choisira pour

---

1. *Souvenirs*, p. 190.

victime... En fait, Verger n'a pas pu être fort surchauffé par Saint-Nicolas, où l'on a fort bien discerné à qui l'on avait affaire, puisqu'il en a été chassé, en Troisième, pour cause de vol<sup>1</sup>. De plus, il est extrêmement douteux que Renan l'y ait « connu », Verger étant entré au petit séminaire comme élève de Sixième en septembre 1841, c'est-à-dire au moment même où Renan entra à Issy<sup>2</sup>.

Revenons au principal de notre sujet.

Nous venons de faire avec Renan le procès de la rhétorique de Saint-Nicolas, ou, pour mieux dire, de la rhétorique de l'époque, car la pratique du petit séminaire ne se distinguait de celle de l'Université que par des nuances. Il est temps que nous revenions sur nos pas pour nous remettre en présence du problème général que cette appréciation soulève, et dont elle néglige, par suite d'un point de vue trop personnel, certains éléments capitaux. Renan oublie une partie de l'essentiel : à savoir que cette rhétorique, affectée et confite à plus d'un égard, était une rhétorique, et que, par des voies trop contournées à coup sûr et semées de trop de fleurs artificielles,

1. J'emprunte ce renseignement à l'abbé Cognat qui, sur un fait aussi gros, mérite certainement créance. Il a d'ailleurs tort de dire que Verger « ne fit que passer » à Saint-Nicolas, car il y resta plus de trois ans.

2. L'abbé Schœner, qui donne la liste des élèves de Saint-Nicolas pour toutes les années où M. Dupanloup en a été le supérieur, ne mentionne Verger qu'à partir de la sixième.

un apprentissage nécessaire s'y accomplissait. Ces compositions, où la convention avait trop de part, mais où elle ne pouvait pas d'ailleurs n'avoir point une certaine part, sans quoi ce n'eussent pas été des travaux de collège, ces compositions, dis-je, offraient un avantage immense, dispensaient un irremplaçable bienfait : c'étaient des compositions, de vraies compositions, conçues de manière à obliger et à aider tout à la fois un esprit novice à chercher méthodiquement tout ce qu'un sujet contient, à classer, mettre en bon ordre, développer, c'est-à-dire considérer sous tous leurs aspects, les idées qu'il appelle. Ces matières sentaient un peu le moisi ; encore était-il impossible qu'étant matières de collège, on les allât prendre dans les débats de la Chambre des Députés ou dans les négociations des diplomates. Mais elles étaient élaborées par des pédagogues nourris d'une vieille tradition, initiés aux finesses de leur art et habiles à les approprier à leur but. L'idée de faire travailler des jeunes gens de seize ans sur « le fond des choses », nous la voyons à l'œuvre depuis trente à quarante ans que l'on s'est avisé d'occuper nos rhétoriciens et nos bacheliers à des exercices qui n'en sont pas, qui ne les exercent à rien : je veux dire ces dissertations sur des sujets de critique et d'histoire littéraire, les plus difficiles et les plus délicats de tous les sujets, ceux sur lesquels il leur est le plus impossible de penser, à leur âge,

quelque chose de « personnel », et dont ils ne se tirent qu'en récitant du Brunetière, du Faguet, du Lanson, ou bien les leçons d'un professeur qui, bien souvent, n'a aucune personnalité, ce qui n'est pas indispensable pour être un utile professeur, mais le serait pour être professeur de critique littéraire. La cause immédiate de l'abaissement de culture intellectuelle dont nous souffrons réside là. Elle tient à ce qu'on ne fait plus sa rhétorique, ou qu'on ne peut plus, nonobstant le bon sens de tant de maîtres qui savent ce qu'ils peuvent de l'ancienne institution, la faire que très faiblement. La peur de paraître pédants, cette peste des pédagogues, a poussé les directeurs de notre pédagogie à en bannir jusqu'au nom même, qu'ils ne savaient plus entendre dans un sens mâle. Certes la vieille rhétorique décorative était à renouveler et à remplacer par une rhétorique moderne, qui fût encore, dans la plénitude du terme, une rhétorique. Et sans doute était-ce là une tâche rendue extrêmement difficile et presque désespérée par l'état de la civilisation et des mœurs françaises, état trop instable et trop troublé pour qu'on y pût asseoir le fondement d'une éducation intellectuelle qui se montrât digne de ce nom en joignant la fermeté, la fixité à un suffisant accord avec l'époque, à une suffisante ouverture d'aération. Du moins, qu'on ne donne pas de faux noms aux choses et qu'on ne prenne pas pour un renouvellement des institutions tels expédients

hâtifs et grossiers, impropres à rendre aucun des services de ce qu'on remplace. Du temps de Renan, la vieille institution branlait ; elle tenait encore. Il a beau la harceler de ses justes traits. Il lui a dû des bienfaits incomparables. Le résultat de tant de compositions latines et françaises, épluchées par un maître qui n'avait pas de grands horizons, mais savait le métier, de tant de narrations, d'élégies, de fables en vers et en prose, tournées et limées avec soin, de tant de beaux morceaux littéraires analysés et disséqués, ce résultat s'est inscrit au plus intime de sa formation. Il y a gagné (pour toute la part qui ne revient pas à la nature, mais la nature seule n'est rien) cette aisance, cette grâce, cette souplesse, cette limpidité, cette exquise finesse, que l'absorption des plus rudes matières scientifiques et philosophiques n'altérera point par la suite, tant ces qualités auront acquis de résistance chez lui. Les bonnes humanités qu'il a faites sont à la base de ses vertus de grand écrivain.

Mais les *Souvenirs* de Renan, s'ils soulèvent toute la question de la rhétorique et de l'éducation littéraire, sont essentiellement l'histoire de son esprit. Prise de ce point de vue, comme cette critique nous intéresse et nous émeut ! Elle nous montre Renan engagé, plus qu'il ne le croit, dans sa propre voie, celle où ses premiers amis le verront « avec terreur » s'avancer bientôt. Il nous dit qu'à Saint-Sulpice

ses condisciples le découvrirent d'une « autre race » qu'eux. Dès Saint-Nicolas, ne confie-t-il pas à un ami qu'il se sent au milieu d'eux « seul de son espèce » ? Ces magnifiques disciplines littéraires que ses maîtres dispensaient, où ils voyaient un monument immuable, et comme l'expression profane et humaine d'un ordre éternel, il a commencé de les voir sous l'aspect de ce qui se passe, de ce qui naît, devient et meurt, sous la perspective enivrante et décevante de l'histoire. Perspective contagieuse ! Des lettres ne s'étendra-t-elle pas à la religion ? Les images de l'éternité métaphysique que nous propose le dogme chrétien, cet esprit ne les verra-t-il pas bientôt se détacher de la voûte céleste où sa croyance les rattache encore et tomber dans le fleuve des temps historiques pour s'abîmer bientôt dans ses ondes, après en avoir, le long de quelques centaines de siècles, illuminé la surface ?

Certes, à l'heure où nous sommes, Ernest Renan ne renferme pas encore en son esprit méditatif de telles pensées. Mais le germe, encore peu perceptible, en est entré en lui. « Je t'assure, écrivait-il à Liart en février 1841, qu'il s'est passé je ne sais quel changement dans mon esprit depuis quelque temps. Je commence à tout voir d'un autre œil. »

On observe dans cette même lettre que le départ récent d'Henriette venait de lui causer une tristesse qui le plongeait davantage en lui-même et le rendait

plus secret. Elle s'était placée comme institutrice dans la famille du comte Zamoyski et l'avait suivie en Pologne. La correspondance d'Ernest avec elle pour la période qui va de février 1841 à mars 1842 est perdue. Du moins ne se trouve-t-elle ni dans les recueils imprimés, ni dans le fonds manuscrit de la Bibliothèque. C'est une perte très regrettable.

Au mois d'octobre 1841, Renan entrait au grand séminaire d'Issy, avec une foi religieuse encore intacte et tranquille, quoique menacée de près, et surtout avec un formidable appétit d'apprendre.



## CHAPITRE IV

# LE SÉMINAIRE SAINT-SULPICE

- I. — La maison d'Issy.
- II. — La compagnie de Saint-Sulpice. Son obscurité volontaire. — Ce qu'en ont dit deux grands écrivains : Saint-Simon et Renan. — Comparaison de Saint-Sulpice et des grandes congrégations catholiques. Celles-ci mènent au milieu du siècle le combat pour l'Église. Saint-Sulpice élève des clercs. — La science sulpicienne. Sa sobriété, son humilité, sa solidité, son sérieux.
- III. — Attaques catholiques contre Saint-Sulpice au XIX<sup>e</sup> siècle. — Accusations de gallicanisme, d'ontologisme et de rigorisme.
- IV. — Les deux esprits de Saint-Sulpice. — L'un dérive de son fondateur Olier. L'autre du successeur d'Olier, M. Tronson. — L'oraison à Saint-Sulpice. Saint-Sulpice fermé au monde et agissant sur le monde.
- V. — Portrait des Sulpiciens par Renan. — Fermeté d'esprit. Respect de la personnalité. Impassibilité. Observation attentive.
- VI. — Les matières d'études de Renan à Saint-Sulpice. — Intérêt impersonnel, signification générale de sa crise d'idées.



# I

Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ont des pages très riches d'intérêt et de sens, mais sujettes à commentaires et à discussion, sur l'enseignement philosophique et la formation religieuse qui se donnaient, dans les années 1841-1845, au grand séminaire d'Issy. Ils en ont de ravissantes, et qu'il ne faut pas essayer de refaire, sur les objets de rêverie offerts à l'imagination d'un poète par les souvenirs historiques de cette maison et les beaux aspects de son parc célèbre. Issy avait été primitivement un pavillon, élevé pour les plaisirs de la reine Marguerite de Valois, femme de Henri IV, qui en fit sa résidence favorite et y emmenait sa petite cour peuplée de tous les beaux esprits du temps. Ce pavillon est devenu, par l'adjonction de deux grandes ailes construites en longueur, la partie centrale de l'édifice du grand séminaire que l'on voit aujourd'hui. « Après la mort de la reine Margot, le casin fut vendu et appartint à diverses familles parisiennes qui l'habitèrent jusque vers 1655. » Il fut alors acquis par M. de Bretonvillers, l'ami et l'un des premiers compagnons du fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, Jean-Jacques Olier, et son successeur dans la cure

de Saint-Sulpice comme dans la charge de supérieur de la Compagnie. M. de Bretonvillers, possesseur d'immenses biens, légua Issy à ses confrères, qui commencèrent par y transférer la *Solitude*, maison de noviciat où il est d'usage que l'on passe un an ou deux d'études et de méditation, avant d'être agrégé à la Compagnie. Ils y trouvèrent aussi un lieu de repos pour ceux d'entre eux à qui la vieillesse ou la maladie conseillaient le séjour de la campagne. Cette dernière circonstance est à relever, parce qu'elle rendit Issy le siège d'un événement mémorable dans les annales de l'Église de France. Quand se produisit entre Fénelon et Bossuet la grande querelle du Quiétisme, et avant qu'elle ne s'envenimât de l'irritation des personnes, ces deux grands hommes convinrent de conférences, où, aidés des lumières de M. de Noailles, archevêque de Paris, et de M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice (le troisième en date, et qui a eu sur l'esprit de la Compagnie une influence plus profonde peut-être qu'Olier), ils cherchaient une entente sur la vraie doctrine. M. Tronson vivait retiré à Issy, et, comme son délabrement lui rendait incommode le voyage à la ville, c'est chez lui que ces illustres personnages se rencontrèrent. De là le nom d' « articles d'Issy » donné aux trente-quatre décisions de théologie mystique qui furent signées en commun. Dans le parc, une cabane ornée d'une inscription et de deux bustes commémore l'endroit

où eurent lieu ces entretiens. Depuis cette époque, la maison d'Issy n'a pas eu d'histoire. Son paisible sort s'est fondu dans celui du séminaire Saint-Sulpice de Paris, dont elle est devenue l'annexe, réservée aux deux premières années d'études cléricales.

Cependant Issy et Saint-Sulpice n'ont jamais cessé de jouer un rôle aussi efficace que peu bruyant dans l'histoire de la société française, par l'ascendant que leurs exemples ont pris sur la direction de nos grands séminaires de province. Ils ont été, pour une bonne part, le conservatoire supérieur où s'élaborait et se maintenait, à l'usage du clergé national, un type d'éducation commune. Les bouleversements qu'ils eurent à souffrir du fait de la Révolution ne leur furent pas propres ; tous les établissements religieux en connurent de semblables. La tempête passée, les deux maisons se reconstituèrent sur leurs anciennes bases. « Chaque porte, écrit Renan, tourna dans ses anciens gonds, et, comme d'Olier à la Révolution rien n'avait subi de changement, le xvii<sup>e</sup> siècle eut un point dans Paris où il se continua sans la moindre modification <sup>1</sup>. »

Je ne sais ce que pensa Jean-Jacques Olier quand M. de Bretonvillers lui offrit retraite dans le parc délicieusement aménagé, dans les salles ornées de

---

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 212.

gracieuses peintures mythologiques, au goût de la moins janséniste des princesses. Eût-il approuvé qu'après lui, quand le développement de son œuvre eut rendu insuffisants les locaux du séminaire Saint-Sulpice, un séjour aussi agréable aux yeux fût offert à de jeunes clercs dont le principal souci devait être, à son gré, de cultiver, au moyen de l'oraison fréquente, l'abstraction des sens ? Eût-il trouvé suffisant, comme adaptation à ce nouvel emploi, que les Vénus des chambres de Marguerite « devinssent des vierges » et qu' « avec les Amours on fît des anges » ? Il admettait, il est vrai, la beauté sensible et les recherches des arts dans le sanctuaire ; il ne refusait pas le luxe des riches ornements aux murailles, aux objets qui ont pour destination le culte de Dieu, aux livres sacrés qui contiennent sa parole. Issy conserve sa grande Bible, splendidement ouvragée et décorée. Mais, quant aux ministres de ce culte et aux interprètes de cette parole, il estimait que leur habitation et leur train extérieur ne sauraient être trop sévères et trop dénués de toutes les apparences qui flattent les regards. Comme on construisait sur ses ordres le séminaire Saint-Sulpice, il ne voulut pas tout d'abord de la pierre de taille, jugée trop fastueuse, et ne l'accepta que pour la raison de solidité. Il fit interrompre un travail de moulure très simple que l'on avait commencé dans l'entablement, « aimant mieux y laisser quelque chose d'irrégulier

et d'imparfait que d'y souffrir le moindre ornement qui aurait senti la magnificence ou le faste »<sup>1</sup>.

Les enchantements du *Petit Olympe d'Issy* avaient été célébrés en 1609 par le poète Michel Bouteroue, courtisan de Marguerite de Valois, dont Renan nous rapporte les jolis vers :

Qu'on ne vante plus la Touraine  
 Pour son air doux et gracieux,  
 Ny Chenonceaux, qui d'une reyne  
 Fut le jardin délicieux,  
 Ny le Tivoly magnifique  
 Où, d'un artifice nouveau  
 Se faict une douce musique,  
 Des accords du vent et de l'eau.

Issy de beauté les surpasse,  
 En beaux jardins et prés herbus,  
 Dignes d'estre, au lieu de Parnasse,  
 Le séjour des sœurs de Phébus.  
 Mainte belle source ondoyante,  
 Découlant de cent lieux divers,  
 Maintient sa terre verdoyante  
 Et ses arbrisseaux toujours verts.

Environ un siècle et demi après, l'Olympe, transformé en séminaire, inspira à la muse latine d'un jeune poète rhétoricien, François-Marie Coger, alors simple maître ès-arts et clerc de la paroisse Saint-

---

1. *Vie de M. Olier*, par M. Baudrand, curé de Saint-Sulpice, reproduite dans Bertrand, *Histoire littéraire de Saint-Sulpice*, t. II.

Roch, plus tard professeur de rhétorique au collège Mazarin et recteur de l'Université de Paris, des louanges où le grave et l'agréable sont joliment balancés. S'étant vu fort bien traité dans une visite qu'il fit à Issy au printemps de 1742, il écrivit en l'honneur de ses hôtes quelques douzaines d'hexamètres qui furent imprimés dans le *Mercure* du mois d'avril, où ils eurent du succès. Il y chante, comme Bouteroue, les délices des bosquets, des charmillles, des viviers, des fleurs, des poissons et des oiseaux. Il salue le vieux cardinal de Fleury, pensionnaire illustre, qui, sur le déclin de ses jours, avait trouvé à Issy une tranquille retraite. Mais ses vers n'oublent pas la haute et pieuse affectation des lieux qui l'ont charmé :

*Ne dubites ; videas Virtutum ex ordine Turbam !  
 Cœlesti micat ante alias spectabilis ore  
 Relligio, Pietasque soror ; dein omnia longum  
 Explorans, dubiosque regens Prudentia gressus ;  
 Fulgenti tum sese infert circumdata nimbo,  
 Et placido sequitur veneranda Scientia passu :  
 Hic exultat ovans oculis miranda benignis  
 Integritas morum quam non de tramite recto  
 Impia sacrilegi flexit contagio luxus...<sup>1</sup>*

N'en doute pas ; tu vois en ces lieux la troupe rangée des vertus ! A leur tête étincelle le front céleste de la

---

1. Cette pièce a été reproduite au tome I<sup>er</sup> de l'*Histoire littéraire* de M. Bertrand.

Religion et de la Piété, sa sœur. Vient ensuite, explorant longuement toutes choses et surveillant ses pas, la Prudence. A son tour, s'avance d'une démarche tranquille la Science vénérable, ceinte d'un nimbe éclatant. Voici, joyeuse et les regards rayonnants de bienveillance, l'Intégrité des mœurs, ferme dans le droit chemin d'où ne la détourne pas la contagion impie d'un luxe sacrilège.

Et ce trait, un peu équivoque au point de vue de l'exactitude théologique, car on ne voit pas s'il parle de l'homme avant ou après le péché originel :

*Hic qualem gens prima tulit Constantia vitae  
Nudaque Simplicitas mendacis nescia fuci...*

Voici, telles que les portait la race primitive, la constance dans la vie et la pure simplicité, ignorante du noir mensonge...

Renan, installé à Issy, décrit à sa mère les attraites de sa nouvelle résidence « où rien ne manque pour l'agrément extérieur ». Il lui dit les beaux effets du printemps et de l'automne dans le parc, la pièce d'eau et « ses habitants dorés », « le bosquet de hauts buis et de tilleuls où se réfugient des milliers d'oiseaux », les statues, les grottes peintes, les petites chapelles.

Vous me demandez, ma chère maman, si on y entre. Oui, oui ; ce sont de petits bijoux à l'intérieur, toutes peintes, toutes dorées, bleues comme le ciel. Nous avons aussi une grotte de rocailles et de coquillages, décorée avec

beaucoup d'art, mais remarquable surtout parce que Fénelon et Bossuet y ont eu plusieurs conférences avec d'autres personnages célèbres, lors de leur fameuse controverse <sup>1</sup>.

Le plus insigne de ces pieux monuments était une imitation de la Santa-Casa de Lorette, « que la piété sulpicienne a choisie pour son lieu de prédilection et décorée de ces peintures emblématiques qui lui sont chères » <sup>2</sup>.

Nous devons nous arrêter sous ces ombrages où notre séminariste a tant médité, tant rêvé, au cours de ces deux années lentes et décisives. C'est là qu'il a connu la volupté des longs repliements sur soi-même, des longs tête-à-tête avec sa pensée. C'est là qu'il a éprouvé à loisir ce qu'il avait déjà goûté en Bretagne, ce qui lui avait forcément manqué à Saint-Nicolas, au milieu de la rumeur urbaine et sous le harcèlement impérieux de M. Dupanloup : la douceur intellectuelle de la solitude, cette complicité silencieuse de la nature, ce bercement serein et mélancolique des choses, qui communique tant d'amplitude aux mouvements de l'esprit et tant de charme à ceux-là mêmes qui le conduisent aux constatations les plus désolées. C'est là qu'il a lu les philosophes. C'est sous ce ciel charmant d'un

---

1. *Lettres du Séminaire*, p. 176.

2. *Souvenirs*, p. 223.

jardin de l'Ile-de-France qu'il a vu pâlir les étoiles du ciel catholique et s'entr'ouvrir l'orageuse vision d'un monde sans Père céleste et sans autels. C'est en ce lieu que se sont formées, en même temps que certains arguments décidés et définitifs de sa critique et de sa philosophie, au moins négative, certaines sources fines et secrètes de sa poésie. « Je passais des heures sous ces longues allées de charmes, assis sur un banc de pierre et lisant. C'est là que j'ai pris (avec bien des rhumatismes peut-être) un goût extrême de notre nature humide, automnale, du nord de la France... Mon premier idéal est une froide charmille janséniste du xvii<sup>e</sup> siècle, en octobre, avec l'impression vive de l'air et l'odeur pénétrante de feuilles tombées. » Cette poétique phrase trahit une distraction. Le « premier idéal » d'Ernest Renan avait été la cathédrale de Tréguier. Il le dit dans la même page : « Ce beau parc a été, après la cathédrale de Tréguier, le second berceau de ma pensée <sup>1</sup>. »

---

1. *Souvenirs*, p. 227.

## II

Les messieurs de Saint-Sulpice, ceux qui ont été les maîtres de Renan et, à propos de ceux-ci, la Compagnie elle-même, ses origines, son histoire, ses principes, son esprit, ont inspiré à l'écrivain un large tableau, sur la vérité duquel on conçoit que la foi fasse certaines réserves, mais où il serait difficile de ne pas sentir l'accent pénétrant de la reconnaissance et de l'amitié. Encore moins pourrait-on n'y pas reconnaître la beauté de l'art et résister au charme supérieur de cette galerie de portraits ecclésiastiques, où se peint, en des personnalités diverses, délicatement caractérisées, une âme commune, une même idée dominante, une même vertu. Il est merveilleux que l'artiste ait su ajouter à ces austères modèles un coloris moral si nuancé et si délectable sans en altérer les traits. Jamais une Compagnie qui fait profession de cultiver, entre toutes les vertus chrétiennes, la modestie, ne s'était trouvée à pareille fête dans la littérature profane. Du côté de l'Église, où le sentiment des particularités de tendance qui

peuvent distinguer une communauté religieuse d'une autre est naturellement beaucoup plus éveillé que chez les laïques, la Compagnie de Saint-Sulpice a été à certaine époque l'objet de commentaires en sens fort divers dont les plus autorisés et les plus sûrs sont incontestablement ceux qui l'ont défendue contre des attaques mortelles et ont rendu à la somme de son œuvre un glorieux témoignage, au point de vue chrétien. Mais, favorables ou hostiles, ces appréciations du dedans ne se sont point répandues au dehors et ont laissé la Compagnie obscure et sans relief aux yeux du monde. Parmi les écrivains du dehors, je n'en vois qu'un qui se soit animé à son sujet et lui ait consacré des pages où ne manquent la chaleur ni le mouvement : Saint-Simon. Ces pages ne sont point agréables, Saint-Simon détestait les Sulpiciens. Il leur en voulait tout d'abord comme dangereux ennemis de Port-Royal ; et cela, non par une tendresse particulière pour les cinq propositions ou pour les idées du Père Quesnel, qui, je pense, le laissaient froid, mais par sympathie pour l'esprit d'opposition contre la puissance royale, que le jansénisme avait contracté au cours de ses luttes, s'il ne l'avait pas porté en naissant, et qui constituait, à vrai dire, le grand reproche de Louis XIV. Saint-Simon en voulait encore aux Sulpiciens (ou plutôt c'était là le même grief généralisé) par attachement à tout ce qui était féodal, à tout ce qui survivait

de féodalité dans les institutions françaises. Dans le développement de cette milice à l'esprit exclusivement sacerdotal, qui faisait peu d'état de la naissance et qui tendait à pénétrer dans tous les diocèses pour y étendre le réseau d'un recrutement et d'une éducation cléricale uniformes, il voyait une mesure de mort pour l'autorité, les prébendes et l'éclat social de la vieille féodalité ecclésiastique. Les Sulpiciens étaient à ses yeux des espèces de Jésuites français que le Prince tiendrait, comme Rome tenait les Jésuites, et qui, à leur tour, tiendraient le Prince. Il les traite fort mal et en fait des portraits affreux, les accusant d'ignorance, de « petitesse dans les pratiques », de platitude, de grossièreté, de niaiserie, les appelant invariablement « les barbes sales de Saint-Sulpice ». Au fond, il est pour eux beaucoup plus féroce que méchant ; car, les ayant ainsi barbouillés, il ne laisse pas de s'incliner devant leurs vertus et leurs mérites religieux. Ces diatribes, qui répondent à des préoccupations extrêmement éloignées de nous et déjà archaïques en leur temps, passent d'ailleurs peu aperçues dans le torrent des *Mémoires*. Après elles, et jusqu'à Renan, je ne vois pas, dis-je, que les Sulpiciens aient jamais occupé d'eux la littérature, et ils auraient au moins le droit de se plaindre que Chateaubriand les ait omis dans son chapitre sur les *Missions du Canada*, pays où ils ont des établissements qui remontent à leurs

origines. Saint-Simon en a enluminé l'image des couleurs fantasques de sa bile toute personnelle. Renan, l'enveloppant dans la large poésie de ses souvenirs et de ses émotions de jeunesse, ne la défigure pas.

Si la Compagnie de Saint-Sulpice, nonobstant sa haute importance dans l'Église, présente à l'historien cette physionomie effacée, cela tient aux circonstances de son origine et à la nature de sa vocation, qui, sans être contemplative, s'accommode d'une ombre discrète. Les grands ordres religieux, comme les Dominicains, les Jésuites, travaillent pour l'éternité ; mais ils participent à l'éclat du siècle. Le reflet d'un fondateur célèbre et plein de génie, celui de tant d'hommes de talent et d'action qu'ils ont comptés dans leurs rangs, est sur eux. On se souvient des grandes entreprises de conquête spirituelle qu'ils ont formées au cours de l'histoire, et qui les ont mêlés activement à la politique terrestre. Ces entreprises ont soulevé en tous sens des passions dont la flamme toujours subsistante éclaire leur traditionnelle figure historique. Ce sont les militants et les conquérants de l'Église. Ils opèrent sur son front. Ils suivent les nouveautés de l'incrédulité et ils confirment les fidèles en renouvelant pour y faire face les armements de l'édifice catholique. Ils observent les changements de courant que chaque époque imprime aux curiosités morales et aux besoins d'imagination des

hommes et ils y adaptent les perspectives, les aspects et les avenues de ce vieil édifice où tant de générations ont passé. Je ne dis pas que le clergé séculier, absorbé dans les soins quotidiens et le gouvernement intérieur du troupeau, ne prenne point sa part à cette tâche, à cette lutte pour la vie, que le catholicisme, comme toute chose vivante, est obligé de soutenir sur tous ses abords. Les ordres religieux (je ne parle pas de ceux dont la contemplation mystique est le but), puissamment organisés pour s'y vouer, chacun à sa manière et selon le genre d'aptitudes qu'il cultive de préférence, s'y montrent de beaucoup les plus actifs. C'est ce qu'ils ne sauraient faire utilement sans déployer, en bien des domaines, un grand mouvement extérieur, et sans produire constamment une élite capable de leur conserver le crédit humain qui s'attache à la richesse et à la subtilité du savoir, aux prestiges de l'éloquence, à la séduction des lettres. Et c'est cela qui donne la gloire, même quand ce n'est pas elle qu'on cherche.

Autre est le sort, autre est le rôle des Sulpiciens. Leur fondateur a été un homme de second plan, bien que fort singulier en sa sainteté. Rien dans cette fondation ne ressemble au trait de génie, à l'idée neuve et hardie de stratégie religieuse qui a fait naître la Compagnie de Jésus. Le service dont les Sulpiciens se chargèrent tenait à l'utilité la plus commune et, pour ainsi dire, la plus élémentaire de

la religion et répondait à une demande expresse des autorités de l'Église. Le concile de Trente, désireux de remédier à la corruption morale et à l'ignorance qui en étaient venues à gâter le clergé des villes et des campagnes, au point de mettre en péril le catholicisme, et rattachant ces maux au fait que les jeunes clercs se recrutaient et se formaient de la manière la plus aventureuse et la plus dispersée, en dehors de toute institution collective, décréta, sous le nom de *Séminaires* ou de *Pépinières*, l'organisation de grandes écoles, de grands établissements centralisateurs où cette jeunesse séculière serait sérieusement choisie et dignement préparée à son état sous la vigilance directe de ses chefs. De tels ordres ne s'accomplissent pas en un jour. En France, les hommes qui les prirent à cœur s'appelaient saint Vincent de Paul, le P. Eudes, Adrien Bourdoise, Olier. « Par des congrégations d'un type nouveau, écrit Renan, distinctes des anciennes règles monacales et imitées en quelques points des Jésuites, ils créent le séminaire, c'est-à-dire la pépinière soigneusement murée où se forment les jeunes clercs. La transformation fut profonde. De l'école de ces grands maîtres de la vie spirituelle sort ce clergé d'une physionomie si particulière, le plus discipliné, le plus régulier, le plus national, même le plus instruit des clergés, qui remplit tout le xvii<sup>e</sup> siècle, tout le xviii<sup>e</sup> siècle et dont les derniers représentants ont disparu il y a une quarantaine

d'années <sup>1</sup>. » Et Renan ajoute que « dans la grande armée de l'Église les pieux prêtres » réunis en ces communautés nouvelles étaient « des sous-officiers instructeurs auxquels il eût été injuste de demander la distinction des officiers généraux » <sup>2</sup>. Le mot a été jugé offensant par certains critiques catholiques. S'il n'était pas de Renan, je ne pense pas que Saint-Sulpice l'eût mal pris. Pour nous, nous ne connaissons pas, dans l'ordre catholique, d'œuvre plus belle, ni surtout plus sûre, que d'avoir tant contribué à façonner notre excellent clergé français, ces légions solides et simples de bons prêtres de paroisse, de bons curés de village, une des pièces maîtresses de l'armature morale et sociale de notre nation. Que cette œuvre soit humble par nature, est-ce là ce qui en diminue la grandeur ?

Former de bons prêtres pour tous les besoins de la religion, voilà donc le but et l'idéal de la Compagnie de Saint-Sulpice. Tâche essentiellement morale où la discipline de l'homme même, de ses sentiments, de ses habitudes, de ses volontés est le principal, et qui est jugée s'accomplir en cinq années de règle sévère, de docilité, d'exercices, d'épreuves, d'examen de soi-même et d'observation par les maîtres, au bout desquelles les vertus religieuses et humaines du

---

1. *Souvenirs*, p. 202.

2. *Id.*, p. 211.

clerc paraissent avoir gagné la trempe et la résistance requises pour assurer l'entière subordination de son caractère et de son âme à son état. Quelle est, dans une telle éducation, la place de la science et des lettres ? Celle, sérieuse et modeste, tout ensemble, qui s'accorde aux fins mêmes qu'elle poursuit ; celle que peut comporter le très grand nombre de sujets qu'il s'agit de laisser assez instruits pour la pratique de leur ministère élevé et usuel. On ne se propose pas de préparer de grands controversistes, des érudits supérieurs, des spéculatifs théologiques de grande envolée, des prédicateurs dignes de l'Académie française, mais, encore une fois, de pieux et sages pasteurs de la multitude catholique, convenablement ferrés sur les éléments dogmatiques de leur religion et sur les objections les plus grosses ou les plus en faveur, et munis de cette somme de connaissances générales, dont le défaut les priverait personnellement de toute autorité.

Et cependant, en dépit de cette destination toute pieuse et pratique, la Compagnie de Saint-Sulpice, est elle aussi, à sa manière, et si j'ose dire, à son niveau, une Compagnie savante. En admettant, ce qui ne serait pas entièrement vrai, qu'elle n'en eût pas eu la qualité à ses débuts, dans le temps où Saint-Simon en faisait la caricature et la représentait comme une société d'ignorantins, elle s'est vue dans la nécessité de l'acquérir par la suite.

Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, les Sulpiciens de Paris se dispensaient du professorat et envoyaient leurs élèves apprendre la théologie aux cours de Sorbonne. Il n'y avait à l'intérieur que ce que nous appellerions des répétitions pour les plus lents. Quand la vieille Sorbonne théologienne eut disparu pour faire place à la Sorbonne laïque de l'Université impériale, il fallut bien qu'ils se missent à l'enseignement, et qu'ils recrutassent chez eux des professeurs de théologie, de droit canon, d'Écriture sainte et d'histoire ecclésiastique en assez grand nombre et possédant le savoir voulu pour transmettre au peuple des jeunes clercs toutes les parties de ces sciences religieuses qu'il a besoin de connaître. Il arriva dans ces générations de professeurs ce qui arrive dans tout corps professoral : une élite en émergea, ayant une vocation particulière pour les études et capable de produire des travaux personnels. Ce résultat n'est pas, je pense, celui qu'eût souhaité M. Olier, tout plein de dures maximes contre les séductions de la science qui « enfle » et qui « dessèche ». Mais nous allons voir que la vertu sulpicienne réussit à l'accommoder fort bien avec l'esprit de M. Olier. Vers la fin du xix<sup>e</sup> siècle, le nombre des ouvrages dont les membres de la Compagnie ont enrichi les sciences ecclésiastiques était assez considérable pour fournir à M. Bertrand, qui en a sobrement fait le relevé, la matière de trois gros

volumes in-8°. Le séminariste qui nous occupe et qui, sans s'en douter d'abord, puis en s'en doutant davantage, s'acheminait doucement vers une chaire du Collège de France par le complexe détour du grand séminaire, attire notre attention sur ces fruits littéraires de Saint-Sulpice. Il leur trouve, non sans motif, un caractère général, une physionomie commune, dont nous voudrions, à notre tour, essayer de donner l'exacte impression.

De ce caractère on peut dire qu'il est avant tout sulpicien, ce qui exclut toute idée de brillant. Les noms des Carrière, des Carbon, des Hamon, des Gosselin, des Faillon, des Le Hir, des Vigouroux, des Icard (pour ne choisir que parmi les morts), composent à la Compagnie une couronne très honorable, mais sans rayonnement et sans gloire. Il semble que, dans la voie du savoir où elle s'avance, la Compagnie ait été suivie par la crainte de trop s'éloigner de son humilité native, et qu'obligée de se faire honneur du côté de l'esprit, elle ait néanmoins interprété dans un sens extrême les avertissements chrétiens sur le danger des ambitions de l'esprit. La phrase connue de Fénelon, écrivant à un Sulpicien que « si le goût de l'esprit et de la science éclatante s'introduisait insensiblement à Saint-Sulpice, l'ouvrage de M. Olier et de M. Tronson ne subsisterait plus », présente sous un jour honorable et caressant cette médiocrité volontaire. Ce n'est

pas contre le trompeur éclat d'une science fausse et ostentatoire que Fénelon eût fait aux Sulpiciens l'injure de les prémunir ; et ce n'est pas à Saint-Sulpice seulement qu'une telle vanité serait pernicieuse. Mais la science la plus loyale et la plus sérieuse se revêt, elle aussi, d'éclat, quand, au cours de ses patientes et fortes recherches, elle pénètre les choses à une assez grande profondeur, elle en découvre les rapports sur une assez grande étendue pour que l'intelligence en soit comme illuminée. Que si le plaisir si vif et même exaltant qui s'attache à cette lumière, le renom qu'elle attire à ceux dont les travaux la font naître, effarouchent le parti pris d'ascétisme et de simplicité d'hommes d'étude, pieux et humbles avant tout, ils n'auront qu'un moyen d'éviter la zone où sévissent ces dangers : ce sera de laisser pour de plus ambitieux toutes les questions de haut vol, les questions trop larges ou trop célèbres ou trop disputées ou de trop de conséquence, qu'on ne saurait approfondir sans attirer l'attention sur soi, sans émouvoir les amours-propres, sans éveiller des répercussions dans le monde des idées, sans mettre plus ou moins les esprits en ébullition. Voilà le terrain que fuit, en effet, la modestie des écrivains sulpiciens, ne trouvant généralement à son goût que des matières secondaires, subordonnées, spéciales, de peu d'horizon, qui peuvent être traitées d'un point de vue d'érudition pure et où

l'on ne court aucun de ces risques. Des monographies d'une documentation scrupuleuse sur des sujets très limités et surtout très froids d'histoire littéraire ou ecclésiastique, de théologie morale ou de droit canon, d'orientalisme ou d'interprétation biblique, tel est le type le plus fréquent de leurs productions. De tels sujets prêtent encore à la manifestation de mérites supérieurs, comme furent ceux de M. Gosselin, de M. Carrière, de M. Le Hir. Mais ils favorisent la réserve d'une pensée qui ne veut pas se donner de champ ; et les écarts de doctrine qu'on y peut commettre, comme il advint à M. Carrière en son magistral traité *Du Mariage*, sont assurés de n'occuper que les spécialistes et de ne point faire de bruit. Renan fait tort à ce parti, on pourrait dire à ce génie d'abstinence intellectuelle, qu'il apprécie par ailleurs avec beaucoup de délicatesse, quand il est tenté d'y voir « une certaine antipathie contre le talent », sentiment qui serait peu sulpicien, en ce qu'il manquerait de charité envers les personnes de talent. Il serait plus juste et plus bienveillant de dire que, si les Sulpiciens se sentent trop petites gens devant Dieu pour se permettre d'en avoir eux-mêmes et de se vouer aux tâches qui, par leur nature, en exigeraient, la crainte de ne point satisfaire à cette exigence n'est point nécessaire pour les en détourner : la crainte d'y satisfaire suffit.

Il faut voir le fort et le faible de ce système d'aus-

tère sobriété de l'esprit. Le faible est assez manifeste. Le fort, c'est la probité, l'intégrité, la simplicité, l'exactitude. Vertus de peu de prix, dirait-on, quand elles s'exercent dans ces bornes étroites. Non pas ! ces vertus, partout où elles sont présentes et entières, ont une absolue valeur que le manque d'ampleur de l'application ne diminue point. Après tout, les esprits capables d'initiatives rénovatrices dans quelque domaine de la pensée sont fort rares, même parmi ceux qui sont professionnellement voués à l'étude. Et ces qualités fondamentales et élémentaires dont ils ne peuvent se passer plus que les autres, il leur est plus difficile qu'aux autres de les soutenir sans défaillance dans leur course hardie dont ils ne sauraient être absolument les maîtres. Saint-Sulpice n'a pas produit un Lacordaire. Mais Lacordaire eût été un très mauvais éducateur des intelligences ; il n'eût pas formé d'autres Lacordaire, mais de sonores phraseurs. Il sera toujours bon qu'il y ait, non seulement dans la petite classe, mais aux degrés les plus élevés de l'enseignement, des hommes à la Lhomond (je dirai, pour les vieux universitaires : à la Hatzfeldt, à la Tournier), têtes excellentes et non créatrices, qui, dans de modestes travaux, cultivent ces qualités à l'abri des risques et en entretiennent l'école tout à fait pure, au profit de tous. C'est avec le plus profond sérieux, bien qu'à la tardive époque de sa vie où il s'en expliqua beaucoup crussent assez niai-

sement, un peu par sa faute, qu'il ne parlait plus sérieusement de rien, que Renan s'est reconnu à l'égard de Saint-Sulpice une dette considérable. M. Le Hir, avec son génie de grammairien et de philologue, M. Gosselin, avec son infatigable zèle pour augmenter tous les jours le trésor d'une vaste érudition, la plus sûre et la plus précise, M. Manier, avec son analyse philosophique un peu lourde, mais simple et loyale, lui ont montré, les premiers, en de vivants exemples, la candeur parfaite de la pensée, l'horreur de tout effet extérieur et voulu, le souci des vérifications attentives, l'honnêteté d'une manière de dire qui n'enfle et ne déforme jamais la chose à dire. Imaginons-le, ce qui est à peine imaginable, novice pendant quatre ans chez les Dominicains ou chez les Jésuites, et devenu le même Renan. Il eût rencontré chez ses maîtres la même vertu personnelle, le même dévouement religieux. Il y eût trouvé dans l'ordre des études beaucoup plus à admirer, plus à critiquer aussi, et, dans ce chapitre de la critique, sans doute aurait-il trouvé à relever une part d'artifices intellectuels et littéraires, tout à fait exclus par la nudité sulpicienne.

### III

Si j'ai représenté sous de justes traits l'esprit et les intentions directrices des Sulpiciens, on pourra s'étonner qu'ils aient été en butte à de graves accusations d'hérésie. L'hérésie ne présume-t-elle pas ce qui leur fut toujours le plus étranger : le goût des idées nouvelles et des spéculations dogmatiques trop curieuses ? Cet invraisemblable grief n'était pourtant pas sans motif ou apparence de motif. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce motif, loin qu'il procédât des dispositions qui font habituellement les hérétiques, tenait à une disposition toute contraire : je veux dire à l'immobilité d'une pensée trop figée et à l'excessif esprit de tradition qui en était la suite. Difficilement restaurée après la tempête révolutionnaire, la Compagnie avait cru que tout recommençait, quant à elle, comme par le passé. Elle se voyait toujours en plein xvii<sup>e</sup> siècle et cherchait Bossuet des yeux sur un horizon qui ne lui présentait que M. de Frayssinous. Faute d'imagination assez active, elle ne mesurait pas la profonde modification qui s'était accomplie dans les conditions d'existence de la religion et de l'Église, et ne s'aperçut donc point du grave changement de

signification et surtout de portée qui en résultait pour certaines vieilles positions doctrinales dans lesquelles elle était née, pour ainsi dire, qu'elle avait tenues sans qu'on l'inquiétât et où elle ne tendait qu'à persévérer, à seule fin de se continuer elle-même. J'ai en vue les dénonciations contre la Compagnie auxquelles plusieurs polémistes ultramontains se livrèrent vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et plus tard, et qui relevaient à sa charge les crimes de gallicanisme et d'ontologisme. Comme il s'agissait de l'accabler (un excité, l'abbé Combalot, s'écriait que, si l'on brûlait la maison d'Olier, ce serait un feu de joie dont serait illuminée toute l'Église), on joignait à ces redoutables griefs celui de rigorisme, qui appelle un autre genre d'explication.

Gallican, tout le clergé de l'ancienne France l'était, à l'image de Bossuet, à l'image de la grande autorité théologique de la Sorbonne. On enseignait les quatre articles de 1682 et on les tirait dans le sens de l'orthodoxie pour éviter les rappels à l'ordre. On vivait sur une frontière plus ou moins mobile, séparant ce que Rome pouvait à la rigueur accepter de ce qu'elle devait rejeter. Rome y mettait du sien. Entre le Roi très chrétien et le Pontife suprême, ces litiges aux points de rencontre et de heurt de leurs droits respectifs étaient querelles de famille qui ne pouvaient, à moins de circonstances extraordinaires (il est vrai que les circonstances extraordi-

naires arrivent aussi), mettre en péril l'unité religieuse. Il n'en fut plus de même après l'avènement de l'État moderne. La confiscation du temporel de l'Église au profit de la nation supprima ou transforma la matière de la plupart de ces litiges, ce qui eût suffi à faire de la revendication des vieilles libertés gallicanes un anachronisme. L'État, qui ne faisait plus, comme tel, profession de catholicisme, et qui considérait le règlement de ses rapports avec l'Église comme un statut purement civil, n'avait plus la moindre parcelle d'autorité morale pour s'immiscer dans le spirituel. On était à mille lieues de l'ancien état de choses où le Parlement pouvait, sans provoquer de schisme ni de révolte, prendre des arrêts contre des curés coupables d'avoir refusé l'absolution à des jansénistes. Une action de ce genre eût désormais passé pour un attentat foncier contre la religion elle-même. Il n'y avait plus d'Église de France. Cette expression pouvait garder un très beau sens honorifique et sentimental. Elle ne répondait plus à une réalité constitutive. Dans la situation affaiblie et battue des flots qui était devenue celle du catholicisme français, les anciens caractères nationaux de son économie intérieure et de ses usages religieux ne se fussent pas maintenus sans détriment pour le caractère catholique lui-même, qu'ils eussent menacé d'absorber et d'adultérer. C'est ce que vit La Menais. Il fut le fossoyeur de l'esprit gallican. Il fut

l'interprète inspiré de l'instinct de conservation qui devait porter la religion catholique, non seulement en France, mais partout, à réparer ses brèches, en renforçant son unité, en renforçant l'autorité romaine. Il comprit, ou du moins proclama, le premier, que l'esprit gallican, qui avait fait jadis, à travers tous les orages, assez bon ménage avec Rome, ne pourrait plus animer maintenant les catholiques français sans les pousser vers le schisme.

Rien n'était plus éloigné du cœur de la Compagnie de Saint-Sulpice que cette tendance à l'effraction hérétique ou schismatique. Elle lui eût fait horreur. Sous l'ancien régime, on l'avait parfois attaquée sur son excès de docilité envers le Saint-Siège. Elle pouvait se vanter d'avoir, sous ce rapport, figuré à la droite ou à l'extrême droite du clergé gallican d'autrefois. Si elle persistait néanmoins à enseigner, comme avant la Révolution, les articles de 1682 et les maximes antiromaines de la Sorbonne sur les prérogatives du prince, cela vient, dis-je, de ce qu'elle ne respirait pas assez l'air du siècle et ne se rendait pas compte de la force dissolvante ou explosive qu'il avait communiquée à ces vénérables thèses canoniques en les touchant. Au fond, cela n'avait pas plus de malice que les idées d'école dans lesquelles un esprit insuffisamment agile reste guindé, nonobstant l'expérience de la vie, ou qu'un certain attachement, d'habitude et de dignité à la fois, aux

manières de faire qu'on a pratiquées toujours et qu'on craint de ne pouvoir abandonner sans se rendre méconnaissable. Vieille congrégation française, les Sulpiciens voulaient demeurer catholiques français à l'ancienne mode. C'est en fossiles et non pas en subversifs que leurs adversaires acharnés auraient dû les peindre. Un Sulpicien fort âgé (je trouve ce trait chez Renan), M. Boyer, ayant, vers 1830, arboré au Vatican les doctrines gallicanes, y fut traité d'*uomo antediluviano*. On avait ri de le voir, qui pensait arrêter avec quelques arguments de droit canon l'irrésistible torrent centralisateur qui, de toutes parts, entraînait le monde catholique aux pieds de la Papauté. Après coup, il en riait lui-même, ce qui n'est pas d'un entêté. Ses confrères ne s'entêtèrent pas. Tout au plus se raidirent-ils un peu. Ils s'inclinèrent, les derniers peut-être, devant les expresses et impératives définitions papales touchant la grande question sur laquelle Bossuet, « leur oracle », s'était montré plus royaliste que papal. Ils ne regrettaient pas du tout les quatre articles. Ils regrettaient ce qui s'en allait de leur antique et originale physionomie.

Pour Renan, dont la soumission au siège romain allait être bientôt le moindre souci, il n'est pas indifférent qu'il ait plongé pendant quatre ans dans ce milieu encore tout imprégné de gallicanisme. Sa conception des choses religieuses et des choses cléricales en a certainement gardé quelques traits.

La même explication vaut pour le reproche d'ontologisme, bien que celui-ci fût, à vrai dire, tout à fait outré, et qu'il eût été plus exact d'accuser les Sulpiciens de cartésianisme, en remarquant que le cartésianisme pouvait les précipiter dans l'ontologisme, comme il y avait mené Malebranche, comme il allait y mener, peu après l'époque qui nous occupe, un des leurs, M. Branchereau, le seul membre de la Compagnie, si je ne me trompe, qui ait formellement prêté aux censures ecclésiastiques, de ce chef. La Compagnie suivait cette direction sans malice, n'y étant pas attachée de cette ardeur personnelle qui porte les Jésuites au molinisme ou les Dominicains au thomisme, mais l'ayant simplement reçue de son origine, comme une marque et un héritage de naissance. Elle avait vu le jour au milieu de ce mouvement d'adaptation philosophico-théologique, imposé au catholicisme du xvii<sup>e</sup> siècle par l'immense succès du système de Descartes, et qui avait pour objet de concilier ce système avec les données de la foi ; mouvement dont la philosophie de Bossuet représentait le résultat modéré et d'ailleurs très fragmentaire, tandis que la philosophie de Malebranche en offrait l'extrême pointe, l'aboutissant systématique et logique rigoureux. De ce travail d'idées était sorti le cartésianisme scolastique, ce cartésianisme honnête, mais timide, lourd, refroidi, assez gauche et inconséquent, qui a régné dans les cours de philo-

sophie des grands séminaires et des collèges pendant tout le xviii<sup>e</sup> siècle et que les Sulpiciens enseignaient encore avec tranquillité ou tout au plus avec une vague d'inquiétude, au beau milieu du xix<sup>e</sup>. Là gisait la vraie raison de la plainte élevée contre eux par des esprits ardents qui avaient l'instinct de sentir, sinon toujours la lucidité de voir, combien cette alliance de la philosophie cartésienne et du dogme était devenue compromettante pour le dogme. N'était-ce pas de cette même philosophie que le rationalisme incrédule et le naturalisme négateur, dont la diffusion avait été si grande depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, avaient logiquement tiré leurs prémisses ? La donner, ainsi qu'on faisait, pour support à la foi, n'était-ce pas compromettre singulièrement la foi et comme y suspendre un poids lourd qui, loin de la consolider, ne pouvait servir qu'à lui rompre les ailes et à lui couper l'essor ? Les Sulpiciens n'étaient pas, sauf exception, malebranchistes. Ils avaient un faible pour Malebranche. Or la théorie de Malebranche, trouvant dans les seules lumières naturelles de la raison la vision intuitive et primitive de Dieu (c'est cela qui constitue l'ontologisme), est difficilement conciliable avec l'affirmation d'un ordre surnaturel, tel que l'Église l'entend. Malebranche est le philosophe que Renan a le plus lu au grand séminaire, et les sentences philosophiques sur lesquelles il se fonde pour nier le miracle, c'est à Malebranche qu'il les emprunte.

Les Sulpiciens ne voyaient pas ces abîmes. Ils s'en tenaient à leurs vieux cahiers, à leurs manuels d'autrefois. De plus, il y a dans la manière cartésienne de raisonner une solidité, une carrure, une rectitude, trop rigides sans doute, mais très françaises, qui s'harmonisaient singulièrement à leur caractère et à leur tradition morale.

Les motifs pour lesquels Renan a perdu la foi étaient d'ailleurs tels que, contrairement à une hypothèse rétrospective trop optimiste de Mgr d'Hulst, une éducation philosophique thomiste n'y eût pas plus fait échec que cette éducation cartésienne. Mais le débat de son esprit eût dû être, je le crois, conduit d'une autre façon. Et les idées qu'il se fût faites du contenu de la foi et de la théologie, après en avoir rejeté, pour son compte, les fondements miraculeux, auraient été assez différentes.

Quant à l'accusation de rigorisme, c'est un autre cas. Il ne s'agit pas d'une hérésie dogmatique, mais d'une hérésie morale, ayant sa manifestation pratique dans l'administration des sacrements et la direction des âmes. Ici, la Compagnie de Saint-Sulpice, avec sa mission spirituelle et morale plus qu'intellectuelle, se trouve sur son terrain ; elle n'est pas à la suite, mais *sui juris*, elle a ses vues, son génie propre.

Juste ou injuste ou exagérée, cette plainte était ancienne. Les polémistes du XIX<sup>e</sup> siècle qui voulaient la mort de Saint-Sulpice, ne faisaient que la

reprendre. On trouvera dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve des témoignages de l'époque sur la dureté des confesseurs de la Compagnie, leurs tracasseries, leurs obsessions, leurs mises en scène persécutrices, leurs cruautés morales au chevet des mourants. « M. de Liancourt m'a dit, rapporte l'un d'eux, que M. Olier le menaçait, à cause du jansénisme, que Dieu lui ôterait sa femme et il disait de même à la femme que Dieu lui ôterait bientôt son mari : et ni l'un ni l'autre n'osaient se rapporter cela, de peur de s'effrayer. » Il disait aux serviteurs de ces pestiférés que continuer de les servir était un cas de damnation. Ce sont là des récits jansénistes, suspects d'hyperbole et de fanatisme. Mais voici un autre témoignage d'où il semble bien ressortir que le sombre zèle de ces messieurs dépassa souvent les exigences de la religion la plus stricte. C'est celui de l'abbé Huvelin, ancien normalien, que beaucoup de nos contemporains ont connu et qui n'était pas précisément un prêtre relâché. Dans un écrit tout plein d'admiration fervente pour le fondateur de Saint-Sulpice, il reconnaît que « les Sulpiciens étaient certainement des directeurs sévères », et que, « s'il y avait quelque chose contre M. Olier, au point de vue de la canonisation, ce serait plutôt la sévérité trop rigide de sa doctrine »<sup>1</sup>. On concevra que je me

---

1. *Quelques directeurs d'âmes au XVII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1911).

défende de toute impression personnelle sur une telle matière, et que je m'en réfère aux dires et aux rumeurs de l'intérieur. Cependant, je ne puis en lisant les *Examens particuliers* de M. Tronson, n'être point frappé de certains traits qui impliquent une idée féroce de la justice divine. Ainsi, au chapitre sur « les fausses vocations », l'auteur met en garde les aspirants au sacerdoce contre les pièges de Dieu lui-même, qui, les ayant destinés à la plus cruelle damnation, pourrait bien les aiguiller exprès vers ce saint état, afin qu'ils y trouvent l'occasion de plus horribles péchés que les simples laïques n'en peuvent commettre.

N'aurions-nous point sujet de craindre que nous ne soyons du nombre de ceux qui sont élevés à l'état ecclésiastique par un effet terrible de la justice de Dieu, qui, étant irrité contre eux, ne permet leur élévation que pour leur faire mieux ressentir la rigueur de ses jugements ?

Comme M. Tronson, n'étant ni calviniste, ni janséniste, ne professe pas, avec ces sectes, que certains individus sont damnés de toute éternité par une volonté gratuite de Dieu indépendante de leurs démérites, ou qui plutôt les voue à démeriter (si telle eût été sa doctrine, il aurait eu beau être lui-même l'homme le plus doux du monde, il aurait bien dû admettre de tels effets, de tels mécanismes d'action

de la divine colère), ne devons-nous pas voir ici comme l'emportement d'une sombre imagination répressive qui s'enivre de sévérité ?

Voilà des indices de l'aveugle rigueur attribuée aux Sulpiciens. Il faut voir cependant, outre ce que j'ai déjà noté sur le caractère tendancieux des anecdotes jansénistes, la contre-partie favorable ou du moins très atténuante.

A la vérité, je ne suis pas fort impressionné par l'argument de M. Bertrand, l'historien littéraire de la Compagnie, quand il défie ses détracteurs de citer dans les écrits sortis d'elle aucune proposition qui contienne les thèses du rigorisme, telles que l'école les définit<sup>1</sup>. Il ne s'agit pas d'école et de théorie, mais de pratique ; et les détracteurs pourraient dire que ces bourreaux des âmes auront bien pris garde à ne pas se découvrir et se dénoncer eux-mêmes. Ce qui me frappe davantage, c'est que, pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, les Sulpiciens se sont montrés molinistes et même, s'il faut en croire Renan, molinistes à l'excès. Sans doute leur désir de se placer à l'antipode des jansénistes et de ne pas se laisser dépasser en antijansénisme par les Jésuites ne fut-il pas étranger à cette attitude, s'il n'en offre même pas l'explication principale. Mais ne doit-on pas, en bonne psychologie, appliquer ou plutôt renverser en leur

---

1. Bertrand, tome I, p. 215.

faveur l'observation de Pascal sur les rapports de la doctrine et de la pratique chez les Jésuites ? D'après Pascal, les Jésuites sont molinistes parce qu'ils sont relâchés ; c'est la couverture et le prétexte de leur relâchement. (Le molinisme est, comme on sait, la thèse théologique qui fait le plus de confiance à la nature humaine et la moindre part à sa perversion innée.) N'est-il pas vraisemblable que le molinisme ait, à son tour, déteint sur les Sulpiciens qui l'avaient adopté, les conduisant, je ne dirai pas au « laxisme », mais à un adoucissement humain de l'impitoyable rigidité d'Olier et de leur outrance primitive ? Pour l'exemple que j'ai pris chez M. Tronson, je crains d'en avoir un peu parlé comme un polémiste anticlérical. Il convient de le situer dans le temps. Il y avait alors, comme aujourd'hui, beaucoup de sérieux et dignes prêtres dans le clergé séculier de France. Mais il y en avait passablement (ce qui ne saurait plus exister) qui entraient dans les ordres pour avoir des bénéfices et mener bonne vie. Il est tout à fait présumable que M. Tronson songe à ceux-là. Et comment être surpris, dogme à part, qu'il ne trouve rien de trop fort pour les terrifier ? Enfin, sans fouiller davantage un problème sur lequel l'insistance serait désobligeante de ma part, je m'en rapporte à Renan, aux portraits parfaitement concordants qu'il fait de ses maîtres dans ses *Souvenirs* et dans ses lettres du séminaire. Il les peint comme des

hommes d'une admirable discrétion, qui ne gouvernent, commandent, reprennent ou blâment que par le silencieux exemple de leur vertu, revêtue de simplicité et d'aménité, ayant le respect le plus délicat de la conscience individuelle, sans étroitesse, inquisition ou minutie odieuse dans la règle. Plus significative encore leur manière d'être envers lui, à l'occasion des crises d'esprit et de volonté qui préparèrent chez lui la grande crise finale dont la profondeur ne fut peut-être, comme il le dit, perçue que par le seul M. Gottofrey, mais dont tous sentirent bien le caractère inquiétant. Que de bonté, que de tempéraments, que de largeur pratique ! Des rigoristes eussent, au premier signe de vacillation, brandi le spectre de Satan. J'ai pu lire la lettre inédite par laquelle M. Baudier, le directeur de notre séminariste, répondit à celle où le jeune clerc, en vacances et déjà résolu à rompre, lui faisait l'aveu total de son incrédulité. Combien l'interprétation, compétente, je pense, de M. Baudier diffère de celle d'un écrivain catholique récent qui, ayant étudié très superficiellement le travail d'esprit qui se fit chez Renan pendant ses quatre années de cléricature, croit pouvoir le résumer, le définir par cette formule : « la culture de la tentation ». Certes, M. Baudier déplore comme le plus grand des malheurs pour son jeune ami qu'il ait perdu la foi ! Il ne le lui impute pas à crime ; il ne le trouve pas coupable. Que l'auteur dont je

parle accuse M. Baudier de laxisme ! Il en résulterait au moins que le rigorisme ne fleurissait pas seul à Saint-Sulpice ; et la vérité est probablement qu'il y avait dans ce milieu très hostile au jansénisme, né pourtant dans l'atmosphère janséniste, à la fois un courant de rigorisme et un courant de modération plus humaine dans l'application de la règle chrétienne et de l'idéal ecclésiastique.

#### IV

On trouverait peut-être, aux origines de Saint-Sulpice, les sources de ces deux esprits. La première viendrait d'Olier en personne. La seconde, de l'entourage, dont le bon sens a modéré et comme aplani les inspirations intempérantes du mysticisme et de l'ascétisme d'Olier.

Il ne s'agit pas d'amoinrir la part d'Olier dans l'œuvre de Saint-Sulpice. L'entreprise, désirée par les grands réformateurs catholiques du temps, vint de lui. Elle se heurtait à de complexes obstacles qu'il ne put vaincre que grâce à beaucoup de ténacité, à de réelles qualités d'action. Néanmoins, quand on lit ses écrits spirituels (tâche qui, pour être soutenue longtemps, demanderait beaucoup de courage), on se dit que l'esprit qui y est répandu n'eût pu suffire pour fonder une institution pratique, une école ecclésiastique destinée à former des prêtres, par légions, pour tous les besoins du siècle. Cet esprit semblerait plutôt propre à former une société de contemplatifs très peu nombreux, très repliés et refermés sur eux-mêmes, plus ou moins enclins aux visions. Des visions, Olier en avait fréquemment. Jésus, la Vierge, les anges se montraient à lui et lui

dictaient les démarches qu'il avait à faire. Il eut plusieurs fois l'apparition d'une religieuse de son époque, la vénérable Agnès de Jésus, dominicaine, prieure du monastère de Sainte-Catherine de Langeac, qui venait aussi le conforter de ses conseils. Je dois dire qu'il ne manquait pas, dans le voisinage d'Olier, d'excellents chrétiens à qui ces phénomènes faisaient un effet de bizarrerie et de maladie bien plus que de sainteté, encore que nul ne contestât la sainteté de M. Olier. Sainte-Beuve rapporte le témoignage d'un Sulpicien des premiers temps, l'abbé de Cambiac, qui quitta la Compagnie parce qu'il ne croyait pas à ces révélations et en avait la tête irritée. Nicole, que son jansénisme ne rend point partial, puisqu'il reconnaît en Saint-Sulpice « un des premiers ouvrages de France », s'étonne que cet ouvrage soit le fait d'un visionnaire et « tire son origine de visions » ; ce sont là, songe-t-il, les voies singulières de Dieu. Ne serait-il pas d'une psychologie plus juste de penser que Dieu, pour fonder « les grands ouvrages », suscite comme causes secondes la ferveur passionnée, le zèle dévorant, l'enthousiasme apostolique, et que ces dispositions, agissant sur des organes fragiles et mal équilibrés, peuvent susciter, à leur tour, des visions où il serait plus qu'injuste de ne voir qu'un cas de pathologie ? — Visions à part, l'esprit d'Olier était parvenu à un prodigieux degré d'absorption habituelle dans les mystiques objets de la dévotion

catholique. Il y était littéralement perdu. Il était toujours près de l'extase. Aux derniers temps de sa vie (il mourut à l'âge de quarante-huit ans), on le trouvait, au dire de ses biographes, en perpétuel « état d'oraison », si bien que ses amis se relayaient auprès de lui pour le distraire de cet état épuisant où la volonté n'avait plus de part. Que devons-nous penser de ces ravissements ou de ces évanouissements spirituels ? Devons-nous en former une opinion plus favorable que ne faisait des apparitions matérielles M. de Cambiac ?

La question nous entraînerait un peu loin. Elle supposerait une opinion religieuse, philosophique ou scientifique, préalablement adoptée, sur le problème si débattu de la nature des états mystiques en général, sujet que nous n'avons pas l'intention d'aborder ici. Ce que tout le monde admettra, c'est que ces états, quand ils sont sincères, sentis et non pas simplement mimés, comme il arrive, par le langage d'une rhétorique dévotieuse, portent en eux une certaine qualité de poésie, lumineuse ou sombre, éthérée ou trouble, faite de rayonnement platonicien, de richesse imaginative et morale, ou, au contraire, de la désolation d'une âme qui se repaît de son propre vide et réalise en elle une espèce de néant, qu'elle se figure contenir l'éternel. Il serait donc intéressant de se demander si Olier est poète, et quelle qualité de poète il est. La facilité intaris-

sable, torrentielle, avec laquelle il mettait sur le papier des effusions, dont la moindre semblerait supposer une véritable secousse de l'âme, pourrait nous induire en méfiance. Il ne faut pas s'arrêter à cette impression. Olier est sincère ; il est dévoré, brûlé. Mais sa flamme paraît stérile, elle ravage plus qu'elle ne réchauffe. On dirait qu'elle flotte sur un gouffre dont elle ne sert qu'à faire entrevoir les vapeurs, bien plutôt qu'elle ne se projette dans l'atmosphère supérieure pour éclairer quelques échelons au moins de l'échelle céleste. Olier est plein de Dieu. Mais son Dieu est moins une cime splendide, pressentie au fond de l'inaccessible azur et vers laquelle il aspirerait et nous élèverait avec lui, qu'un abîme auquel il s'abandonne et dont il nous donne envie d'éviter les abords ingrats. Il l'appelle sans cesse le « Tout ». « O mon Tout, que vous êtes mal connu et que vous êtes peu aimé ! » Il est plus biblique que catholique et l'on dirait parfois plus bouddhiste que chrétien. Tout cela, certes, a chez lui de la grandeur. On déplore que cette grandeur voisine avec des petites difficultés à qualifier d'un mot moins dur. L'effort de l'âme individuelle pour s'identifier à Jésus, pour s'identifier à lui dans les épreuves, les souffrances, les joies qui forment le tissu de sa vie idéale, cet effort est l'objet même et comme le terme de la piété chrétienne. Et l'on sait assez quels fruits de désintéressement, de résignation, de douceur, de

finesse morale une telle application a produits dans les meilleures races du genre humain. De ces fruits, un homme comme Olier a eu, en dépit de quelques traits de fanatisme, son éminente part. Je dis seulement que, d'après ses propres tableaux, il pousse cette union mystique jusqu'au raffinement, à la minutie, agrémentant les grands traits de l'Évangile de paraphrases chétives et recherchées et d'inventions sentimentales quasi précieuses, amenuisant l'amitié qu'il a pour son Dieu en une espèce de tendre babillage, se mettant aux petits soins avec lui. Je m'arrête. Je laisse à de plus experts en ces matières obscures le soin de mieux débrouiller cet esprit. Mon propos, c'est qu'une mysticité aussi avancée ne pouvait, de quelque manière qu'on l'apprécie, constituer la règle et l'aliment normal d'un grand institut d'éducation. Elle y pouvait tout au plus demeurer la tradition particulière et plus ou moins hermétique d'un petit groupe à part. C'est ce qui est arrivé. Il fallait pour la masse (une masse qui est une élite) quelque chose qui fût plus à la portée de tout le monde. Voilà ce qui fut donné à Saint-Sulpice par les *Examens* de M. Tronson, « un de ces esprits froids et fermes comme la société en a toujours possédé ». C'est l'expression que Renan applique à M. Emery, qui gouverna Saint-Sulpice après la Révolution, comme M. Tronson l'avait gouverné après Olier.

Avec M. Tronson, nous nous sentons sur un

sol ferme. Ses *Examens* portent « sur des sujets propres aux ecclésiastiques et à toutes les personnes qui veulent s'avancer dans la perfection ». Mais cette méthode en vue de la perfection est grandement intéressante pour ceux-là mêmes qui n'y viseraient pas du tout, en ce sens qu'elle est conçue et établie à partir de la nature qu'il s'agit de réformer, et dont les penchans sont analysés avec une vérité, une solidité, une honnêteté qui accusent (je rapproche exprès deux âmes, deux esprits, aux antipodes l'un de l'autre) un contemporain de Molière. L'auteur propose aux clercs des plans ordonnés de méditation sur soi-même au sujet de chacun des vices ou des défauts humains ; et, s'il ne manque jamais de chercher dans quelques traits de l'Évangile le modèle idéal auquel il faudrait, sur chaque point, se rendre aussi ressemblant que possible, cette référence mystique n'ôte rien à la profondeur simple d'une analyse qui en est indépendante, et qui sait entrer au fond de nous-mêmes sans cette complaisante subtilité de tant de moralistes, trop enclins à prêter à notre nature plus qu'elle n'a. Cette méditation sous l'inspiration et le patronage idéal du Christ, c'est, je crois, ce qu'on appelle l'oraison, du moins la forme d'oraison, plus morale et introspective qu'imaginative et contemplative, en honneur à Saint-Sulpice. La doctrine sulpicienne, c'est que l'oraison est le principal exercice du grand séminaire, celui auquel tout

doit se ramener et sans lequel rien ne vaut. Un des prêtres qui ont le plus mis du leur pour faire rendre à ce régime toute sa sévérité en ce qui les concernait, l'abbé Huvelin, cité déjà, en décrit les effets de la sorte :

Le séminaire est-il un lieu où l'on vient étudier ? Eh bien, non ; on y fait de la théologie, mais ce n'est pas précisément un endroit où l'on pâlit sur les livres ; il semble même que, malgré sa régularité, la vie n'y soit pas du tout organisée pour l'étude... On commence les journées par une heure d'oraison faite debout ou à genoux ; cela fatigue l'esprit, cela le réduit et le met à bas. Et puis la Sainte Messe, et puis une suite d'exercices assez courts, mais qui laissent peu de temps à soi. Il faut quitter le travail au moment où l'idée commençait à venir ; il y a là beaucoup pour l'âme, pas beaucoup pour l'esprit. L'avantage qui en ressort, c'est que la volonté est brisée, mortifiée, assouplie. Par là, on évite les trop longues rêveries, les longues mélancolies. Comme un torrent saigné par une multitude de prises d'eau devient un canal paisible, ainsi la pensée s'écoule entre les diverses heures de prière. Le but du séminaire se ramène à deux choses : la mortification du vieil homme et l'union avec Notre Seigneur.

Ces lignes significatives montrent l'erreur de ceux qui, jugeant la chose sur le mot, prendraient l'oraison pour un exercice exclusivement chrétien. L'oraison est chrétienne en tant qu'elle se tourne vers le Christ, pour lui demander la grâce, qui, d'après le christianisme, fait l'homme nouveau.

Comme retour systématique sur soi-même, en vue de se critiquer et de s'épurer, elle a été cultivée dans toutes les religions, écoles, sectes philosophiques où est apparue une élite désireuse de réaliser la sagesse, quelque idée d'ailleurs qu'elle s'en fit. Il y a l'oraison du bouddhiste, du musulman, du platonicien, de l'épicurien, du spinoziste. Comment faire régner en soi une certaine discipline intérieure, si l'on ne prend la peine de s'examiner et de se replacer fréquemment en présence des hautes idées qui la recommandent ? Comment pratiquer cet examen, sinon dans le silence d'une retraite spirituelle, abritée contre les tourbillons de l'action ? Le gouvernail de l'âme est fragile. Elle n'a pas longtemps navigué sur les flots de la vie, qu'il est faussé. Il faut se remettre dans une anse tranquille où le redresser avant de repartir. Dans la mesure où l'on veut se rendre sage et maître de soi, on n'échappera point à la nécessité de faire oraison.

Quant à la forme de sagesse et de perfection où M. Tronson veut conduire ses élèves, chacun en jugera selon sa façon de juger le christianisme, la morale de l'Évangile, l'état ecclésiastique en général. Ce type commun a cependant de grandes variétés de physionomie dont il serait bon que les esprits du dehors fussent mieux informés. Au xvii<sup>e</sup> siècle, le christianisme moral avait, sans y rien perdre de son élévation ni de ses élans, quelque chose de

rassis et de raisonnable qu'il a pu perdre plus ou moins dans l'ambiance romantique d'une époque plus récente. D'autre part, la notion naturelle et profane de l'honnête homme comportait un degré d'attention à la tenue de l'âme, aux nuances des sentiments, dont la rapidité brutale des mœurs modernes ne laisse plus le loisir. Par là, ces deux domaines de la morale philosophique et de la morale surnaturelle se rapprochaient, sans se confondre, et il ne serait pas toujours facile de marquer, chez M. Tronson, le point où expire l'une, où commence l'autre. Son manuel d'ascétisme renferme un excellent traité de l'honnête homme dans toutes les conditions, depuis celles qui engagent les plus hautes responsabilités, jusqu'à celles du niveau moyen. Écoutons cette anecdote célèbre des *Souvenirs* de Renan :

L'écho des discussions passionnées du temps franchissait parfois les murs de la maison ; les discours de M. Mauguin (je ne sais pas bien pourquoi) avaient surtout le privilège d'émouvoir les jeunes. Un jour, l'un de ceux-ci lut au Supérieur, M. Duclaux, un fragment de séance qui lui parut d'une violence effrayante. Le vieux prêtre, à demi plongé dans le nirvana, avait à peine écouté. A la fin, se réveillant et serrant la main au jeune homme : « On voit bien, mon ami, lui dit-il, que ces hommes-là ne font pas oraison. » Le mot m'est dernièrement revenu à l'esprit, à propos de certains discours. Que de choses expliquées par ce fait que probablement M. Clemenceau ne fait pas oraison !

Ce nom vient mieux que ne pouvait le prévoir Renan pour illustrer le récit. Si le Clemenceau terrible et stérile de 1883 ne faisait pas oraison, il y a sûrement eu plus d'un quart d'heure d'oraison sur le chemin par où le grand vieillard d'à présent s'est élevé à la hauteur d'âme qui a fait de lui l'homme du destin. Il y a beaucoup d'oraison sous une grande œuvre, quel qu'en soit l'objet. On ne l'accomplit pas sans avoir longuement appris à mépriser beaucoup de choses en soi-même, à laisser dépérir dans son âme un monde de mauvaises herbes et de végétations inutiles et folles.

Dans un ordre plus familier, ceux-là qui, sans « s'avancer dans la perfection », y voudraient faire quelques petits pas, trouveront merveilleusement à s'instruire chez M. Tronson : par exemple, sur « les défauts qu'il faut éviter dans les maladies » et qui n'ont pas moins d'insanité chez un athée que chez un chrétien, sur ceux « qu'il faut éviter dans la conversation » et qui, dans un salon, comme à Saint-Sulpice, offensent la discrétion, la bonne grâce, la politesse. Il n'y a pas jusqu'aux prescriptions les plus ascétiques dont un laïque, simplement désireux de vivre selon la raison, ne trouvât quelque application à se faire : ainsi celle relative au « quatrième degré de la vertu d'humilité (il y en a un cinquième !) qui est d'être bien aise que notre abjection soit connue ».

Quand on s'est aperçu que nous n'avions pas tant d'esprit et de jugement, tant de prudence, de science et de talent qu'on se l'était imaginé, et que nous avons peut-être tâché de le persuader, ne l'avons-nous point souffert avec beaucoup de peine et de chagrin ?

Il est parfaitement déraisonnable d'en avoir du chagrin, si c'est vrai. Nous devrions nous sentir soulagés qu'on le sût. Cela nous épargnerait la fatigue et la honte de nous enfler.

— Vous en parlez à votre aise, me dit quelqu'un. Cette illusion qui s'est formée, que j'ai favorisée au sujet de mon mérite, est devenue le fondement d'un édifice qui ne saurait être détruit sans faire d'innocentes victimes : mon épouse, accoutumée à être Madame la Présidente et saluée bien bas, ma fille, qu'attend un brillant établissement, moi-même, à qui la reconnaissance pour l'injustice dont je bénéficiais a inspiré beaucoup de bons sentiments et d'actions obligeantes au service d'autrui, mes obligés, mes clients, réduits au rôle de penauds et d'ingrats, sans parler du public dont la foi nécessaire à la juste attribution des titres, places et croix d'honneur va recevoir un coup terrible de ma déconfiture.

Il est vrai. Et je me reconnais naïf. J'allais laïciser M. Tronson ! Du moins, poussais-je beaucoup trop loin le conseil d'oraison à l'adresse des profanes. Les Sulpiciens que nous peint Renan suivent la

pure vertu, libres de tous ces impedimenta. Ni famille, ni distinctions, ni ambitions, même justifiées : l'égalité, l'impersonnalité, l'anonymat éternel. Ils ont quitté la perfide forêt du monde où, sous le coup d'une tempête incessante, tout s'entremêle et s'entchevêtre, le bien tourne en mal et le mal en bien, pour s'engager dans une plaine calme et dénudée, où l'horizon ne ménage aucune surprise, où les routes n'ont pas de détours, où les choses restent fidèles à leurs noms, et où ils vont, le long de leur vie, soutenant, dans une atmosphère d'innocence, le combat de la volonté idéalement réglée avec la nature réduite à son expression la plus simple. Dans toutes les religions, la pratique ascétique, qui a reçu du christianisme des interprétations supérieures, n'a pu se poursuivre que dans des asiles fermés au jeu de la vie. Mais la vie eût été encore plus folle et surtout plus brutale qu'elle n'est, sans l'influence de ces écoles de vertu. Il en est de celles-ci comme des poids de platine que l'on conserve à Sèvres, comme étalons. Ces poids s'oxyderaient si l'on s'en servait, et, en ce sens, ils n'ont pas d'utilité propre. Mais, s'ils n'existaient pas, l'audace des malfaiteurs pour fausser les mesures s'en trouverait fort accrue et le respect du poids juste risquerait de s'affaiblir partout. La conscience morale, quelle qu'en soit l'autorité, n'est pas aussi idéalement juste et pure dans ses données que se plaisent à l'imaginer les Kantiens.

Nul discours, nulle homélie, articulée ou intérieure, qui vaille le fait, l'exemple réalisé. Des moines ont fourni le modèle d'une patience angélique qu'ils ne fussent peut-être point parvenus à obtenir d'eux-mêmes, s'ils avaient été les époux de la femme de Socrate. Socrate n'eût point fondé sa vie conjugale sur le principe de la patience à toute épreuve, si la prouesse de ces célibataires n'eût excité son émulation et fait de lui, en le séduisant à l'idéal de cette vertu, moins impraticable de leur part, un héros et presque un saint du ménage.

Cette Compagnie de Saint-Sulpice, peu nombreuse, ayant pour règle de ne pas briller, plus exempte que d'autres congrégations catholiques de l'esprit de corps, c'est avec raison, je crois, que Renan nous la représente comme le lieu religieux le moins accessible à l'intrigue humaine.

Beaucoup de mes jugements étonnent les gens du monde parce qu'ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'ai vu à Saint-Sulpice, associés à des idées étroites, je l'avoue, les miracles que nos races peuvent produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs. Je n'ai rencontré dans le siècle qu'un seul homme qui méritât d'être comparé à ceux-là, M. Damiron. Ceux qui ont connu M. Damiron ont connu un Sulpicien. Les autres ne sauront jamais ce que ces vieilles écoles de silence, de sérieux et de respect renferment de trésors pour la conservation du bien dans l'humanité<sup>1</sup>.

Relevons ce qu'il dit de ses maîtres dans ses lettres à Liart, tandis qu'il est entre leurs mains et vit dans leur intimité, autant du moins que ce mot est

---

1. *Souvenirs*, p. 222.

applicable à Saint-Sulpice. Ces traits sur le vif sont loin de le céder en intérêt à la peinture élargie et aux perspectives profondes des *Souvenirs*.

Cet Issy, dont on se faisait des monstres à Saint-Nicolas, est une maison où l'on est mille fois mieux qu'à Saint-Nicolas... On y vit dans une honnête liberté, sous le régime d'un règlement assez large, et sans la moindre gêne ni contrainte. C'est même ce qui caractérise Issy. Chacun y marche comme il veut, sans qu'on se mêle de lui, au moins en apparence. D'abord, cela m'a semblé un peu froid ; mais ensuite j'en ai senti les avantages. MM. les Sulpiciens sont tous d'une bonté et d'une politesse extrême. Le plus petit élève est traité comme un homme raisonnable, jamais on ne vous dit rien, quand même on vous trouverait en opposition flagrante au règlement. Tu trouveras peut-être singulier que je compte pour un avantage la facilité de manquer au règlement. Je suis bâti comme cela, il suffit que je me sache *forcé* au bien pour que ce bien me soit pénible. M. le Supérieur (M. Gosselin) est un homme d'une finesse extraordinaire. Il a un tact et une délicatesse admirable, jointe à une grande vivacité d'esprit. Il y joint la plus grande érudition ; c'est une vraie forêt de choses. Aussi ce qu'il dit est d'une rare solidité, toujours appuyé sur l'Écriture Sainte ou les Pères. Il ne s'échauffe pas comme M. Dupanloup, mais sa logique est plus serrée et le fonds est bien plus riche<sup>1</sup>.

Renan insiste à mainte reprise sur ce contraste entre la fermeté intellectuelle de Saint-Sulpice et la mollesse de pensée du catholicisme oratoire. Opposi-

---

1. *Fragments intimes et romanesques*, p. 177.

tion tout à fait analogue à celle qu'il trouvera dans le milieu universitaire, entre la méthode consciencieuse et serrée de Victor Le Clerc et des rédacteurs de l'*Histoire littéraire* et la méthode éloquente et relâchée de Victor Cousin.

L'avantage que je trouve ici, c'est d'être dirigé par des hommes d'une bonté, d'une simplicité, d'une solidité d'esprit admirable ; et cela est sans exception. Il y a sans doute parmi eux des degrés pour les talents, la capacité, et même je t'avouerai franchement qu'à part deux ou trois, qui sont remarquables, il est très facile de trouver ailleurs des professeurs plus forts ; mais je n'en connais pas un seul qui n'ait cette candeur, cette bonté, cette patience, ce sérieux <sup>1</sup>.

Ce que dit Renan sur l'absence d'une réglementation étroite au grand séminaire, sur la grande liberté d'action laissée à chacun répond bien à la conception, à l'intention générale des directeurs de Saint-Sulpice. Ses observations sont confirmées par la doctrine que nous expose, en un autre langage, M. G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice et éminent interprète de la Compagnie. « Ces jeunes gens manifestent le désir de vivre comme de véritables clercs de Jésus-Christ ; ils doivent être traités avec le respect qui est dû aux clercs de Jésus-Christ... Une discipline vraiment sacerdotale a formé des clercs sachant agir par principe de conscience ; on peut assurer qu'au

---

1. *Fragments*, p. 223.

moins en France, jamais une discipline de collègue n'aurait élevé le jeune clergé à une telle hauteur morale <sup>1</sup> ». M. Letourneau oppose ce viril respect de l'individu, qui caractérise l'éducation ecclésiastique séculière française, à la discipline scolaire qui règne dans les séminaires d'Italie, et qui est plutôt faite pour des enfants.

C'est cette largeur de pratique qui permet à Saint-Sulpice de recevoir toutes sortes de sujets.

Il y a ici une étonnante variété d'hommes et d'esprits, car, comme on y vient de tous les pays... il y en a de toutes les couleurs. Nous avons parmi nos condisciples d'anciens professeurs et, chose curieuse, des journalistes qui ont quitté le métier... On vit avec des gens qui ont été dans toutes les positions, avocats, médecins, journalistes, poètes à élégies, quasi romanciers ; cela apprend à connaître les hommes, sinon toujours à les estimer... Ceci s'applique surtout à la maison de Paris... D'après ce que j'ai pu en juger par les promenades du mercredi, où ces messieurs viennent nous rendre visite, son caractère propre, c'est un incroyable mélange de tous les esprits et de tous les caractères. Chacun peut y trouver son goût ; c'est une vraie tour de Babel, aussi bien pour la confusion des langues, car il y en a de tous les pays, que pour celle des esprits. Et au milieu de tout cela, ces impassibles Sulpiciens, qui sont la patience personnifiée. Aussi je les respecte plus que je ne saurais le dire... Ils sont d'une bonté et d'un dévouement admirables, si humbles et si

---

1. G. Letourneau, *La Mission de Jean-Jacques Olier*, p. 173.

modestes qu'il est impossible de les distinguer des élèves, à moins qu'on ne soit averti <sup>1</sup>.

L'intérêt de la formation jésuitique, c'est qu'elle imprime une certaine marque commune à tous les sujets. L'intérêt de la formation sulpicienne, c'est qu'en dehors de la vertu sacerdotale, elle ne cherche point à donner la marque de Saint-Sulpice, qui, pour ainsi dire, n'existe pas, ne veut pas exister. Toutes les directions, toutes les familles d'esprits que peut abriter le catholicisme s'y recrutent.

Cependant ces impassibles Sulpiciens ne planent pas dans l'éther de la méditation, inattentifs à ce qui se passe autour d'eux. Ce peuple de clercs qu'ils gouvernent, ils l'observent à merveille ; mais ils l'observent avec une discrétion infinie. Sans atténuer précisément ses louanges, notre séminariste en vient à des remarques d'un genre plus froid :

... Il y a pourtant une chose que je n'aime pas ici, quoique je sente qu'elle soit nécessaire ; c'est qu'on vous examine beaucoup pour vous connaître sous tous les rapports, et qu'on ne vous témoigne jamais rien, si on est content ou mécontent. Dût-on vous renvoyer le lendemain, on vous ferait aussi bon visage et aussi bon accueil la veille. Je sens que c'est nécessaire avec de grands jeunes gens comme le sont la plupart, surtout ceux de Paris, qui ne demandent pas à être traités comme des enfants :

---

1. Tous les textes cités ici sont pris aux Lettres à François Liart dans les *Fragments intimes et romanesques*.

néanmoins, il y a en cela je ne sais quoi de politique et de caché qui ne me plaît pas du tout. A part cela, il est sûr que Saint-Sulpice serait le plus délicieux des séminaires, surtout sous le rapport des directeurs... (Ceux-ci) sont fins comme des merles, il leur passe tant de sujets entre les mains, qu'ils ne sont pas longtemps à vous connaître à fond pour les talents, l'esprit, le caractère.

L'affection, le dévouement qu'ils vous témoignent sont parfaits, mais ont quelque chose d'impersonnel, et par là même de moins échauffant. Il est à noter que c'est vers le début de sa seconde année que Renan communique à son ami les impressions suivantes où perce une certaine amertume tempérée par la raison. C'est le revers de la médaille.

Ce sont des égards parfaits, et même on est d'abord surpris du décorum qui règne dans le ton de la maison ; ce peu de familiarité a même un avantage ; c'est que par là sont exclues des conversations toutes les petitesesses, qui en font le sujet ordinaire quand on est du même pays et qu'on se connaît dès l'enfance ; mais je t'assure, et tu peux bien le sentir, cela laisse un grand vide ; sans doute, si on se trouve avec des parfaits, ils vous témoignent beaucoup d'affection, mais on voit que c'est une affection de commande, et pour satisfaire à un règlement. Or, dire à quelqu'un : je vous aime, parce que c'est la règle, c'est à peu près lui dire : je vous aime, mais je ne vous aime pas. D'ailleurs, les directeurs ne devant avoir aucune relation avec leurs élèves après leur sortie de la maison et en voyant tant passer sous leur main, font cela par devoir, ont pour vous toutes sortes de soins, des attentions même, auxquelles

on ne s'attendrait pas ; mais, au fond, on sent que c'est comme mécanique et qu'ils en feront tout autant au premier venu.

Quelle que soit la sage et nécessaire impersonnalité sulpicienne, il me semble que le Breton a écrit cela en un jour d'humeur et que la vérité y est légèrement dépassée. Si j'en juge ainsi, c'est d'après les documents que va nous fournir sa propre histoire et d'après les « attentions » dont il a été l'objet au cours de la crise qui allait le séparer à jamais de ses maîtres.

Tel est, dépeint sous tous les aspects que j'ai pu parvenir à m'en représenter, le milieu où Ernest Renan a passé quatre années de sa jeunesse, occupées par le drame intérieur le plus émouvant, milieu dont il devait écrire, quarante ans plus tard, alors que la masse catholique détestait et flétrissait en lui l'auteur de la *Vie de Jésus*, que « l'esprit en était resté la loi la plus profonde de son développement intellectuel et moral ». Tels les yeux qui le suivirent et s'appliquèrent à pénétrer ce qui se passait en lui au cours de ces quatre années.

Et lui, quelles dispositions apportait-il au grand séminaire ? Des dispositions bien différentes, à coup sûr, de celles de l'abbé Huvelin, qui venait chercher là plus de nourriture pour « l'âme » que pour « l'esprit ». Ernest Renan est entré à Issy, avide de nour-

riture pour l'esprit, et plus curieux d'y faire sa philosophie que de faire oraison. Nous savons comme la rhétorique nicolaïte lui avait laissé l'estomac creux. Ne doutons pas d'ailleurs de la sincérité, de l'intégrité de sa piété juvénile. La feinte à cet égard n'eût pu abuser ses nouveaux maîtres. M. l'abbé Cognat, critiquant les *Souvenirs*, se rappelait même que, quand son condisciple entra à Issy, « sa piété devint plus sérieuse et plus fervente ». On le voyait « à la chapelle et dans les exercices religieux, absorbé dans la prière, se délectant dans le sentiment d'une piété simple et instinctive... » Instinctive ! il me semble que c'est bien le mot. La foi du cœur, sans être des plus ardentes, ne manque pas de ferveur. La foi de l'intelligence est dormante. A peine si d'imperceptibles inquiétudes ont effleuré son sommeil. Elle n'a pas pris conscience d'elle-même. Elle ne s'est pas encore interrogée, elle ne s'est pas encore connue. Voici que la philosophie, la théologie vont venir à coups redoublés la tirer de cette torpeur adolescente, la sommer de se mettre debout, de s'affirmer, de se déployer, ferme sur ses bases, de donner jeu à toutes ses articulations. Or, chez notre Breton, l'effet de ce premier choc est de l'étonner, puis de l'ébranler et de l'ébranler encore, jusqu'à ce que, de vacillation en vacillation, de position perdue en position perdue, elle s'écroule entièrement et ne soit plus que poussière.

## VI

Quatre grandes matières d'étude ont occupé les années de cléricature d'Ernest Renan et contribué au travail d'esprit qui le détacha de l'Église : la philosophie, la théologie, l'exégèse biblique, accessoirement la physique et les sciences naturelles. Voyons ce qu'il a tiré de chacune d'elles.

Cette recherche ne pourra se faire sans que nous touchions largement à certains chapitres de l'histoire générale des idées. Il ne faut pas voir dans l'évolution d'idées de Renan une singularité qui le mettrait à part dans son siècle. Cette évolution n'a de singulier que la jeune vigueur de tête, la précoce puissance d'absorption intellectuelle qui en a été le ressort. A peine livré à la liberté des études supérieures, cet avide esprit s'est emparé d'une masse de notions, d'observations, d'expériences nouvelles que les acquisitions de la philosophie, de l'histoire et de la critique avaient accumulées dans l'atmosphère de son époque. Il en a audacieusement et comme d'un trait, dégagé les conséquences. Il a déchiré les voiles qui dérobaient à la timidité de ses compagnons, de ses maîtres, de beaucoup de gens du dehors, ces nouvelles données. Il a regardé

en face les profondes et redoutables difficultés qu'elles créaient sûrement, les horizons d'espérance qu'elles ouvraient peut-être à l'avenir religieux et moral de l'humanité moderne. Cette hardiesse l'a placé au cœur de son temps, au point d'où la plus vaste influence sur ce temps se pût exercer. Il y a des esprits supérieurs, ou du moins extrêmement distingués, comme Stendhal, qui se développent à l'écart de leur génération et cultivent un jardin semé de curiosités rares, mais peu fréquenté. Il en est d'autres dont la pensée, toute nourrie des sujets de commune inquiétude intellectuelle de leurs contemporains, entraîne ceux-ci dans son mouvement. Renan est de ces derniers. Impossible de raconter son siècle sans le raconter. Impossible de le raconter sans raconter son siècle.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME PREMIER

---

AVERTISSEMENT..... v

### CHAPITRE PREMIER

Renan, Breton. — Les Bretons d'après la littérature et l'histoire..... 1

### CHAPITRE II

Les années d'enfance..... 119

### CHAPITRE III

Saint-Nicolas-du-Chardonnet..... 159

### CHAPITRE IV

Le Séminaire Saint-Sulpice..... 309











037078

PQ2386

R39L3 Lasserre, Pierre

t. 1

La jeunesse d'Ernest Renan.

